

L'ONCLE DE CHICAGO

BIBLIOTHECA NACIONAL
L'ONCLE DE CHICAGO



COLLECTION HETZEL

26290

LA VIE DE COLLÈGE

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

L'ONCLE DE CHICAGO

PAR

ANDRE LAURIE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

NOUVELLE ÉDITION



**BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS**

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL, 18, RUE JACOB

PARIS (VI^e)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

110 X 180

L'ONCLE DE CHICAGO



CHAPITRE PREMIER

LE CABLEGRAMME DE L'ONCLE CAZAVEILH

Rue de Trévis, deuxième étage, fin de mars. Une confortable salle à manger parisienne. La famille Bertoux, composée du père, de la mère et de deux enfants de seize et quatorze ans, Marguerite et Jean-Charles, vient de s'asseoir à la table du dîner. Le jeune garçon est en train de conter à son père les dernières nouvelles de la classe de troisième au lycée Condorcet, quand le timbre retentit et bientôt Lisbeth, la servante alsacienne, apporte une dépêche sur un plateau.

M. Bertoux fait sauter la bande de papier bleu.

«...De l'oncle Cazaveilh! » dit-il après l'avoir parcourue deux ou trois fois de suite avec une évidente satisfaction.

Puis lisant à haute voix :

« De Chicago, 23 mars, midi.

« Obligé quitter mes affaires pour plusieurs mois, te prie venir avec tous les tiens prendre la direction de ma maison pendant mon absence. Places retenues transatlantique *Normandie*, Le Havre, pour mardi soir, 26 courant. Compte sur vous tous. Amitiés.

« CAZAVEILH JEUNE. »

— A Chicago !... quel bonheur !... disent en chœur Jean-Charles et Marguerite.

— L'oncle Cazaveilh n'y pense pas!... On ne quitte pas ainsi son foyer à quarante-huit heures d'avis! objecta M^{me} Bertoux sincèrement révoltée.

— Le fait est que l'invitation n'est pas banale, articula lentement son mari, comme pour se donner le temps de réfléchir... Et quand je dis invitation!... C'est presque un ordre. *Te prie venir avec tous les tiens, prendre la direction de ma maison pendant mon absence... places retenues, etc.* Il n'y va point par quatre chemins, l'oncle Cazaveilh!

— Par câble sous-marin, il est bien difficile d'écrire d'un autre style, plaida Jean-Charles.

— Sans compter que par la poste ce serait abso-

lument la même chose, si le digne homme descendait à employer un mode de correspondance aussi suranné! dit en riant M. Bertoux. Vous connaissez sa manière!... A peine si en neuf ans il m'a « câblé » trois réponses de dix mots...

— Et il avait passé un quart de siècle sans donner signe de vie! ajouta M^{me} Bertoux avec une nuance d'amertume.

— Au point que tout le monde, à Lyon, le croyait mort depuis longtemps, — c'est un fait... Mais quoi!... on ne peut pas lui en vouloir. Il est si rond, si franc, si sincère en tout... Vous rappelez-vous l'explication qu'il m'a donnée quand il nous est tombé des nues, un beau soir, à l'heure du dîner? — « C'est moi, l'oncle Cazaveilh! Vous savez bien, ce cadet lyonnais qui a disparu pendant vingt-cinq ans sans jamais donner de ses nouvelles?... Eh bien! me voici. Je viens faire connaissance avec ce qui reste de la famille!...

— Et pourquoi, mon cher oncle, ne nous avoir jamais écrit? — Écrire? Est-ce qu'on a le temps!... Apparemment je n'avais rien de bien intéressant à vous dire... » On n'a pu tirer de lui une autre raison. C'est tout au plus s'il a été possible de deviner, par bribes et morceaux, qu'il avait successivement habité toutes les parties du monde, fait des affaires en Chine, exploité des mines en Californie, édifié, perdu et retrouvé quatre ou cinq fortunes... Puis, après quelques heures d'intimité, un déjeuner au boulevard, un tour au bois de Boulogne, — bonsoir la compagnie! L'oncle

Cazaveilh avait repris l'express. Trois jours à Paris, un jour à Lyon, six heures à Marseille, et le voilà reparti. Le peu que nous savons de lui, c'est la renommée qui nous l'apporte, en nous apprenant l'importance de sa maison de Chicago, la considération personnelle qui l'entoure, le respect que tout le monde, aux États-Unis, professe pour lui, pour sa haute intelligence et son inépuisable libéralité... De loin en loin, en réponse à une lettre de deux ou trois pages, un mot amical, par câble transatlantique, — et c'est tout. Puis, maintenant, sans crier : Gare ! cette dépêche qui me tombe sur la tête et m'invite à tout quitter pour aller le suppléer à Chicago !... Véritablement, cela le complète. Il faut convenir qu'il n'a pas son pareil sur la machine ronde...

— En somme, vous ne songez pas à accepter au pied levé cette étrange proposition ? demanda M^{me} Bertoux, visiblement inquiète.

— Pourquoi pas?... Je vais prendre une heure, y songer, peser le pour et le contre, en causer avec mon associé... A première vue l'idée ne me choque pas outre mesure.

— Nous partirions avec vous, bien entendu ? reprit M^{me} Bertoux.

— Sans doute. Vous voyez les termes de la dépêche. Ils sont précis et ne laissent pas de place à l'équivoque. *Te prie venir avec tous les tiens...* Mon oncle a parfaitement compris que je me serais refusé à vous quitter pour un temps indéterminé.



BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

— Oh! papa! Dis oui!... Ce serait si amusant de partir pour l'Amérique! s'écria Jean-Charles.

— Voilà précisément l'aspect le moins séduisant de la question, répliqua le père. Amusant pour toi, sans nul doute! Mais est-ce bien raisonnable? Et n'as-tu pas mieux à faire, à l'âge où te voici, que de partir au delà des mers?... Tes études à poursuivre, tes examens à préparer, c'est la grosse objection à un tel déplacement...

— On peut étudier partout et préparer ses examens en tout pays!...

— Sans doute. Mais il ne s'agit pas d'études quelconques et d'examens en l'air : il s'agit d'études françaises pour un jeune Français qui ne songe pas à abdiquer sa nationalité, j'imagine; d'examens déterminés en vue d'une carrière à suivre en France. Comment faire cadrer cette nécessité première avec ce que demande l'oncle Cazaveilh?

— Vos affaires sont aussi un élément qui n'est pas négligeable et que vous ne pouvez pourtant pas mettre de côté au moindre signe, remarqua M^{me} Bertoux.

— A coup sûr. Mais, à cet égard, la difficulté est moins grave, répondit son mari. Vous savez que, depuis quatre ans, j'ai laissé à mon associé presque tout le travail intérieur de la maison; je m'occupe surtout des relations avec l'étranger, et, pour le développement même de ces relations, un séjour aux États-Unis ne serait probablement pas inutile : c'est une question à examiner. Ce

qui m'inquiète surtout, je l'avoue, c'est le trouble qu'un tel voyage apporterait dans votre vie et dans les études des enfants.

— Oh ! les études ne pourraient qu'y gagner ! s'écria Marguerite qui écoutait depuis plusieurs minutes en silence. Quand cela ne servirait qu'à nous faire pratiquer la langue anglaise, ce serait un avantage assez important.

— Voyez-vous la petite masque, qui ne soufflait mot et qui souhaite, autant que son frère aller voir messieurs les Yankees ! dit en riant M. Bertoux.

— En somme, observa la maman, toujours soucieuse, vous paraissez accepter en principe et comme chose pratique cette extraordinaire invitation ?

— Chère amie, il le faut bien, répondit son mari. Vous savez en quel respect je tiens notre oncle. C'est un homme de la plus haute valeur à tous égards et du bon sens le plus éminent. Jusqu'à preuve du contraire, je n'admets pas qu'il nous adresse une dépêche pareille sans de fortes raisons. C'est le seul proche parent qui nous reste. Il fait appel à notre dévouement, — sous une forme un peu brusque et imprévue, j'en conviens, mais qui est sage, au fond, ou doit l'être, — comme tout ce qui émane de lui. Ai-je le droit de me dérober à une sommation pareille, venant de sa part ? Oui, certes, si les intérêts de ma famille l'exigent réellement. Non, si le souci de ces intérêts est compatible avec la déférence que je dois

aux désirs de notre digne parent. Voilà donc ce qu'il s'agit d'examiner de sang-froid, sans se laisser influencer par nos habitudes ou préférences personnelles.

— Vous savez que je suis d'avance de votre avis si vous croyez ce voyage nécessaire ou simplement utile, répondit M^{me} Bertoux, résignée à ce qu'elle entrevoyait déjà comme inévitable. Mais ne vous décidez pas à la légère et pesez bien tout!...

— C'est ce que je vais faire. Il est huit heures du soir. Demain matin ma résolution sera arrêtée, et notre oncle pourra la connaître avant son déjeuner, car Paris avance de plusieurs heures sur Chicago. »

Sur quoi, M. Bertoux se leva, prit son chapeau, alluma un cigare et sortit.

Il suivit la rue de Trévise, la rue Bleue, déboucha dans le faubourg Poissonnière, traversa le boulevard et arriva rue du Sentier.

Au fond d'une vieille maison noire, il gravit les deux étages d'un escalier de pierre et s'arrêta devant une plaque de cuivre qui portait en lettres noires cette inscription : *Jorel et Bertoux, soieries de Lyon*. Il poussa la porte, sûr d'avance de trouver au poste, dans la cage vitrée d'où il surveillait tout, son associé, M. Jorel, un vieillard de haute taille, sec et mince, coiffé d'une calotte de velours. M. Jorel était plongé dans la lecture de son grand-livre, tandis que ses employés achevaient de tout ranger sur les rayons, avec le sur-

croît d'entrain que ranime toujours le terme d'une journée laborieuse.

Quand son associé lui eut annoncé le désir d'avoir avec lui un entretien confidentiel, il ferma son registre, rangea méthodiquement toutes choses sur son bureau et passa dans le cabinet d'honneur.

Aux premières ouvertures de M. Bertoux, il resta stupéfait.

Partir à l'improviste pour l'Amérique, quitter, du jour au lendemain, la rue du Sentier, les livres de la maison Jorel et Bertoux, sa correspondance, ses employés, ses clients, voilà une idée qu'il n'aurait sûrement pas acceptée pour lui-même ! Mais, pour son associé, elle n'avait rien qui le choquât. M. Jorel estimait naïvement qu'il était la cheville ouvrière de l'entreprise surveillée par lui du matin au soir et que seul il était indispensable. Dans son opinion, l'absence de M. Bertoux ne pouvait avoir de sérieux inconvénients. Même il reconnaissait qu'elle pourrait présenter des avantages. On ne recevait plus beaucoup d'ordres de New-York, depuis que la maladie des vers à soie réduisait la production française, et surtout depuis que les basses concurrences allemande et italienne inondaient le monde de leurs soieries frelatées, à trame de coton. Peut-être la maison trouverait-elle un regain d'affaires dans l'exposé loyal des faits soumis au commerce américain par un homme compétent, par un vrai Lyonnais comme M. Bertoux.

Oui, M. Jorel est d'avis que l'expérience vaut

d'être tentée, surtout si elle ne coûte pas un centime à sa caisse. Or, c'est le cas, s'il comprend bien son associé. M. Cazaveilh l'invite à se rendre à Chicago et se charge de tous les frais. Ce sont évidemment des conditions exceptionnelles et très avantageuses. Pour son compte, il n'a pas d'objection à opposer au voyage projeté. M. Bertoux peut d'ailleurs être tranquille. Tout marchera bien en son absence. S'il y a la moindre difficulté, les câbles sous-marins sont là et les communications par code secret sont aujourd'hui peu coûteuses. Bref, il laisse la chose à sa discrétion. Ce qu'il décidera sera bien décidé. De son côté, M. Bertoux s'est habitué pendant cette dernière heure à l'idée du voyage. Il désire, en secret, le réaliser. Il pense que la maison peut y trouver son profit; il est sûr que ses enfants en retireront des notions et connaissances utiles; il est certain que son oncle Cazaveilh attache une importance à son acceptation. Donc, c'est chose arrêtée dans son esprit : il accepte. Dès demain, toutes les dispositions seront prises pour les pouvoirs à laisser derrière lui; dès demain, les achats indispensables seront faits en vue du voyage.

Ce soir, M. Bertoux se contente de remercier M. Jorel pour la complaisance qu'il met à entrer dans ses vues, puis il rentre chez lui, lentement, paisiblement, et retrouvant au salon M^{me} Bertoux et ses enfants qui l'attendent, il dit simplement :

« C'est dit. Nous partons. »

CHAPITRE II

CHICAGO. — LE WABASH SEMINARY

A bord de la *Normandie*, M. Bertoux avait reçu un pli à son adresse. C'était une note de l'oncle Cazaveilh, très laconique comme toujours, l'informant de ce qu'il attendait de lui pendant son séjour à Chicago : direction et surveillance de sa maison de banque et d'affaires générales, avec le titre et les attributions de fondé de pouvoir; six mille dollars d'appointements fixes et sept pour cent dans les bénéfices nets; disposition absolue de la maison d'habitation, distincte des bureaux et sise non loin du lac Michigan, sur la 9^e avenue. En toutes choses, M. Bertoux devait agir comme pour lui-même. Le consul de France à Chicago, ami personnel de l'oncle Cazaveilh, était chargé de le renseigner et de le conseiller dans les cas épineux. Enfin le bon oncle exprimait l'espoir que sa famille n'aurait qu'à se louer de son séjour aux États-Unis et que les deux enfants, tout spécialement, profiteraient de cette transplantation

provisoire pour apprendre à fond la langue anglaise, en suivant les cours d'une bonne école.

C'était tout. Pas un mot sur les motifs de ce voyage mystérieux qui faisait soudain quitter ses intérêts et ses habitudes à l'oncle Cazaveilh. Pas un mot sur la région du monde où il se rendait, sur la durée probable de son absence, ni sur les moyens de communiquer avec lui en cas de besoin. Pas un mot sur les raisons qui pouvaient l'avoir amené à réclamer en cette circonstance le concours personnel d'un neveu qu'il connaissait peu, à tout prendre, au lieu de s'en remettre aux collaborateurs éprouvés et sûrs qu'il devait nécessairement laisser derrière lui.

M. Bertoux ne pouvait s'empêcher de juger extraordinaire l'expédition dans laquelle il se trouvait ainsi subitement engagé. Même, il se demanda un instant si l'oncle Cazaveilh était bien dans son bon sens, s'il n'avait pas cédé à quelque impulsion maladeive, à quelque caprice sénile, en abandonnant ainsi sa maison pour la lui confier. Mais il repoussa presque aussitôt cette idée pour s'arrêter à une opinion plus digne de son oncle et de lui-même. Il se dit que sans doute M. Cazaveilh songeait à prendre sa retraite; qu'il avait naturellement envisagé comme possible et désirable la transmission de ses affaires à un neveu engagé dans les opérations commerciales, et qu'il avait adopté l'idée d'une expérience décisive, d'une expérience à la Charles-Quint, résignant le fardeau du pouvoir pour

assister vivant à ses propres funérailles et voir de ses yeux comment son successeur se comporterait.

Oui, plus il y pensait, en se promenant le soir sur la dunette du transatlantique, plus cette hypothèse paraissait vraisemblable à M. Bertoux. Elle n'avait rien, en somme, que de plausible et même de flatteur. M^{me} Bertoux, à qui il finit par la communiquer, ne manqua pas de la trouver tout à fait raisonnable. Si bien qu'elle prit racine dans l'esprit du digne homme et qu'elle y régnaît sans partage au moment où, au terme de la plus heureuse des traversées, toute la famille, escortée de Lisbeth, débarqua à New-York.

Trois jours plus tard, les Bertoux arrivaient à Chicago et, après quelques heures données au repos et à la visite rapide de cette grande cité, s'installaient dans la noble résidence de la 9^e avenue, que l'oncle Cazaveilh avait laissée à leur disposition.

Contrairement à toute attente, il n'y avait, en fait de serviteurs, qu'une bonne vieille femme de charge : elle avait pour instructions, dit-elle, de remettre les clefs à M. Bertoux et de se retirer à son domicile personnel. Elle ne savait rien d'ailleurs des projets de M. Cazaveilh, qui n'avait point pour coutume de placer ses décisions dans le domaine public et qui habitait ordinairement une modeste chambrette au dernier étage de sa maison, en réservant les pièces de réception pour les jours de gala, espacés parfois à deux ou trois ans de distance, et pour lesquels tout sans excep-

tion, choses et gens, venait, sur commande, d'un grand hôtel voisin.

Examen fait de la maison, qui était vaste et splendide, M^{me} Bertoux choisit un petit appartement à sa convenance, s'y installa ainsi que tout son monde et décida d'y continuer, avec Lisbeth pour unique auxiliaire, l'existence modeste et simple qui était la sienne à Paris.

De son côté, M. Bertoux se rendit aux bureaux de la maison Cazaveilh. Il y trouva un ordre admirable; des employés modèles attendaient son arrivée et le mirent en deux heures au courant de toutes choses. L'outillage était si parfait, que tout marchait en quelque sorte automatiquement, et qu'on pouvait se demander si la machine à écrire ne suffirait pas, au besoin, à suppléer le fondé de pouvoir, puisqu'il s'agissait presque exclusivement pour lui de donner sa signature aux pièces et documents déposés sur le bureau directorial.

Le sous-directeur, M. Benjamin Semple, était un Yankee à la face glabre et aux membres anguleux, avec un petit pinceau de poils, jaunes et raides comme du chiendent, soigneusement cultivé sous le menton. Il ne savait rien, lui non plus, des faits et gestes de M. Cazaveilh et n'émettait à cet égard aucune opinion. Par bonheur, il parlait assez bien le français, ce qui facilitait beaucoup les rapports officiels. Il appartenait à cette classe d'hommes tranquilles et silencieux, comme figés dans leurs fonctions, rouages indispensables de la maison qui les occupe, dont ils savent toutes

les affaires mieux que le chef en personne, mais qui, soit par prudence, soit par habitude, évitent toujours de prendre une initiative ou d'exprimer une pensée propre. Après deux ou trois jours de collaboration assidue avec cet énigmatique personnage, M. Bertoux n'était pas encore arrivé à démêler s'il connaissait ou ne connaissait pas les motifs du départ de M. Cazaveilh. Tout au plus avait-il cru entrevoir (peut-être était-ce une hypothèse gratuite) chez M. Semple un certain dépit secret de n'être pas, en l'absence du maître, son seul chargé d'affaires, et par suite un fond d'hostilité latente contre le nouveau venu. Mais aucun fait tangible ne corroborait ce soupçon, que M. Bertoux finit par mettre de côté comme inutile et gênant.

En très peu de jours il avait pris à Chicago des habitudes analogues à ses habitudes de Paris. Il partait à neuf heures pour se rendre à ses bureaux et ouvrir la correspondance, rentrait déjeuner, passait l'après-midi à son cabinet et dînait en famille. Le soir, il sortait avec M^{me} Bertoux et ses enfants, soit pour un concert, soit pour une promenade sur le lac, ou allait fumer un cigare au Cercle français, qui comptait une centaine d'adhérents. Partout il rencontrait la déférence et les égards qui appartiennent au directeur d'une grande maison connue et estimée de tous. Chacun aimait et honorait M. Cazaveilh, justement considéré comme le membre le plus éminent de la colonie française. Personne ne semblait s'in-

quiéter de son absence ou en rechercher les motifs, et son neveu héritait du prestige attaché au nom de celui qu'il représentait. M. Bertoux n'avait donc en aucune façon à regretter la détermination prise par lui de se rendre à l'invitation de M. Cazaveilh.

Quant à sa femme et à ses enfants, ils étaient ravis de leur séjour à Chicago, où tout les amusait par la nouveauté. Les premiers jours s'étaient passés en visites aux magasins et ateliers de la ville, en promenades aux alentours. Les maisons géantes à quinze et vingt étages, l'activité industrielle et commerciale, la physionomie des passants, l'aspect exotique des étalages, les moindres détails de la vie usuelle devenaient sujets de curiosité et d'intérêt. On avait, dès le début, pris un excellent maître d'anglais, indiqué par M. Semple, et pendant un mois tous les échos de l'hôtel Cazaveilh retentirent de conjugaisons et de lectures à haute voix. Marguerite, qui avait déjà poussé assez loin ses études d'anglais, conservait sa supériorité et fut d'abord l'intermédiaire attitré de la famille avec les fournisseurs et gens du dehors. Jean-Charles se montrait plus rétif aux beautés de la langue de Shakespeare; l'opportune découverte qu'il fit dans la bibliothèque d'une collection de *Punch*, et le plaisir qu'il trouva bientôt à s'initier, grâce à cet aimable instrument, aux particularités des mœurs anglo-saxonnes, contribuaient à accélérer ses progrès. Néanmoins, M. Bertoux jugea bon de le confiner

d'abord dans ses études linguistiques, avant de l'envoyer à l'école pour reprendre des études générales.

Il n'en fut pas de même de Marguerite. La 9^e avenue possédait, tout près de l'hôtel Cazaveilh, un collège de jeunes filles, de noble apparence, désigné sous le nom de *Wabash Seminary*. Elle eut le désir d'en suivre les cours, et ses parents y consentirent volontiers. Mais cette première expérience de la vie scolaire aux États-Unis fut peu satisfaisante, ainsi que M. Bertoux le conta au consul de France, M. Saint-Elme, quand il fut entré en rapports avec lui.

Au moment de l'arrivée des Bertoux à Chicago, M. Saint-Elme se trouvait en déplacement à Washington. Dès son retour, M. Bertoux se présenta au consulat, conformément au vœu de son oncle, et y reçut l'accueil le plus cordial. M. Saint-Elme habitait les États-Unis depuis douze ans; il avait successivement résidé à Boston, Philadelphie et New-York. C'était un fort aimable homme, et personne n'était mieux qualifié pour donner un bon conseil dans les circonstances présentes. Au cours de l'entretien, M. Bertoux lui conta son amer déboire.

« J'envoie, depuis quelques jours, ma fille au cours du *Wabash Seminary*, qui m'a été désigné comme une des premières maisons de la ville, disait-il au consul. Mais je n'ai guère lieu de me louer de cet essai. Vous ne pouvez vous faire une idée du mauvais ton qui règne dans cet éta-

blissement. Ma fille et ma femme en sont scandalisées, au point que je songe sérieusement, si mon séjour doit se prolonger ici, à renvoyer mes enfants en France pour y reprendre leur éducation.

— Vous m'étonnez beaucoup, répondit M. Saint-Elme, et ce que je connais des institutions scolaires de ce pays m'en donne, au contraire, la plus haute opinion. Il faut que vous soyez mal tombé dans votre choix.

— Jugez-en. Ma fille arrive au *Wabash Seminary* et constate à son grand étonnement, en prenant place au cours de littérature, que toutes les élèves sans exception, des fillettes de son âge, sont parées, à deux heures de l'après-midi, comme pour un gala d'opéra, en robes de soie et de dentelles, avec des chapeaux à plumes, et, ce qui est plus fort, avec des diamants aux oreilles, au col et aux poignets. Elle était, selon sa coutume, et comme il convient à son âge, habillée d'un petit costume de laine simple et modeste et n'a jamais eu, vous pouvez m'en croire, d'autres bijoux que sa fraîcheur. Toute la classe commence par braquer les yeux sur elle, ricane, échange des observations visiblement désobligeantes. La leçon finie, une jeune personne, toute en falbalas, s'approche de ma fille, la toise des pieds à la tête et, d'un ton de supériorité :

— « Quelle heure est-il à votre montre en brillants ? »

— « Je n'ai pas de montre en brillants, made-

moiselle, mais une montre en acier bruni. Il est trois heures.

— « Vous retardez. Il est trois heures dix, reprend la donzelle en exhibant, au bout d'une énorme chaîne d'or, un cadran entouré de diamants. Ma montre a coûté quatre cents dollars, sans les initiales, ajoute-t-elle.

MARGUERITE. — « Vous me voyez ravie du renseignement.

L'AUTRE (sans remarquer l'ironie). — « Pour les initiales, il a fallu soixante dollars de plus. Voyez : A. P. Je m'appelle Ada Pigott. »

Silence dédaigneux de ma fille.

ADA PIGOTT (persistant). — « Et vous, comment vous nomme-t-on ?

— « Marguerite Bertoux.

— « Marguerite ! C'est un assez joli nom. Si je m'appelais comme vous, je demanderais à papa de me donner une broche en brillants ayant cette fleur pour sujet. (*Saisie d'une idée subite* :) Mais, sans doute, votre père ne gagne pas assez ?

MARGUERITE. — « Je n'en sais absolument rien et je ne désire pas le savoir.

UNE VOISINE QUI A ÉCOUTÉ CE COLLOQUE. — « Pas possible !

TROISIÈME VOIX. — « Avez-vous des bracelets ? Pourquoi n'en portez-vous pas ? Moi, j'en ai vingt-deux !

PLUSIEURS VOIX TUMULTUEUSES. — « Vous n'avez pas de bagues ?... Comment pouvez-vous sortir ainsi fagotée ?... Vos parents ont-ils voiture ?... etc., etc.

MARGUERITE (qui commence à perdre patience).
— « Non, mesdemoiselles, je n'ai ni bagues, ni bracelets, ni dentelles, ni voitures. Mais j'ai ce qui vaut mieux et ce qui semble vous manquer : une mère bien élevée, qui m'a appris le dédain des préoccupations vulgaires. »

Stupeur générale. Puis redoublement de clameurs :

— « Nous ne sommes pas assez bien élevées pour mademoiselle !... C'est trop fort !... Nous qui avons voiture et diamants !... Mon père a vingt millions !... Ma mère a des perles plein une malle !... Mes robes viennent en droite ligne de la rue de la Paix !... Si mes parents savaient quelle sorte de mendiante étrangère on admet au *Wabash Seminary*, ils auraient tôt fait de me retirer !... »

« Vous jugez, monsieur le consul, du plaisir que m'ont causé ces nouvelles, poursuit M. Bertoux. Je n'aurais pas permis à Marguerite de remettre le pied dans cette caverne, si ma femme n'avait été curieuse de voir les choses par elle-même. Elle a donc accompagné sa fille au cours, ainsi qu'elle faisait à Paris. Son jugement est décisif. Elle n'a jamais rien vu de bas comme le ton général du *Wabash Seminary*. Les élèves lui ont laissé l'impression de rustaude endimanchées. Elles n'ont que le dollar en tête, ne savent parler d'autre chose, sinon pour se moquer grossièrement, à haute voix, de la petite Française qui a besoin d'être accompagnée par sa maman

et qui se perdrait en route, à sortir seule. Au total, un ton exécrable, des manières qui sont le miroir naïf du mode de penser le plus sordide, une atmosphère positivement irrespirable pour une enfant de Paris, délicate et raffinée en tout... »

Le consul ne put s'empêcher de rire.

« Voilà, je l'avoue, un début qui n'est pas encourageant ! Mais, d'ailleurs, laissez-moi vous féliciter pour la brillante tenue de mademoiselle votre fille vis-à-vis de ses assaillantes.

— Oh ! elle a un cœur de lion... Avec tout cela, je n'en reste pas moins fort embarrassé. Que faire, si les écoles américaines de garçons sont au niveau des écoles de filles ? Je n'ai pas envie — pas du tout — de cultiver chez mon fils la religion du dieu dollar !... Il est, certes, indispensable, au temps où nous sommes, de connaître le prix de l'argent et d'apprendre à le gagner honorablement ; mais je n'entends pas qu'on en fasse l'unique préoccupation de l'existence, et surtout de l'existence scolaire. J'entends qu'on passe sa jeunesse à se meubler le cerveau de pensées plus nobles et plus hautes ; je prétends que mon fils et ma fille reçoivent à tous égards la meilleure éducation et la plus forte culture qu'il soit en mon pouvoir de leur assurer. Et c'est pourquoi, si je ne trouve pas ici des écoles convenables, je prendrai, quoi qu'il en coûte à ma tendresse, le parti de les renvoyer en France.

— J'espère, pour vous et pour eux, que vous n'en serez pas réduit à cette extrémité, dit

M. Saint-Elme. En votre premier essai vous êtes mal tombé, je vous le répète. Croyez bien que toutes les écoles secondaires de l'Amérique ne sont pas des *Wabash Seminaries*, tant s'en faut! Non plus que tous les Yankees ne sont des adorateurs fanatiques du veau d'or. Nous nous trouvons à Chicago, ne l'oublions pas, c'est-à-dire dans une ville uniquement industrielle et commerciale, où les grosses fortunes rapidement acquises abondent et ne sont pas toujours accompagnées, chez leurs possesseurs, d'une éducation ou d'une moralité bien relevées. Il est naturel que leurs enfants pensent comme eux et parlent comme eux. La malechance vous a fait tomber précisément sur un cours fréquenté par des filles de colporteurs ou de porchers enrichis, qui ont gardé les manières de leur état, agrémentées d'une vanité proportionnelle à leur succès financier. Imaginer qu'il en est partout de même aux États-Unis serait tomber dans l'erreur de cet Anglais qui, voyant à Calais des cheveux roux à son hôtesse, notait sur son calepin : « En France, les femmes sont rousses. » Non, il n'en est pas ainsi. Dans l'Union américaine comme ailleurs, il est des esprits cultivés qui savent s'affranchir de la maladie ambiante et ne pas penser exclusivement à l'argent. Je ne parle pas de Boston, de Philadelphie et des autres centres littéraires ou scientifiques de la vie nationale. A Chicago même, au milieu de la production intensive et de l'échange à outrance où nous vivons, je vous citerai vingt

familles aussi raffinées dans leurs mœurs, aussi désintéressées dans leurs idées, que peuvent l'être les nôtres. Ce qui importe davantage encore, je vous citerai la meilleure école secondaire qu'il y ait peut-être au monde, — celle où l'on entend le mieux, à mon sens, non pas seulement l'instruction proprement dite, mais l'éducation systématique, l'éducation intellectuelle, morale et physique de tous les dons, de toutes les facultés...

— Vraiment? il existe ici une école pareille, — pour les jeunes filles?...

— Une école secondaire où filles et garçons sont élevés ensemble et s'en trouvent fort bien.

— Hum! je me méfie, si ces demoiselles ressemblent à celles du *Wabash Seminary*.

— Vous vous méfiez à tort. Je suis même surpris que vous n'ayez pas encore entendu parler de *Luttrell-School*, dont la renommée est considérable dans le monde entier.

— J'en ai entendu parler, mais on m'a dit que c'est une école gratuite, réservée aux enfants de Chicago.

— C'est en effet une école gratuite pour ceux des élèves que la direction juge dignes de cet avantage, de par la volonté du fondateur. Mais les étrangers peuvent fort bien y être admis, sur versement de leur quote-part des frais généraux, et je vous assure que l'essai en vaut la peine. Si vous le désirez, je puis, dès aujourd'hui, écrire au directeur, qui est de mes amis.

— Je vous en serai reconnaissant.

— Eh bien ! je vais le faire sans délai. Entre temps, voici ma carte avec un mot de présentation : vous pourrez toujours, si vous le jugez à propos, aller visiter Luttrell-School, et je vous promets que cette visite sera pour vous une révélation. Nulle part l'entente de toutes les nécessités de l'éducation complète n'a été poussée aussi loin.

— Vous me donnez le plus vif désir de voir cette merveille, et je voudrais de tout cœur ratifier votre jugement. »

Sur quoi M. Bertoux prit congé du consul de France en le remerciant de ses bontés, et rentra chez lui un peu rassuré sur l'avenir.

CHAPITRE III

LUTTRELL-SCHOOL



Le soleil brillait gaie-
ment sur les longues et
larges avenues de Chi-
cago, éclairant les de-
meures fastueuses, les
grands arbres en bordure,
le mouvement incessant
des tramcars, la foule af-
fairée où chacun courait
à son but sans s'inquiéter
du voisin. Il était deux
heures après midi quand

la famille Bertoux se dirigea vers l'établissement
dont le consul de France leur avait fait un
si grand éloge, l'école « Edwin-Angelina Lut-
trell ».

C'était un majestueux bâtiment, élevé sur trois
étages au centre d'un parc admirable et dont il
suffisait d'approcher pour reconnaître qu'on s'était
proposé d'y accumuler tous les raffinements de

l'hygiène scolaire la mieux entendue. Ces raffinements arrivaient même jusqu'au luxe, et les grilles dorées, les colonnes de marbre du portique semblaient plus appropriées à un palais qu'à une école. Ainsi qu'une notice distribuée à la porte d'honneur en informait les visiteurs, Luttrell-School était, comme beaucoup d'institutions d'initiative privée, due à la libéralité civique d'un opulent marchand de pétrole, M. Luttrell, en souvenir de ses deux enfants jumeaux, Edwin et Angelina, qu'il avait eu le malheur de perdre ensemble dans la catastrophe de 1873, cet incendie formidable qui détruisit Chicago de fond en comble, et qui eut pour résultat de substituer une ville de briques et de marbre à la ville en bois qui était alors la reine des lacs. La mère des deux enfants était morte de chagrin, et l'infortuné père, resté seul, en possession d'une immense fortune, avait voué sa vie aux œuvres philanthropiques. Entre autres donations splendides, il avait doté sa ville natale de cette école modèle.

Simple ouvrier, sachant à peine écrire et compter, le père Luttrell avait su apprécier les bienfaits de l'éducation et fait donner à ses enfants une instruction aussi brillante que solide. Il voulut que leur mémoire servît de phare aux générations futures et que, grâce à leur influence par delà le tombeau, leurs jeunes compatriotes pussent s'armer de pied en cap et gratuitement pour la lutte de la vie. Les beautés et le charme de l'éducation classique devaient nécessairement

échapper dans une large mesure à la compréhension de l'ex-ouvrier mineur. Aussi tout était-il subordonné, dans son école-type, à l'utilité immédiate, au côté pratique et technique des choses. Mais par un bonheur singulier, Luttrell-School possédait en son directeur actuel, le docteur Morton, un chef qui savait corriger et compléter par d'ingénieuses adjonctions ce que le programme fondamental avait de trop exclusivement utilitaire. Les lettres et les arts s'étaient peu à peu fait une place importante dans l'enseignement du collège, sans que les sciences ou le travail manuel y perdissent rien. Le consul de France n'avait pas exagéré en disant, qu'à son avis, c'était peut-être la meilleure école secondaire du monde, puisqu'on s'attachait par système à y cultiver parallèlement tous les dons et toutes les facultés de l'enfant.

Une allée de chênes rouges conduisait à la porte principale, ornée de deux statues juvéniles, celles d'Edwin et d'Angelina, les génies tutélaires qui convenaient le mieux à un établissement où frères et sœurs poursuivaient leur éducation côte à côte.

On entrait de plain-pied dans un vaste hall, et tout d'abord la famille Bertoux crut avoir pénétré par erreur non dans une école, mais dans un magasin général. De tous côtés, en effet, se dressaient des comptoirs d'acajou, des guichets aux cuivres étincelants, des étagères chargées de marchandises variées. Et dans ce cadre, s'agi-

tait une foule de vendeurs et d'acheteurs, de commis affairés, de comptables au crayon rapide. On ouvrait des ballots, on inventoriait des rayons, on notait des prix, on échangeait des monnaies de tous pays. Derrière les glaces d'une cage vitrée, des écritures impeccables s'alignaient sur cinq ou six grands-livres. Ailleurs on faisait l'escompte et les opérations de banque. Plus loin, une sorte de petite Bourse mettait son brouhaha caractéristique de cours échangés, d'ordres donnés et reçus.

Mais les acteurs de ce drame commercial et financier aux aspects si divers étaient tous jeunes, quelques-uns avaient à peine douze ans, et M. Bertoux eut bientôt constaté que les monnaies échangées étaient des jetons de nickel et de cuivre, les billets de banque des chiffons sans valeur, les marchandises mêmes de simples paquets de coton et de papier étiquetés *sucre* ou *café*. Dans toutes ces opérations commerciales, il n'y avait rien de sérieux que les écritures, surveillées et rectifiées par des maîtres de comptabilité.

Tous les élèves paraissaient s'amuser fort à ce jeu, dont M. Bertoux aperçut aussitôt l'importance pédagogique.

« Voilà, dit-il, une des meilleures idées que j'aie jamais vu appliquer. Cette halle est destinée à enseigner le commerce aux enfants, et doit certainement réaliser son objet, car ils aiment presque tous « jouer à la marchande ». Voyez comme ils se livrent avec entrain à leurs opéra-

tions fictives. Notre présence ne les gêne pas du tout, et ils ne la remarquent même point. Cet exercice leur servira toujours, même s'ils ne se destinent pas au commerce ou à la banque. Il est clair que le grand-livre gardera sa signification pour eux, après y avoir inscrit eux-mêmes des profits et pertes ; la lettre de change ne sera plus un mystère pour leur entendement, et la règle de trois deviendra une opération presque machinale de leur esprit. Quelle excellente préparation à la vie courante, sans parler de la vie commerciale ! Un jeune homme que la vocation ou les circonstances amènent à entrer dans une maison de négoce ou de banque perd la plupart du temps deux ou trois ans à se familiariser avec ces choses élémentaires ; ici il les apprend en s'amusant... »

Tout en causant ainsi, M. Bertoux s'arrêtait avec intérêt devant des affiches télégraphiques indiquant le cours des principales marchandises sur les divers marchés ; il écoutait un instant les jeunes courtiers qui échangeaient des ordres et poursuivaient parfois des coups de Bourse d'une hardiesse d'autant plus grande qu'ils étaient sans danger pour leur fortune présente ou à venir.

De tous côtés les vendeurs, remarquant enfin la présence des visiteurs, venaient en souriant leur faire des offres de service. M^{me} Bertoux avisant une gentille fillette de douze ou treize ans qui lui présentait des crayons et porte-plume, parfaitement authentiques ceux-là, se fit un plaisir

d'en acheter quelques-uns en bonne monnaie sonnante, en priant l'enfant de lui montrer le chemin du cabinet directorial.

Ce cabinet était, selon l'usage anglo-saxon, situé au fond de la grande cour d'honneur, décorée d'un parterre de fleurs. C'était, comme toutes les autres pièces à l'école Luttrell, une haute et belle salle de vastes dimensions. Des bibliothèques vitrées, remplies de livres aux nobles reliures, montaient de tous côtés presque au plafond. Par les fenêtres brusquement ouvertes, la vue s'étendait sur de vertes pelouses jusqu'au miroir étincelant du lac Michigan.

Le docteur Morton, averti par un mot du consul de France, attendait les visiteurs. C'était un homme de haute taille et de forte corpulence, de physionomie plutôt anglaise que yankee. Un nez aquilin et autoritaire marquait le caractère dominateur de sa face entièrement rasée. Son œil clair et froid avait un regard si perçant que Jean-Charles et Marguerite en furent comme glacés quand ce regard s'arrêta sur eux.

« Le proviseur n'a pas l'air commode ! » pensa Jean-Charles.

« Quelle chose terrible ce doit être de se voir réprimander par lui ! » se disait en même temps Marguerite.

Mais soudain le visage du *head-master*, qui s'était levé en entendant annoncer la famille Bertoux, s'éclaira d'un sourire. Ce fut une transformation : au lieu du juge austère qu'ils redou

taient déjà, les deux enfants ne virent plus qu'un gentleman aux manières pleines de courtoisie et d'affabilité.

« Accepter votre fils comme élève? dit le docteur Morton. Cela va de soi, sur la présentation de M. Saint-Elme. Nous serons très heureux de le compter sur les listes de Luttrell-School, et je ne doute pas que sa présence soit aussi avantageuse à ses camarades qu'à lui-même, ne fût-ce que par l'échange des impressions. Il a probablement pratiqué jusqu'à ce jour un système d'éducation bien différent du nôtre?

— Si différent, monsieur le docteur, répondit M. Bertoux, que c'est un peu comme s'il débarquait d'une autre planète. Jean-Charles a suivi comme externe les cours d'un lycée de Paris jusqu'à la classe de troisième inclusivement. Il sait un peu de latin, de grec et d'histoire, mais n'a pas une notion pratique dans la tête. J'ai déjà pu voir qu'il trouvera ici ce qui lui manque.

— Et mademoiselle votre fille, ne nous la confierez-vous pas aussi?

— Elle n'a jamais quitté l'aile de sa maman, qui la conduisait elle-même aux cours secondaires chaque après-midi, et lui faisait faire ses devoirs. C'est vous dire que je ne la verrais pas sans inquiétude entrer dans une école aussi nombreuse.

— M^{lle} Bertoux n'y trouverait que des respects. Nos garçons sont habitués à la société des jeunes filles, et celles-ci gagnent comme ceux-là à ce

voisinage quotidien. Mais je comprends fort bien que vous hésitiez à l'élever selon notre mode, et je n'insiste pas. Vous me permettrez pourtant de la convier, et de vous convier avec M^{me} Bertoux, à venir chez nous, aussi souvent qu'il vous plaira, faire connaissance intime avec nos mœurs et coutumes... Quant à notre nouvel élève, je suis persuadé qu'il se trouvera à merveille de son régime américain. Dès que je lui aurai fait passer un petit examen préliminaire, on le placera dans la classe qui convient à son degré d'instruction... Qu'y a-t-il donc, mon enfant? ajouta le docteur Morton en regardant Marguerite, qui avait ouvert la bouche comme pour parler, puis s'était tue.

— Oh! monsieur... j'aurais tant aimé suivre les mêmes cours que mon frère!...

— Ce serait chose naturelle, si vous êtes au même point. Vous paraissez être à peu près du même âge?

— Quatorze mois de différence.

— Nous vous aurions placés tous deux dans la classe moyenne; car peut-être savez-vous que nous en comptons quatre seulement, réparties, il est vrai, en divisions distinctes : la classe des *minimes*, l'*élémentaire*, la *moyenne* et la *supérieure*. Mais il ne faut pas songer à cela, puisque vos parents jugent avec raison que, destinés à vivre en France, vous devez recevoir une éducation de tout point conforme aux habitudes de votre pays... Ils trouveront ici des maîtres qui

vous l'apporteront à domicile, et vous pourrez ainsi partager jusqu'à un certain point les études de votre frère. Quant à moi, j'observerai avec un vif intérêt l'effet de nos méthodes sur des élèves entièrement neufs à leur influence. »

De fait, une flamme d'ardeur professionnelle s'allumait dans les yeux du *head-master* comme il prononçait ces paroles.

« Je suis déjà convaincu que mes enfants s'en trouveront à merveille, s'il faut en juger par l'aspect que présentait tout à l'heure votre classe de commerce et de banque, dit M. Bertoux. C'était, ma foi, à donner envie de se mêler à ces opérations. Puis-je demander si ce marché fictif se tenait à l'occasion de quelque circonstance particulière, ou s'il constitue un exercice usuel ?

— Absolument usuel et fréquent, surtout en hiver ou quand le temps est pluvieux. Nous entendons rompre nos élèves à la pratique des affaires avant qu'ils ne quittent l'école, ce que beaucoup d'entre eux font à quatorze ou quinze ans. Une heure par jour est donc réservée en toute saison à la théorie des opérations commerciales, et des marchés aussi fréquents que possible fournissent aux enfants l'occasion d'appliquer les notions acquises, — chose qui ne va pas de soi autant qu'on pourrait le croire.

— A qui le dites-vous ! s'écria le négociant. Combien de fois dans ma vie n'ai-je pas déploré le manque d'instruction pratique, — je pourrais dire la stupidité barbare, — de jeunes gens que je

prenais à l'essai pour obliger leurs familles, et qui ne savaient même pas l'A B C du métier de marchand.

— Ce ne sera jamais le cas d'un élève de Luttrell, répliqua le docteur. Nos minimos de huit et neuf ans pourraient, pour la plupart, faire demain d'excellents employés de commerce.

— Et cela les amuse, j'en suis sûr!

— Oui. Tout les amuse, quand on sait leur rendre tout attrayant et facile. Nos enfants se trouvent en général parfaitement heureux avec nous, et je puis affirmer que le genre « cancre » est ici une espèce disparue. Les exercices sont trop variés pour que chacun ne découvre pas son aptitude propre. Or le secret du bonheur a toujours été et sera toujours de bien accomplir une tâche judicieusement choisie. Au surplus, nous ne tolérons à Luttrell aucune paresse et aucun mauvais vouloir. Nul n'est tenu d'y rester. L'élève qui ne s'y plaît pas ou se montre réfractaire aux règles de la maison n'a qu'à la quitter. Nous en prévenons les parents dès le début et, après un ou deux mois d'essai, nous nous séparons des enfants qui ne paraissent pas pouvoir nous convenir. Mais je dois dire que le cas est rare, et ne s'est pas présenté trois fois en onze ans.

— Tout cela me semble admirablement établi, remarqua M. Bertoux. La devise de votre école pourrait être ce précepte de notre vieux Montaigne : *Il faut ensucrer les viandes salubres à*

l'enfant et enfieller celles qui lui sont nuisibles.

— Ou encore, dit en souriant le docteur Morton, cette réponse d'Agésilaüs sur ce que, à son avis, les enfants ont à étudier : *Ce qu'ils devront faire étant hommes.* C'est bien véritablement là le but final de notre système d'éducation et je crois que nous ne sommes pas sans l'atteindre. Beaucoup de nos meilleurs citoyens, des hommes honorés pour le bien qu'ils savent faire, ont été formés dans cette école depuis vingt-quatre ans. Et quand je parle des hommes, ajouta le *head-master* en se tournant vers les visiteuses, je n'oublie pas votre sexe, croyez-le bien. Nous avons, parmi nos anciennes élèves, plusieurs femmes remarquables à tous égards, épouses et mères irréprochables dont beaucoup ont poursuivi ou poursuivent dans les Universités les études classiques et scientifiques commencées ici. J'aurai, du reste, l'honneur de vous présenter ma femme, mistress Morton, qui est mon coadjuteur le plus actif et le plus précieux, en même temps que conférencière de profession. »

Le docteur lut une nuance d'étonnement dans les yeux de ses hôtes à l'énoncé de ce titre :

« Mistress Morton fait trois fois par semaine des conférences publiques à l'Académie », expliqua-t-il en souriant.

Et comme M. Bertoux ne cherchait même pas à dissimuler sa surprise en dépit de sa courtoisie parisienne.

« ... Je sais, poursuivit le docteur, que cela ne

laisse pas d'étonner les Européens. Mais la chose n'a plus chez nous rien d'exceptionnel. Mistress Morton est chargée d'une chaire de droit international et vous pourrez l'entendre tel jour qui vous plaira.

— Vous me pardonnerez de le dire, ne put s'empêcher de s'écrier M. Bertoux, mais voilà bien la chose la plus surprenante.

— Et pourquoi cela, cher monsieur? demanda le *head-master* avec son grave sourire. L'étude du droit international pas plus que celle de toute autre science, n'est interdite aux dames.

— C'est indiscutable !... Mais voir ma femme monter en chaire!... Je vous demande d'excuser ma franchise, monsieur le docteur, mais je ne m'y résoudrais pas aisément!...

— Mistress Morton est docteur *in utroque jure* et parfaitement qualifiée pour l'exercice de son ministère. J'ajoute que sa philosophie est très large et que son éloquence naturelle fait de ses conférences un véritable régal, comme vous en conviendrez dès que vous l'aurez entendue. »

Tout en causant, le *head-master* avait pressé du doigt sur le timbre électrique.

Un jeune homme de seize à dix-sept ans, à la physionomie ouverte et sérieuse, se présenta bientôt sur le seuil de la porte.

« Charles Longford, un de nos *head-boys*, ou chefs de classe, dit le docteur; Longford, veuillez prévenir mistress Morton que je désire lui pré-

senter un nouvel élève et revenez avec Elsie Watson. »

Le messager disparut et revint promptement, accompagné d'une jeune fille de son âge à peu près, grande, mince, point jolie, mais dont le regard plein de candeur et d'intelligence prévenait d'abord en sa faveur.

« Mistress Morton va venir, monsieur », dit Charles Longford.

Et s'avancant vers les jeunes Français, qui les considéraient avec le plus vif intérêt, les deux écoliers américains leur offrirent une vigoureuse et franche poignée de main.

Bientôt la porte se rouvrit pour livrer passage à mistress Morton. Rien en elle n'annonçait sa profession. C'était une belle personne aux bandeaux gris soigneusement lissés, vêtue avec élégance et simplicité d'une robe de soie noire éclairée par un col et des manchettes de batiste. Son regard était profond et scrutateur, comme celui de son mari; sa bouche aux lèvres minces décelait une grande fermeté de caractère. Mais ses manières étaient en tout celles d'une femme du monde accomplie, et elle sut d'emblée mettre à l'aise Jean-Charles et Marguerite. La conversation se lia naturellement entre les parents et la directrice, qui se chargea de leur faire voir l'école, car son mari était retenu par de multiples devoirs.

Mistress Morton conduisit donc les visiteurs à travers l'établissement, attirant leur attention sur

ce qui pouvait leur paraître particulièrement américain. A vrai dire, tout était nouveau pour eux dans cette maison où l'instruction théorique et la leçon de choses marchaient toujours de front.

Après avoir traversé plusieurs salles d'étude, où les garçons d'un côté et les filles de l'autre penchaient leurs têtes blondes sur livres et cahiers, et dont les caractères uniformes étaient la clarté, l'aération parfaite, l'air général de propreté et de *confort*, on arriva dans une colossale cuisine, ouverte sur le jardin potager.

Les murs étaient revêtus de porcelaine blanche et bleue, le sol d'un pavé de marbre. Entre les cuivres étincelants des parois, autour du grand fourneau de fonte, des aquarelles représentaient les diverses coupes des viandes, les légumes avec leur usage, les pièces de gibier, de volaille et de poisson sous leurs aspects culinaires successifs. Une demi-douzaine d'écoliers et d'écolières en blancs tabliers étaient en train d'apprêter un repas des plus appétissants : les garçons battant, ficelant ou embrochant les quartiers de boucherie, les filles pelant des pommes de terre, écosant des pois ou raclant carottes et navets. Le tout était correctement rangé en de grands plats de nickel qu'on plaçait aussitôt dans le four, chauffé au degré convenable par d'autres élèves, thermomètre en main. Un maître présidait à ces opérations variées qui s'accomplissaient dans un ordre parfait.

« Voilà une cuisine modèle, et dont les pro-

duits paraissent excellents, dit M^{me} Bertoux. Puis-je demander à qui tous ces bons plats sont destinés, Luttrell étant un externat?

— D'abord, répondit mistress Morton, à nous, à notre famille et aux gens de service : il ne se mange rien chez nous qui n'ait été préparé par les élèves. Puis, beaucoup de nos enfants, qui habitent à l'autre bout de la ville, partagent un ou deux de nos repas. Ce qui reste est, selon la volonté formelle du fondateur, vendu au plus juste prix aux maisons des environs. Un quart de tout ce qui a été préparé est, en outre, distribué gratuitement chaque jour aux indigents. Nous tenons par-dessus tout à bien imprimer dans l'esprit de nos élèves l'habitude de tirer le meilleur parti des bonnes choses que la terre produit avec tant d'abondance, et dont il semble monstrueux que chaque être humain ou même chaque être vivant n'ait pas sa ration légitime. Tout élève de Luttrell doit, aux termes du statut fondamental, donner une demi-journée par semaine à la cuisine; les fautes de soin, de propreté ou d'économie étant toujours sévèrement signalées et réprimandées... Voyez, ajouta mistress Morton en ouvrant une porte devant ses hôtes : c'est l'heure de la boulangerie. »

Une dizaine de garçons étaient occupés à pétrir le pain à la machine, pendant que les jeunes filles enfermaient la pâte dans un moule, à la mode américaine, et la mettaient au four, sans oublier les biscuits, puddings et gâteaux qui figurent

dans tout menu yankee. Aux murs de la boulangerie, des aquarelles expliquaient la culture, la mouture et la panification des diverses céréales. Une dame présidait à la cuisson. Tout semblait marcher au doigt et à l'œil.

« En vérité, ceci est encore une excellente idée, dit M^{me} Bertoux en promenant autour d'elle un regard approbateur. Quand je pense aux difficultés que j'ai rencontrées pour des choses si simples au commencement de mon mariage ! Je ne savais rien du ménage. Que de maladresses, que d'erreurs je commettais ! Et combien il a fallu de patience à mon pauvre mari pour tolérer mon inexpérience !

— Et pourtant, les Françaises sont renommées entre toutes comme des ménagères accomplies, en même temps que des femmes charmantes, dit mistress Morton en souriant ! Chez nous, avec la difficulté croissante de trouver des gens de service, il devient de stricte nécessité qu'une femme et même un homme de toute condition soient capables d'apprêter un repas, de faire du pain et de tremper une soupe. Beaucoup de nos élèves sont destinés à la vie d'aventures et de travail dans le Far-West et ailleurs, où le pionnier doit non seulement édifier lui-même sa maison, mais semer, récolter et moudre son blé, élever ses bœufs et ses moutons, pour les faire cuire, s'il ne veut pas les manger crus. Aussi attachons-nous une grande importance à cet enseignement raisonné d'un art essentiel. En sortant d'ici, aucun de nos enfants

ne sera jamais embarrassé pour la préparation de ses repas, fût-ce au désert. Et cela sert en d'autres cas ! Mon frère, qui a fait la guerre dans les cinq parties du monde, me disait que la grande supériorité d'un vrai soldat est de savoir toujours manger aussi bien que les circonstances le permettent : *c'est l'estomac, ajoutait-il, qui donne des jambes ; et ce sont les jambes qui donnent du cœur.*

« ... Voici la laiterie, continua mistress Morton en traversant un couloir lambrissé, où régnait une fraîcheur marquée. Ceci est plus spécialement mon domaine, car je suis chargée, dans l'école, indépendamment du cours de morale, de tout ce qui se rapporte à la laiterie. »

Les visiteurs poussèrent un cri d'admiration en pénétrant dans cette charmante *dairy*. Les salles, éclairées par de très petites fenêtres grillées, aux embrasures profondes, étaient sillonnées de rigoles où des ruisseaux d'eau courante entretenaient une température très basse. De grandes vasques de faïence étaient remplies jusqu'au bord de lait couvert d'une crème onctueuse. Un robinet disposé à la partie inférieure laissait passer le petit-lait, destiné à engraisser, dans un enclos voisin, un troupeau de porcs roses et blancs comme des jambons d'York. Des fillettes en robes courtes, chaussées de hauts patins de bois, allaient et venaient, apprêtant le beurre, le rangeant en grosses mottes dorées sur les tables de marbre ou les moulant en petits disques du diamètre d'un dollar.

Ces enfants accueillirent mistress Morton avec une joie franche qui faisait leur éloge à tous. Elle inspecta le beurre, en fit goûter un morceau à M^{me} Bertoux, et, se tournant vers les petites laitières :

« Offrez une tasse de crème à vos visiteurs », dit-elle.

Aussitôt, deux garçonnets d'une dizaine d'années, de taille et de corpulence extraordinaires pour leur âge, et de ressemblance si parfaite qu'il était impossible de les distinguer l'un de l'autre, s'élancèrent simultanément avec tant de vivacité, qu'ils se heurtèrent l'un contre l'autre et rebondirent sous le choc comme deux balles de caoutchouc. Rejetés en arrière, ils perdirent l'équilibre et tombèrent chacun à la renverse dans une vasque de lait, avec la précision qu'auraient pu mettre à ce mouvement les danseurs d'un ballet d'opéra.

On s'empressa au sauvetage. Ils émergèrent de leurs vasques tout ruisselants de crème, leurs gros yeux bleus exprimant la surprise, en même temps qu'une bonne humeur inaltérable.

« Mes pauvres maladroits ! disait mistress Morton en les essuyant de son mieux à grand renfort de serviettes. Vous n'avez pas de mal?... Comment avez-vous pu faire?... Ces enfants sont les plus malheureux de la terre, ajouta-t-elle en se tournant vers M^{me} Bertoux, qui frictionnait à tour de bras un des deux infortunés. Tant qu'ils tombent dans le lait, il n'y a pas encore grand

mal. Mais j'ai dû leur interdire l'accès de la cuisine : il n'y avait pas de jour où on ne les trouvât échaudés, grillés, rôtis vivants ou peu s'en faut. Et de si bons garçons, avec cela!... C'est toujours pour obliger le prochain qu'ils se mettent à mal. N'est-il pas vrai, Jim et Jerry?... »

Les gros garçonnets agitèrent la tête en souriant, et échappant soudain aux mains qui les retenaient, remplirent de crème des tasses de fine porcelaine qu'ils présentèrent aux dames, non sans en répandre une bonne partie sur leurs vêtements. Cependant, on avait promptement fait basculer les vasques qui venaient de servir à leur bain involontaire, le lait s'était écoulé par les rigoles, et une trombe d'eau fraîche nettoyait tout en un clin d'œil.

Mistress Morton montra alors comment on faisait le beurre avec des machines qui suppriment toute manipulation personnelle. L'écrémage instantané, le barattage, le malaxage ne prennent pas une heure et fournissent d'excellent beurre dans la matinée même de la traite. Néanmoins, comme tous les élèves de l'école n'étaient pas appelés à posséder plus tard les appareils perfectionnés de l'industrie moderne, on leur apprenait aussi à faire le beurre à la main, selon les rites anciens. Et M^{me} Bertoux avoua que celui-ci lui semblait meilleur, — idée qui amusa beaucoup mistress Morton.

Par une transition naturelle, on passa de la laiterie à la vacherie, où de superbes vaches, aux

yeux rêveurs, ruminaient paisiblement sur leur litière fraîche, tandis que jeunes garçons et jeunes filles apprenaient à les traire, — opération qui n'est pas toujours aisée et qui exige un certain doigté.

En raison de leur mésaventure récente, Jim et Jerry avaient été autorisés à suivre mistress Morton et l'encadraient, suspendus chacun de tout son poids à l'un de ses bras.

« Voyons, Jim, dit la directrice, montrez à ces dames comme vous savez traire adroitement. »

Jim s'élance avec sa bonne volonté coutumière; il s'installe sur l'escabeau à trois pieds; il commence à traire une petite vache noire que Marguerite a déjà baisée sur son large front étoilé de blanc. Mais la vache se fâche, on ne sait pourquoi. Elle allonge un coup de pied dans le seau et renverse le lait, puis, de sa queue, la méchante bête aveugle l'infortuné Jim, qui se met à pousser des cris perçants. On le sauve une fois encore du désastre, et Jerry déclare d'un air sage qu'il « a oublié d'attacher la queue de la vache ». En effet, on s'aperçoit alors que Jim a négligé de relever cet appendice vertébral et de le passer dans un anneau de fer, fixé tout exprès à la muraille.

Marguerite rit de bon cœur de l'étrange tournure des pauvres bêtes ainsi arrangées, tout en convenant que la précaution est éminemment nécessaire si l'on veut éviter les coups d'émouchoir qu'elles appliquent sans relâche; à droite et à gauche, tout le temps qu'on les traite.

On passe des étables à de grandes prairies où d'autres vaches paissent paisiblement. On visite une forge, où des garçons ferrent eux-mêmes les chevaux. On voit des élèves se disposer à une promenade à cheval, non pas dans un manège clos et couvert où ils apprendront à « changer de main » ou à faire exécuter « le pas espagnol » à leur monture, mais en commençant par panser leur bête, la seller et la brider avant de l'enfourcher. Au retour, chaque jeune cavalier bouchonnera son cheval, lui donnera l'avoine et l'eau, retournera la litière. A en juger par la robe luisante et l'air de santé des chevaux, les petits palefreniers de Luttrell-School s'acquittent de leur devoir en conscience.

Jean-Charles était ravi de tous ces détails, et le côté « pratique » de cette éducation lui semblait de plus en plus attrayant.

En revenant par les jardins, on vit d'autres écoliers occupés, sous la direction des maîtres agriculteurs, à labourer un champ, à le fumer et à l'ensemencer; d'autres fauchaient de l'herbe, et, le moment venu, seraient sans nul doute occupés à former des gerbes et des meules, à battre le blé, à l'engranger : tout cela, par les méthodes les plus nouvelles. Des jeunes filles soignaient la volaille, dans les basses-cours étincelantes de propreté; et certes la plus fine fermière aurait pu être fière de leurs canards et poulets.

Mais ce qui intéressa au plus haut point les visiteurs fut un pavillon de structure élégante,

élevé au milieu du parc, partie en bois, partie en briques. Les charpentes apparentes, le toit pointu en tuiles vernies lui donnaient l'aspect d'un de ces charmants cottages de Kate Greenaway. Mistress Morton déclara que le pavillon avait été entièrement construit par les élèves de la classe supérieure, sur les plans de l'un d'eux, sorti victorieux du concours ouvert à cet effet. En y entrant, on trouva les jeunes ouvriers à l'œuvre dans l'intérieur du pavillon, qu'ils achevaient de décorer. Marguerite et Jean-Charles furent saisis d'admiration en voyant de grands jeunes gens, garçons et filles, perchés sur de hautes échelles et peignant à la détrempe les parois du hall central. Marguerite surtout, qui avait des goûts artistiques, aurait volontiers consenti aux plus durs sacrifices pour se voir, une palette à la main, avec des brosses de cette envergure, chargée de couvrir un de ces grands panneaux blancs. Mistress Morton, remarquant le feu de ses joues et de ses yeux, lui dit en souriant qu'on arrivait à ces hauteurs quand on savait le vouloir, à condition de commencer par le commencement : en d'autres termes, qu'il fallait, pour devenir peintre en titre, apprendre d'abord, avec les novices, à broyer les couleurs et à laver les brosses. Car tout était fait à l'école, jusqu'aux palettes et aux pinceaux, et l'on n'usait que de couleurs et de vernis préparés par les élèves, comme faisaient jadis les vieux maîtres flamands et français.

Un atelier de menuiserie s'ouvrait non loin du

pavillon. Là, des débutants se livraient à la fabrication des escabeaux, des tables et des armoires de bois blanc, vendus d'avance par contrat, à une compagnie d'émigration. On poursuivait graduellement jusqu'aux portes, aux fenêtres et boiseries, aux meubles plaqués, — le tout sur les dessins des élèves eux-mêmes. Une cheminée monumentale en bois, esquissée par Charles Longford, était aux mains des sculpteurs. Elle était destinée au pavillon, qui allait bientôt servir de club et de salon de lecture aux élèves pour les jours de pluie.

Enfin, le cabinet de physique, le laboratoire de chimie, les collections de minéralogie, de botanique et d'entomologie, la bibliothèque, furent successivement passés en revue. Puis la famille Bertoux prit congé de mistress Morton et se retira charmée de sa visite. Jean-Charles, inscrit sur les registres de l'école, devait y entrer dès le lendemain. Volontiers il y serait resté le soir même, si les usages d'un externat l'avaient permis, déjà plein de sympathie pour ses nouveaux camarades Elsie Watson et Longford, sans oublier les bons gros garçons Jim et Jerry.

CHAPITRE IV

EN CLASSE, MESSIEURS. ET MESDEMOISELLES !

Une vaste salle, éclairée sur la gauche par de nombreuses fenêtres ; des sièges et des pupitres de bois verni, reluisants de propreté ; aux murs, d'immenses cartes géographiques ; d'autres cartes, géologiques, ethnographiques, entomologiques. Un professeur à la physionomie sévère et froide, bien américaine, la lèvre rasée, les cheveux raides, rejetés en arrière et laissant voir le front plus haut que large, se promène le long de l'étroit passage qui sépare la classe en deux, tenant un livre en ses mains croisées derrière son dos. Il porte une ample redingote noire, un pantalon de coutil blanc, et son chapeau demeure vissé sur sa tête, ce qui ne laisse pas d'étonner beaucoup son nouvel élève Jean-Charles.

Dans cette salle, toute la droite est occupée par les jeunes filles, toute la gauche par les garçons.

Une égalité parfaite existe entre eux ; le professeur les traite absolument de même, et parle, du

même ton de sévère impartialité, à la belle Rosamond Tyler — une des premières de la classe — ou au petit Johnny Tomkins qui se tient tout en bas, et semble plus occupé à observer par la fenêtre les péripéties d'une bataille entre deux chiens errants qu'à écouter la leçon.

« ... Et maintenant, prononce le professeur, avec une forte intonation nasale, nous allons prendre la suite de l'histoire de la guerre de l'Indépendance. Quel est votre nom ? » dit-il brusquement en s'arrêtant devant Jean-Charles qui se trouve au bord du passage.

Son voisin lui pousse le coude.

« Levez-vous quand le maître vous parle », murmure-t-il, et le nouveau décline ses nom et prénoms.

« Votre âge ?

— Quatorze ans.

— De quel pays ?

— De Paris.

— De Paris en France ? demande le professeur imperturbable.

— Il y en a donc un autre ? demande à son tour Jean-Charles.

— Il y en a un en Illinois, répond le maître avec orgueil.

— Monsieur, le mien est le vrai, *Paris en France*, reprend Jean-Charles en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Bon ! savez-vous quelque chose sur la guerre de l'Indépendance ?

— Je sais que mes compatriotes sont accourus pour vous aider à la conquérir..., dit le jeune Français.

— Et les noms de Lafayette et Rochambeau ont laissé chez nous des souvenirs impérissables, ajoute le professeur dont un grave sourire illumine la face ascétique. Que s'est-il passé à Bunker's Hill? et quelle est la date de cette journée mémorable? »

Mais ceci, Jean-Charles l'ignore.

Le professeur promène son regard autour de lui : une jeune fille demande à parler.

« A vous, Ada Perkins. »

Miss Perkins se lève.

« Dans la journée de Bunker's Hill qui fut la seconde bataille de la guerre entre les Anglais et les Américains, révoltés des abus du pouvoir britannique, les Anglais furent honteusement battus. La date de cette glorieuse victoire est le 4 juillet 1775.

— Bien. Combien de temps dura la guerre ?

— De 1773 à 1783. »

Les questions continuent. Plusieurs élèves répondent avec la plus grande exactitude.

« Et maintenant, Jean-Charles Bertoux, reprend le professeur, allez au tableau, et donnez-nous une idée de Paris. »

Une idée de Paris ! et au tableau !... devant ces quatre-vingts paires d'yeux inconnus, sans compter ceux du maître ! Jean-Charles n'osera jamais. Il se lève, puis se rasseoit tout confus, rougissant

et pâlisant tour à tour. Mais il comprend soudain combien cette sottise timidité va paraître déplacée, surtout à propos d'un sujet manifestement choisi pour lui faire honneur. Il prend son parti, il oublie ce que l'entreprise a de hasardeux, et se lance dans une description de Paris, qu'il éclaire de dessins sabrés à grand coups de craie au tableau noir. Heureusement, il a toujours le crayon en main, et ses croquetons, pour sommaires qu'ils puissent être, ne manquent pas d'allure et illustrent bien sa pensée. C'est à présent qu'il apprécie la facilité à parler l'anglais qu'il doit à sa mère ! Dans l'ardeur de la démonstration, quelques mots français lui échappent ; le maître est loin d'objecter ; toujours pratique, il saisit l'occasion :

« Attention ! dit-il ; vous, parlez anglais ; mais que chacun des autres présente ses observations en français ! »

C'est ce qui est fait. Les questions, intelligentes, et pratiques pour la plupart, sont posées en un français parfois bizarre, mais avec une bonne foi et une bonne volonté évidentes. Vingt minutes passent ainsi, fort agréablement pour tout le monde ; et après qu'on est revenu à l'anglais pour l'arithmétique, midi sonne, et la classe du matin est finie.

Un quart d'heure de causerie avec Lister, à la sortie, suffit pour mettre Jean-Charles au courant de ce qui lui restait à apprendre sur Luttrell-School. Son fondateur avait voulu en faire le type de l'établissement moderne. L'éducation qu'on y

recevait était toute pratique, et l'enseignement « classique » en avait été exclu. Les maîtres étaient indifféremment des hommes ou des dames. Ainsi, la chaire de chimie avait pour titulaire une jeune fille de vingt ans, miss Phillips, qui donnait aussi des répétitions de latin très suivies, en dehors des cours réguliers ; car un certain nombre d'élèves profitaient de leurs heures de loisir pour acquérir cette culture que seule peut assurer l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Les Etats-Unis sont le pays de la liberté absolue, de l'initiative individuelle, aussi bien en matière d'éducation que pour les entreprises de tout genre. Le docteur Morton n'avait rien fait d'extraordinaire en choisissant une jeune fille pour enseigner la chimie à ses élèves. Il eût chargé un homme du cours de couture et une femme du cours d'histoire militaire, si l'un ou l'autre lui avait paru le plus apte à sa fonction. Ce qui primait tout, à l'école Luttrell, était « l'éducation de l'œil et de la main », c'est-à-dire, en somme, l'apprentissage des arts et métiers usuels. Les garçons apprenaient la menuiserie, l'ébénisterie, la reliure ; on leur enseignait à ensemer un champ, à ferrer un cheval, à le harnacher, à réparer la roue, l'essieu d'une voiture. Les jeunes filles suivaient chaque jour des cours de coupe, de cuisine, devaient s'entendre à élever les volailles et les animaux domestiques, savaient donner les premiers soins aux malades et aux blessés. Si les garçons désiraient assister aux cours pratiques des jeunes filles, et

réciiproquement, la chose était permise, et les écolières attelaient un cheval, les écoliers recoussaient un bouton aussi habilement les uns que les autres.

Plus encore que le *head-master* (ou principal), sa femme, mistress Morton, était l'âme du vaste établissement et comme la mère de cette grande famille. Si les élèves de la classe supérieure lui témoignaient le plus profond respect, les *minimes*, sans se laisser tromper par son air d'austère réserve, couraient à elle avec une confiance qui révélait le trésor de bonté vraie caché sous ses dehors rigides. En peu de temps, ses nouveaux élèves apprenaient à la connaître et à l'aimer; l'école Luttrell étant un externat, elle n'avait à s'occuper de « ses enfants » que pendant le jour, mais quelle sollicitude elle apportait à sa tâche! Que ce fût à l'heure des classes ou à celle des récréations, elle semblait partout à la fois, sans hâte, sans bruit, fouillant d'un regard scrutateur et calme chaque détail de l'immense établissement dont elle avait la charge, sachant d'un mot rétablir l'ordre et l'harmonie, consoler les affligés, faire rentrer en eux-mêmes les coupables, reconforter les timides et les commençants. Les bonnes façons, l'air simple et ouvert de toute cette jeunesse portaient témoignage de la haute influence morale exercée par mistress Morton. Non, certes, que tous les élèves de Luttrell fussent parfaits ou tout à fait exempts des défauts inhérents à leur âge et à leur condition d'écolier : il y

avait parmi eux, comme il y en a malheureusement partout, des enfants d'un naturel brutal, paresseux, portés à s'arroger des droits sur les plus faibles, à abuser de leur force, à tyranniser, s'ils le pouvaient sans être découverts. Mais le principe général de l'école était un appel constant à l'honneur et à la générosité des élèves : on n'exigeait jamais une promesse, on ne permettait pas un serment ; la parole simplement donnée était tenue pour véridique jusqu'au moment où il était prouvé qu'elle était fausse. Tout élève convaincu de mensonge, de fraude quelconque, d'acte de cruauté envers un animal ou un camarade plus faible que lui, était expulsé sans pitié et sans espoir de retour. Aussi considéraient-ils tous comme un privilège l'honneur de faire partie de l'école, et, grâce à une élimination sévère de tous les éléments imparfaits, l'établissement croissait chaque jour en réputation et en prospérité.

Bien que les maîtres fussent pleins d'indulgence pour les esprits paresseux, lorsque la lenteur de compréhension était accompagnée de bonne volonté, on s'arrangeait aussi pour éliminer sans bruit et sans éclat ceux des élèves qui trouvaient manifestement trop fort pour eux le *pabulum* mental de l'école. Les parents, appelés, recevaient le conseil de reprendre Tom ou Johnny, dont l'esprit n'était pas tourné vers les sciences exactes ; peut-être lui découvrirait-on des capacités dans une autre ligne, etc. On ramenait le délinquant chez lui et le niveau général de l'école

remontait tout doucement d'un cran, grâce à son départ...

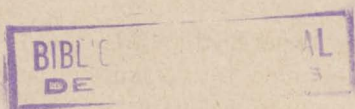
L'étude des langues vivantes était poursuivie avec ardeur par tous ces futurs commerçants et considérée comme une des branches les plus importantes de l'éducation moderne. Le français et l'allemand étaient obligatoires pour tous; l'italien, l'espagnol, le japonais, le chinois et, depuis quelques années, le russe étaient facultatifs.

Tous ces jeunes Yankees présentaient plus ou moins les caractéristiques de leur nation; avec une gaieté enfantine qui les faisait jouer comme de jeunes chiens à l'heure de la récréation, ils avaient tous quelque chose de sérieux, de réfléchi, de pratique, qui manquait complètement au jeune Bertoux. Il en avait le sentiment confus. Lister souligna et expliqua le fait en apprenant au nouveau venu que bon nombre d'élèves de Luttrell, même parmi les plus jeunes, gagnaient leur vie, grâce à des occupations variées, en dehors des heures de classe.

« Celui-ci, par exemple », ajouta-t-il en lui désignant un gamin de douze à treize ans, à la mine éveillée et friponne, qu'il avait déjà remarqué pour son heureuse physionomie et qui, pour le moment, se trouvait non loin de la porte d'honneur, en train de manger un gros morceau de pain sec.

« Tu n'auras pas froid à l'estomac si tu avales ce quignon ! dit Jean-Charles, par manière d'entrée en conversation.





— Tiens ! pourquoi me gênerais-je, si j'ai faim !...
répondit Tommy Brett en montrant toutes ses dents en un sourire plein de franchise.

— Tu habites loin ? continua Jean-Charles.

— Dans la 200^e rue, dit Tommy en nommant un quartier pauvre de la banlieue de Chicago.

— Et tu viens tous les jours à l'école ?...

— Bien entendu.

— A pied ou en tramway ?

— Sur mes bons jarrets !... Me prends-tu pour un infirme ?

— Lister me dit que tu n'as pas de famille.

— Non. Je vis seul.

— Seul !...

— Oui. Pas de père, ni de mère, ni de frère, ni de sœur, ni d'oncle, ni de tante... personne !... continua Tommy en secouant la tête.

— Combien de temps mets-tu à venir ? demanda Jean-Charles.

— Une grande heure. Quand ce n'est pas deux, en hiver, si les rues sont mauvaises.

— Pourquoi n'habites-tu pas plus près de l'école, surtout si tu n'as que toi-même à consulter sur le choix d'un logement ?

— Meilleur marché là-bas », répondit brièvement Tommy.

Jean-Charles se tut.

« ...C'est que je ne suis pas encore millionnaire, tant s'en faut !... continua Tommy en riant gaïement. Mais pas d'erreur : je le serai un jour !... »

Rien dans son costume délabré, mais propre,

n'annonçait un futur millionnaire. Il tenait sous son bras un gros paquet enveloppé de papier goudronné. Voyant que les yeux de Jean-Charles se fixaient sur ce paquet :

« C'est de là que viendra ma fortune, fit-il en souriant.

— Vraiment? Qu'est-ce que c'est donc?... »

Tommy entr'ouvrit son paquet et montra une pile de journaux fraîchement imprimés.

« Je les vends! expliqua-t-il en trois mots. Et j'aide à les imprimer. Je suis *devil*¹ à l'*Indépendant de Chicago*.

— Et tu les vends... dehors? s'écria Jean-Charles étonné.

— Tiens!... Crois-tu qu'on viendrait les chercher chez moi?... Si tu avais passé la nuit dans l'express, tu m'aurais entendu à cinq heures les crier sur la voie!...

— Mais tout ce paquet?... fit Jean-Charles.

— Ça, c'est encore à vendre. Dès que « school » sera finie, je courrai au *dépôt*², j'attraperai le train de trois heures vingt (dame, il faudra trotter sec, c'est à l'autre bout de la ville), et si je ne vends pas tout, je rapporterai le *bouillon* au journal en allant travailler à l'imprimerie d'une heure à quatre du matin... si je vends tout, ce sera un bon dollar dans ma poche », ajouta-t-il en tapant sur la susdite d'un air entendu.

1. Aide imprimeur. Mot à mot, *diable*.

2. La gare.

Le jeune Bertoux le regardait avec surprise.

« Hein ! cela te fait ouvrir les yeux ?... continua Tommy, amusé de l'expression de leur physionomie. Je parie que tu n'as jamais gagné un *cent*.

— Ah ! pour cela, par exemple !... avoua Jean-Charles.

— Eh bien, moi, depuis l'âge de sept ans je gagne ma vie !... et honnêtement, s'il vous plaît ! Le docteur Morton me permet de venir à l'école *gratis*, pourvu que je travaille bien... et soyez tranquille, je ne perds pas mon temps !... Je sais trop ce qu'il vaut... Et je me fais une *pile*¹... Seulement je ne mange pas du rôti tous les jours. » Et ceci dit, il acheva sa dernière bouchée de pain.

Jean-Charles était resté stupéfait. Cette existence de misère et de solitude chez un enfant de son âge, ce courage, ce labeur acharné, cette décision d'arriver honnêtement, — inscrite sur tout le maigre visage de son condisciple, — était pour lui une chose si nouvelle et si surprenante !...

Lister le tira de sa rêverie en appelant une grande jeune fille, de l'aspect le plus élégant dans sa simplicité.

« Rosamond !... notre nouveau camarade est surpris d'apprendre que plusieurs d'entre nous gagnent leur vie au dehors de l'école...

— Assurément, répondit Rosamond. Sans aller plus loin, moi qui vous parle...

1. Un magot.

— Vous?... Oh! pardon... je ne savais pas...

— Je travaille comme *type-writer* dans un « office¹ », tous les jours de quatre à sept... Et vous?

— Moi?... Oh! moi... je... je vis chez mes parents...

— Vous voyez cette jeune fille, continua Rosamond en désignant une de ses compagnes, Ada Perkins. En dehors des heures d'école, elle est *waitress* dans l'hôtel de la Métropole.

— Servante dans un hôtel!... s'écria Jean-Charles qui crut sentir ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Oui. Elle gagne cinquante dollars par mois et soutient ainsi sa mère infirme, en même temps qu'elle subvient aux frais de son éducation; du reste, c'est une des professions les mieux rétribuées; aussi est-ce celle de plusieurs de nos condisciples, parmi les garçons comme parmi les filles. »

Jean-Charles tombait des nues. Il ne savait où il en était... Des compagnons vendeurs de journaux, typographes, garçons et servantes d'hôtel!... qu'allaient penser ses parents, en apprenant une chose pareille!... M. Saint-Elme s'était donc trompé en les adressant à Luttrell-School?... C'était donc une école professionnelle?...

« Alors... tous les élèves travaillent pour gagner leur vie, ici?... demanda-t-il enfin.

1. Bureau.

— Tous? répéta Rosamond. Assurément non. Ceux qui n'en ont pas besoin ne travaillent pas, comme vous pouvez le penser. Tenez, cette petite, ajouta-t-elle en désignant une enfant malingre, très simplement vêtue d'une robe de laine noire, c'est la fille de Vandémen.

— Vandémen?...

— Le « roi du cuivre », expliqua Rosamond. Il a cent mille dollars de rente par jour, à ce qu'on dit...

— Et elle vient ici!... ne put s'empêcher de s'écrier Jean-Charles.

— C'est la meilleure école de Chicago, répondit Rosamond sans s'émouvoir. On dit que mistress Morton a un peu hésité à la prendre, parce qu'elle n'est pas très intelligente... Mais elle est si travailleuse, si sage, qu'on l'a gardée... »

Justement, en ce moment, Dolly Vandémen s'arrêtait devant Tommy Brett et, ouvrant un livre qu'elle avait à la main, lui demanda un renseignement. Tous deux se penchèrent fraternellement sur le même livre, et Jean-Charles ne pût s'empêcher d'admirer la simplicité de la fille du milliardaire, l'air de protection et d'assurance avec lequel le pauvre vendeur de journaux lui expliquait ce qui l'embarrassait. Trop sincère pour cacher plus longtemps ce qu'il éprouvait, il s'écria :

« C'est tout de même gentil de sa part!...

— Quoi donc? demanda Rosamond.

— De parler ainsi à Tommy... Oui, je sais que

ce que je dis n'est pas beau... Ce n'est pas de sa faute s'il est pauvre... Mais après tout... un crieur de journaux.

— Alors vous ne me parlerez plus parce que je suis *type-writer*!... dit Rosamond en souriant.

— Oh! pardon... je ne pensais plus... mais vous, c'est bien différent!...

— En quoi?... Est-ce parce que j'ai une robe passable? Je ne travaille que pour le superflu, tandis qu'il est obligé de gagner son pain... Où est la supériorité?... Edison a bien débuté comme lui!...

— C'est vrai... Mais si vous saviez comme tout cela me paraît surprenant!...

— Oui, chez vous, je sais par ouï-dire que les classes sont bien tranchées et ne frayeraient ensemble pour rien au monde. Ici, nous ne faisons pas tant d'embarras, et nous ne nous en trouvons pas plus mal. Tom Brett est un brave et honnête garçon, et tout le monde le respecte », déclara Rosamond en serrant les lèvres d'un air décidé.

Jean-Charles ne put s'empêcher de rire à l'idée de « respecter » un gamin comme Tommy; mais, malgré lui, un voile se déchirait devant ses yeux, et il commençait à envisager bien des choses sous un point de vue tout à fait nouveau.

CHAPITRE V

AU CERCLE FRANÇAIS DE CHICAGO

Jean-Charles avait long à conter en rentrant au logis après cette première journée passée à Luttrell-School. Et la classe mixte, et M. Howell, qui mettait Paris, en Illinois, sur la même ligne que Paris en France; et le maître de chimie, miss Phillips, une demoiselle en robe bleue, toute blonde et mince, avec une rose à la ceinture, qui était réputée en même temps le meilleur professeur de latin de Chicago; et les élèves qui étaient, à leurs heures de loisir, crieurs de journaux ou servantes de restaurant, quand ils n'étaient pas héritiers présomptifs d'un « roi du pétrole »... Il ne tarissait pas de détails et ressemblait à un voyageur qui aurait fait, en six heures, le tour du monde.

Sa sœur écoutait, silencieuse, et ne pouvait s'empêcher de soupirer. Elle aurait bien voulu, elle aussi, suivre les cours de Luttrell-School!... Mais, sur ce point, la décision de ses parents

était prise et l'expérience du *Wabash-Seminary* leur suffisait. Marguerite devait avoir des maîtres à domicile.

« Pourquoi pas des leçons de latin de miss Phillips ? dit-elle tout à coup. Je pourrais les partager avec Jean-Charles, puisqu'on n'en a pas à son école, mais seulement en dehors.

— Comment, toi, fillette !... Tu veux donc devenir un bas-bleu ? s'écria M. Bertoux en riant.

— Pouvez-vous en douter, papa ?... Mais toutes les jeunes filles apprennent le latin, ici... et le grec, par-dessus le marché... Voulez-vous donc que je me trouve en état d'infériorité vis-à-vis d'elles ?...

— Hum ! à quoi cela te servira-t-il ?... que diable ! une jeune personne a-t-elle besoin de savoir tant de choses ?...

— Oui, elle en sait toujours assez :

Pourvu que la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse !

s'écria Marguerite, les yeux brillants d'indignation. Oh ! petit père, vous ne pensez pas cela, j'en suis certaine !... Et pourquoi ne serait-il pas aussi agréable pour moi que pour maître Jean-Charles d'orner un peu mon esprit ?...

— Agréable !... fit Jean-Charles en esquissant une grimace. Voilà bien des lubies de petite fille !... Apprendre le latin, considéré comme une faveur !... C'est toujours l'histoire du fruit dé-

fendu... Si on t'y obligeait, tu trouverais cela assommant...

— Vilain!... répondit gaiement Marguerite : tu oublies que bien souvent je t'ai aidé à faire ton thème ou ta version, et que j'en sais à peu près aussi long que toi, sans qu'on me l'ait défendu... Tu vois bien que ce n'est pas l'esprit de contradiction qui me pousse...

— Comment?... Tu as dépassé *rosa*, *la rose*? demanda M. Bertoux, surpris.

— Certainement, papa, à force d'entendre mon cher frère ânonner (car tu ânonnes, mon pauvre Jeannot) sa grammaire latine, j'ai fini par la connaître aussi bien que lui!...

— C'est vrai, confessa Jean-Charles. Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle s'en tire beaucoup mieux que moi...

— Oui, elle a une petite tête qui n'est pas trop mal conformée, dit M. Bertoux en passant avec une fierté paternelle sa main sur la chevelure soyeuse de la fillette.

— Alors vous me laisserez apprendre le latin, dites, petit père?... s'écria Marguerite en lui jetant les bras autour du cou.

— Hum!... Nous verrons cela!...

— Oh!... Je vous en prie, dites oui!... Cela me ferait tant de plaisir!... Et Jean-Charles étudierait mieux avec moi!... n'est-ce pas, méchant gamin?

— Gamine toi-même!... Moi, cela m'est égal, et ce sera comme tu voudras... Puisqu'elle en a

tant d'envie, papa, on pourrait lui permettre d'essayer », ajouta-t-il, magnanime.

M. Bertoux promit d'y penser et s'en alla au Cercle français, où il eut le plaisir de rencontrer M. Saint-Elme. Tout naturellement, la causerie s'engagea sur Luttrell-School. Le consul, étant curieux de connaître, à cet égard, l'impression de son compatriote, ne put s'empêcher de sourire en apprenant que M. Bertoux jugeait l'école fort bonne pour son fils, mais ne voulait à aucun prix y envoyer sa fille.

« Je n'ai pas la moindre envie de l'exposer à devenir une sorte de garçon déguisé en demoiselle, ajouta-t-il en manière d'explication.

— Je comprends fort bien ce sentiment, dit le consul. Mais soyez juste, cher monsieur, et convenez que les Américaines en général et, à Luttrell-School, les sous-maîtresses, la directrice, n'ont rien de masculin dans leurs allures.

— Vous trouvez cela?... C'est apparemment qu'un long séjour en ce pays vous a blasé sur les excentricités de ces dames. Votre œil s'est accommodé, comme on dit, à son nouveau milieu. Et puis, vous êtes d'humeur cosmopolite, — c'est la « carrière » qui le veut; aucune mode étrangère n'est pour vous effaroucher. Enfin, mon cher consul général, vous êtes célibataire; vous n'avez pas, comme moi, une enfant qui grandit sous vos yeux et dont la tenue, l'avenir même dépendent, pour une large part, de votre direction... Que diraient mes amis, que dirait, je vous prie, ma bonne

mère, si Française, si profondément attachée à nos traditions, si sévère pour elle-même et pour les autres en ce qui touche à la réserve, à la modestie féminines, — que dirait-elle, à mon retour, si je lui ramenais d'Amérique une petite fille toute différente de celle qu'elle connaît et qu'elle aime, ayant oublié ses meilleurs exemples, une demoiselle à idées, ayant tout lu, tranchant sur tout et prête à en remontrer à chacun? Elle penserait que nous sommes devenus fous. Elle nous accuserait d'avoir manqué au premier de nos devoirs et elle aurait beaucoup de chagrin, par-dessus le marché!...

— Certes, répondit M. Saint-Elme, il y aurait là de quoi vous faire hésiter, même si vos sympathies personnelles allaient toutes au système d'éducation adopté en ce pays.

« Et puisqu'il vous répugne, au contraire...

— Non, non!... protesta M. Bertoux : je ne vais pas aussi loin. J'apprécie, veuillez m'en croire, le caractère et la haute valeur des maîtres qui dirigent Luttrell-School. J'approuve, si vous voulez, l'ensemble de leurs méthodes, n'étant ni aveugle, ni stupidement attaché aux coutumes de mon pays. Volontiers, je confesse que j'ai été frappé d'admiration en trouvant à tous les degrés, dans cette institution, un trait qui en résume l'esprit, — le respect de la liberté individuelle associé au respect du règlement général...

— Mais vous n'en renoncez pas moins, d'emblée, pour mademoiselle votre fille, aux avantages d'un tel milieu!...

— Oui, certes. Ce qui peut être bon pour les uns ne se trouve pas toujours convenir exactement aux autres. Si ma fille était destinée à passer sa vie aux États-Unis, elle pourrait peut-être, sans grand inconvénient, en adopter les coutumes; elle ferait même sagement de les adopter... Vous voyez que je ne suis pas aussi fermé aux nouveautés que je puis le paraître!... Car une femme doit sur toutes choses éviter de se singulariser. Mais notre séjour ici n'est que provisoire; avant quelques mois nous aurons regagné nos foyers, espérons-le du moins...

— Ce pays vous déplaît donc beaucoup?

— Non; pas précisément. Je suis comme un poisson hors de l'eau, — voilà tout.

— La sensation doit être sans agrément! dit le consul en riant. Ainsi, vous ne vous acclimatz pas? Le plaisir d'observer un pays original, des mœurs exotiques, les surprises d'une langue étrangère ne suffisent pas à adoucir le regret de la patrie absente?...

— Les surprises d'une langue étrangère?... Oui, parlons-en! s'écria M. Bertoux. Je vous réponds que je trouve cet exercice fort peu récréatif!... La vérité est que je ne comprends rien à ce qu'on me dit et que je ne suis encore parvenu à me faire entendre de personne. La facilité de ma femme et de mes enfants à entrer de plain-pied dans ce baragouin me confond. Vous-même, mon cher consul, vous êtes en anglais comme chez vous, et l'on m'assure que l'allemand ou

l'italien n'ont point pour vous plus de mystères. Je vous en fais mon sincère compliment, mais je ne saurais vous imiter, n'ayant pas le don des langues, — c'est un fait. Voilà une chose, au surplus, dont je ne me doutais guère avant de passer l'Atlantique. Le français avait toujours suffi à mes besoins, comme à tous ceux de ma génération, d'ailleurs, car de mon temps on ne se piquait guère d'être polyglotte, — on se contentait de savoir un peu mieux sa langue maternelle.

— Croyez-vous? objecta M. Saint-Elme. C'est un point qui demanderait peut-être à être prouvé. Mais vous reconnaîtrez bien que si la mode dont vous vous plaignez avait « sévi » durant votre enfance, au temps où la mémoire encore souple et docile se plie à tous les idiomes, vos mois d'exil à l'étranger en eussent été singulièrement allégés.

— Très juste. Je suis bien aise que mes enfants aient l'occasion d'en savoir plus long que moi à cet égard. Mais, au surplus, mon cas est exceptionnel; on ne quitte guère, chez nous, le sol natal.

— C'est peut-être le tort que l'on a...

— Et à quoi bon perdre son temps à étudier les langues, quand tous les étrangers qui nous visitent écorchent suffisamment la nôtre pour se faire comprendre?

— Je vous assure que, pour mon compte, j'y ai trouvé profit et plaisir, loin que ce soit une perte de temps. Pour ne rien dire des nécessit

de ma profession ou du bénéfice qu'on peut en retirer dans les affaires, estimez-vous peu de chose l'avantage de voir s'élargir le cercle de vos lectures et de faire provision de chefs-d'œuvre pour remplir tous vos loisirs futurs ?

— Des chefs-d'œuvre ? Et quelle littérature peut se vanter d'en compter d'aussi parfaits que les nôtres ? Pour moi, je le confesse, à part les journaux, je donne peu de temps à la lettre imprimée, et quand mes occupations me laissent le loisir de lire, je vais plus volontiers au livre du jour que je ne reviens à mes classiques. Mais je leur garde tout mon respect. Bossuet, Racine, Molière, Corneille, La Fontaine, y a-t-il, dites-moi, à part les anciens, une littérature qui puisse mettre en avant de pareils noms ?

— Comment donc ? Il y a même des gens pour leur préférer ceux de Shakespeare, de Dante et de Goethe...

— Des barbares ! Les gens de goût savent que notre grand siècle a dit le dernier mot dans tous les genres littéraires ; il est incontestable que le français est la plus belle des langues ; les soi-disant chefs-d'œuvre de l'étranger ne sont que des essais informes auprès des produits achevés de nos maîtres...

— Pour bien juger de ces questions, la comparaison ne gâterait rien », pensait le consul général. Mais la courtoisie l'empêcha d'émettre tout haut cette opinion, et admirant à part soi le chaud patriotisme et l'intrépide bonne foi qui dictaient

les paroles de M. Bertoux, il ramena vers la question principale l'entretien qui s'en écartait.

« C'est donc une chose entendue, reprit-il. M^{lle} Marguerite n'ira pas à Luttrell-School. Désirez-vous que je prenne de nouvelles informations au sujet d'un autre pensionnat ?

— Non, mille fois merci ! s'écria M. Bertoux, nous vous sommes déjà plus qu'obligés ; Jean-Charles va suivre les cours de Luttrell-School, c'est entendu ; quant à notre Marguerite, nous avons décidé, après mûre réflexion, de la garder près de nous, dût son savoir futur s'en ressentir. En somme, la place d'une fille est auprès de sa mère.

— Surtout quand elle a une mère comme M^{me} Bertoux !

— Surtout, dans ce cas, je dis comme vous. Et notre premier essai a été si malheureux que nous n'avons guère envie de recommencer. L'enfant a éprouvé un véritable chagrin d'avoir à renoncer à Luttrell ; il a fallu toute sa douceur et toute sa confiance en notre tendresse pour lui faire accepter de bonne grâce notre décision ; aussi tenons-nous à la dédommager, autant qu'il est en notre pouvoir, du désappointement que nous lui préparions bien malgré nous. Il a été entendu qu'elle aurait, à la maison, tous ceux des professeurs de son frère qui consentiront à lui donner des leçons. Il y a même eu, ce soir, un petit engagement assez vif à propos du latin. M^{me} Bertoux, qui s'était effarouchée avant moi de toutes les nouveautés que nous avons observées à Luttrell et

qui m'a aussitôt communiqué ses répugnances, s'était d'abord prononcée contre ce malheureux latin qui, justement, tente beaucoup Marguerite. Non que ma femme entretienne aucune superstition à ce sujet, ou qu'elle s'imagine voir dans l'étude des langues anciennes un département réservé aux hommes, de toute éternité; elle s'en tient au côté pratique de la question et n'y veut rechercher que l'intérêt présent et futur de sa chère enfant. « Pourquoi, disait-elle non sans raison, aller se singulariser en étudiant les langues mortes, alors qu'il reste tant de connaissances vivantes à acquérir? Devons-nous, pour ne la point contrecarrer, l'exposer, de retour en France, à se voir traiter de pédante? Une femme qui fait du latin n'y échappe guère chez nous, à moins qu'elle ne s'en cache avec soin et, selon toute apparence, quand une fillette de quinze ans désire *ardemment* s'enfoncer dans ces austères travaux qui font gémir tant de collégiens, ce n'est pas pour en faire mystère, loin de là! » Jean-Charles était, par exception, du parti opposé à Marguerite en cette affaire; car il est très fier de la bonne tenue et des manières de sa sœur, et l'idée de l'entendre traiter de bas-bleu, de la voir critiquer en quoi que ce soit, lui serait intolérable.

« Quant à moi, vous serez peut-être surpris de l'apprendre, mon cher consul, en cette petite discussion de famille, j'ai représenté le parti américain; je me suis presque fait l'avocat d'une mode étrangère.

— Ah bah ! Et comment s'explique ce revirement ?

— C'est très simple, répliqua l'excellent père avec bonhomie, ma petite Margot en avait tant envie ! Et nous lui devions bien, comme je l'ai représenté à sa mère, quelque dédommagement. D'ailleurs, rien ne dit que ce n'est pas chez elle une véritable et sérieuse vocation. On a vu plus d'une femme se vouer à ce genre d'étude et s'y distinguer. M^{me} de Sévigné savait le latin : cela ne l'a pas empêchée d'être une femme irréprochable et une femme d'excellentes manières.

— Bref, reprit le consul non sans un peu de malice, vous avez prêché exactement contre vos principes... Je suis aise de voir que vous n'êtes pas le farouche intransigeant que j'aurais cru ; que vous pouvez, s'il est besoin, faire quelques concessions aux coutumes exotiques.

— Il faut vous avouer que le désir de donner satisfaction à ma chère petite fille n'a pas été ici mon seul mobile. On n'est pas tout d'une pièce, n'est-ce pas ? En reconnaissant, avec ma femme, que l'esprit général de l'éducation américaine ne saurait convenir pour une Française, j'avais remarqué et approuvé la place que le latin tient ici dans l'instruction des filles comme dans celle des garçons. Car je suis pour le latin ! Je ne me pique pas de lumières spéciales en matières pédagogiques ; je laisse la discussion de ces choses au corps si savant et si dévoué de nos professeurs ; mais on ne peut s'empêcher d'avoir ses présé-

rences, et dans la querelle qui s'est engagée, au courant des dernières années, entre les partisans de l'enseignement moderne et les avocats de nos bonnes vieilles méthodes...

— Vous vous rangez résolument sous la bannière des classiques! acheva M. Saint-Elme en riant. C'est plaisir de rencontrer des convictions aussi vigoureuses et je vous envie cette faculté de voir droit votre chemin, sans doute ni hésitation aucune!

— Oh! moi, dit M. Bertoux avec une entière franchise, j'ai une pierre de touche très commode pour distinguer l'or pur du faux métal; en toute question qui le comporte, j'examine quel est le côté le plus français pour l'adopter sans barguigner. C'est mon devoir en même temps que mon plaisir; il n'y a donc pas à hésiter. Eh bien, comme je vous le disais tout à l'heure, je suis partisan déclaré du latin dans l'éducation d'un Français. Pour nous, ce n'est pas un luxe, mais le fond même de la saine pâture intellectuelle qui nous convient; aussi utile, aussi nécessaire que les éléments de notre propre langue, par la raison qu'il les contient tous! Une discipline admirable pour l'esprit, un véritable maître à penser! Et qu'on ne vienne pas me dire, comme tant de gens: « A quoi sert le latin pour des garçons qui se destinent au commerce, à l'agriculture ou à l'industrie; qui jamais peut-être ne songeront plus tard à feuilleter leur Tacite et leur Virgile? Il est toujours bon de penser juste, et c'est

à quoi le latin nous prépare, puisqu'il nous fait mieux comprendre le génie de notre propre langue.

— Voilà, dit le consul, une observation très pénétrante. Mieux on sait sa langue et mieux on est apte à penser, la chose est incontestable. Et plus parfaite est l'expression, plus parfaite deviendra l'idée. Toute méthode tendant à rompre l'élève au maniement complet de cet instrument de première nécessité doit être prônée et recommandée; je suis absolument de votre avis.

— Or, si je tiens que le latin n'est pas pour un Français un article de luxe, reprit M. Bertoux, si je le déclare utile au clair entendement du modeste industriel, aussi bien qu'à celui du futur homme d'État, de l'orateur en espérance, ou du poète en herbe, la justice me conduit à me demander : pourquoi les jeunes filles ne seraient-elles pas admises à l'étudier? Surtout si elles le désirent? J'admets très bien le poids de l'objection qui repousse tout ce qui peut les singulariser ou leur imprimer un cachet d'émancipation; je suis de ceux qui y regarderont à deux fois avant de permettre à leur fille la bicyclette, le violon, le dessin d'après l'antique, le cheval même, en un mot tout ce qui sort avec effraction de la stricte réserve qui lui convient; mais d'autre part, il faut bien le confesser, il serait injuste, tyrannique, de ne pas se rendre au vœu qu'elle peut avoir formé d'aborder en toute tranquillité et modestie une étude qu'elle-même vous a entendu

mille fois prôner et recommander pour les plus humbles comme pour l'élite.

— On ne saurait avoir plus parfaitement raison, dit le consul; et puisque vous m'avez fait l'honneur d'abord de me consulter au sujet de cette intéressante question, puis de me confier la suite de vos perplexités et vos résolutions finales, je puis prendre la liberté de vous dire que tout cela est sainement raisonné. Je suis frappé, toutes les fois que je vois M^{lle} votre fille, de la différence profonde qui existe entre elle et les plus distinguées de ses jeunes émules américaines. On sent tout de suite qu'une sollicitude constante et éclairée a présidé à chacun de ses pas, qu'elle n'a point grandi au hasard et fleuri par miracle. Ce n'est pas dans un pensionnat si supérieur qu'il puisse être, ni avec une institutrice, si brevetée soit-elle, qu'on prend ce ton et ces manières. Seule une mère sait les transmettre à sa fille, et la vôtre fait honneur aux soins délicats dont elle a été entourée. Vous avez mille fois raison de la garder sous votre aile. Sans compter le bonheur qu'on récolte à cet arrangement.

« Vous êtes donc, en fin de compte, venu à bout des répugnances de M^{me} Bertoux au sujet du latin? reprit le consul.

— Oui; c'est, je crois, l'argument de M^{me} de Sévigné qui l'a touchée.

— Et pourquoi non? Il est excellent, l'argument! M^{me} de Sévigné est le type achevé de la Française. Dans le genre épistolaire où les femmes

ont produit et produisent tous les jours de petits chefs-d'œuvre, aucune n'est arrivée si haut, non seulement parce qu'elles n'ont pas été douées du même génie, mais parce qu'il leur a manqué les études préparatoires qui pouvaient permettre à ce génie d'atteindre son niveau. Il est, je crois, indiscutable que Pascal, La Fontaine n'auraient pas écrit comme ils ont fait, sans leur connaissance parfaite du latin; la même vérité s'affirme dans les écrits de M^{me} de Sévigné. Et qui osera dire que cette discipline première a nui en rien au charme de son style, lui a enlevé une de ses grâces? N'eût-elle jamais étudié, elle aurait certainement tourné avec facilité un de ces billets spirituels, futiles et éphémères qu'on voit chaque jour; elle n'aurait assurément pu écrire, comme en se jouant, ces lettres qu'on s'arrachait déjà de son vivant, et qui sont restées un des monuments les plus glorieux de notre littérature.

— C'est absolument mon avis. Sans le latin, point de base solide, point de clarté, point de supériorité durable dans les lettres. Aussi je me défie de ces écrivains étrangers, de ces hommes du Nord dont on mène aujourd'hui grand tapage; de ces génies brumeux toujours entourés d'une nuée et que je soupçonne fort de cacher sous ces voiles poétiques l'indécision et la faiblesse de la pensée...

— Oh! oh! dit M. Saint-Elme en riant, n'allons pas trop loin, je vous prie! De la prudence, cher monsieur! Et d'abord, ne nous hâtons pas de dé-

cider que ces gens ne cultivent pas le latin ! Ils le savent souvent beaucoup mieux que nous, hélas ! eux dont ce n'est pas le devoir puisqu'ils n'en dérivent pas directement.

— Pardon, mon cher consul, je ne suis pas grand clerc en ce qui touche les littératures étrangères et je vous le disais, il n'y a qu'un instant ; mais, si je ne me trompe, c'est bien un de ses contemporains qui accusait Shakespeare d'avoir *peu de latin et encore moins de grec* ?

— Oui ; Ben Johnson, qui probablement aurait volontiers troqué tout son bagage classique contre un grain du génie de l'autre. Et j'allais justement ajouter : l'œuvre de cet incomparable poète prouve du reste qu'on peut être un grand écrivain anglais sans être un latiniste achevé. Il semble même qu'on le puisse sans aucune culture littéraire, témoin l'exemple de Bunyan, le chaudronnier rétameur ambulante, qui a laissé un ouvrage immortel, d'une beauté achevée quant à la forme.

— Devant de tels faits il faut se rendre, dit M. Bertoux, et conclure que la même discipline scolaire ne sied pas à tous les peuples. Aussi, tout en permettant à Jean-Charles de suivre les cours de Luttrell-School, j'entends bien apporter quelques modifications sur certains articles qui peuvent convenir très bien aux Anglo-Saxons, mais qui me semblent à moi occuper une place démesurée dans un plan d'éducation applicable à un Français,

— Je vous entends. Vous trouvez qu'on y

donne trop d'heures à l'apprentissage des métiers manuels dont on n'usera pas plus tard.

— Eh oui ! Je veux bien que mon fils ait des « clartés » de toutes choses ; j'approuve entièrement l'école pratique de commerce, telle qu'on l'entend chez le docteur Morton. Je suis heureux de penser que lorsqu'il viendra me seconder aux affaires, — si telle est sa vocation, — il arrivera rompu aux secrets, à la langue, aux habitudes du métier et bien informé de ses grands traits généraux. Mais quelle utilité puis-je découvrir à lui faire raboter une planche ou tirer l'alène ? Je ne veux pas en faire un charpentier ou un cordonnier, que diable ?... J'entends, j'entends l'argument : un homme doit être prêt à tout, instruit de tout, capable de se suffire à soi-même, de mettre la main à n'importe quel travail, etc. Tout cela, je l'admets en théorie, mais a-t-on le temps de tout apprendre ? Non, n'est-ce pas ? Il faut choisir dans ce champ immense, et en se limitant au strict nécessaire on a déjà les mains pleines ! J'ai donc réservé certaines heures, consacrées assez inutilement, selon moi, à labourer un champ...

— Comme le comte Tolstoï.

— Ou à apprendre à fond les mystères de la reliure...

— Comme l'empereur allemand.

— Oui, oui ; libre à eux de faire des métiers de fantaisie, s'ils en trouvent le temps ; pour moi, j'assigne à ces heures un autre emploi. Car si j'ap-

prouve qu'on donne une teinture de latin aux jeunes Américaines, je trouve, d'autre part, que cette teinture ne serait pas suffisante pour mon fils. Il aura donc des leçons particulières à la maison et sa sœur les partagera avec lui, à la grande joie et pour le meilleur profit de tous les deux. »

CHAPITRE VI

LE PROFESSEUR DE LATIN

Conformément à ces plans, Jean-Charles fut chargé de prendre à Luttrell-School l'adresse de miss Phillips et l'indication des heures où l'on pouvait compter la rencontrer chez elle, et par un frais après-midi, M^{me} Bertoux se rendit avec sa fille à l'adresse indiquée, 23^e rue, 7^e avenue.

Elles se trouvèrent bientôt devant une de ces gigantesques maisons à quinze étages comme il en fleurit de l'autre côté de l'Atlantique. Après avoir un peu hésité, elles s'adressèrent à un homme d'aspect cossu, le chapeau noir sur la tête et une énorme chaîne d'or serpentant sur un abdomen de proportions respectables, qu'elles supposèrent pouvoir être le concierge — ou *janitor*, comme les Américains dénomment assez prétentieusement ce fonctionnaire.

« Miss Phillips? 10^e. A gauche. Ascenseur n^o 5 », dit le *janitor*, en désignant du doigt une porte numérotée 5. Ces dames prirent place dans

l'ascenseur, et tandis qu'il les emportait rapidement vers les hauteurs du dixième étage, elles eurent la surprise d'entendre à côté d'elles une voix étouffée, sorte de murmure dont elles ne purent s'expliquer la provenance, qui mugissait tristement : « Visiteurs pour miss Phillips. »

« Oh ! j'ai eu peur ! fit Marguerite en tressaillant ; qui donc a parlé, maman ? »

— Je n'en sais vraiment rien ! dit M^{me} Bertoux en regardant autour d'elle. Mon Dieu !... comme cet ascenseur monte vite !... Pourvu qu'il ne se produise pas d'accident... Ah ! nous voici rendues...

— Oh ! maman ! regardez comme la rue paraît loin ! s'écria Marguerite en se penchant à la fenêtre du palier de l'escalier.

— C'est effrayant ! dit M^{me} Bertoux en la tirant involontairement en arrière. Et dire qu'il y a encore cinq étages de plus !...

— Il ne faut pas avoir le vertige pour admirer le paysage de ces hauteurs », observa Marguerite.

En ce moment une porte munie d'une petite plaque de porcelaine sur laquelle se lisait le nom de « miss Phillips » en lettres noires, s'ouvrit comme par un ressort devant les visiteuses, en réponse sans doute à l'avertissement de la voix mystérieuse, et elles pénétrèrent dans l'appartement, un peu interdites de n'avoir encore vu personne qui les y invitât.

Après avoir traversé une petite antichambre sommairement meublée d'un portemanteau et d'une chaise cannée, elles s'aventurèrent à entrer

dans un tout petit salon, charmant de fraîcheur dans sa simplicité : des mousselines à grandes fleurs de nuances éteintes, des meubles de canne laquée en vert d'eau, une natte sur le parquet; aux murs, quatre ou cinq esquisses à l'huile, provenant évidemment de la même main et d'une originalité puissante dans leur crudité; des plantes vertes, des livres sur les tables, beaucoup d'air et de lumière donnaient un air de *comfort* et de distinction à cette petite pièce dont tous les meubles réunis pouvaient à peine valoir une centaine de francs.

Comme M^{me} Bertoux s'arrêtait sur le seuil, une autre porte s'ouvrit en face d'elle, et miss Phillips s'avança au-devant des visiteuses.

Jean-Charles n'avait pas exagéré en parlant du charme et même de la dignité de cette jeune fille. Vrai type de beauté américaine, mignonne et délicate jusqu'à la fragilité, elle portait si fièrement sa petite tête aux opulents cheveux dorés qu'elle paraissait grande. Son mince visage, aux traits ciselés, s'éclairait de deux yeux gris sombre au regard fier et direct. Le menton fin et volontaire accusait une rare énergie. Elle était mise avec beaucoup de goût et même d'élégance; jamais on ne vit professeur moins rébarbatif.

« Miss Phillips?... questionna M^{me} Bertoux, se demandant à part elle si elle ne rêvait pas et si elle avait vraiment devant les yeux le maître de latin et de chimie de Luttrell-School.

— Oui, madame; et, si je ne me trompe, j'ai

devant moi la mère et la sœur d'un de mes élèves!

— Oui, mademoiselle. Je suis la mère de Jean-Charles Bertoux... Mon fils m'assure que vous donnez des leçons de latin... Ma fille, que voici, serait heureuse ainsi que son frère si vous consentiez à les accepter pour élèves... Mais je vous demande pardon... je ne me trompe pas?... c'est bien à *vous* que j'ai affaire?...

— Sans doute. Seulement, je suis bien occupée en ce moment... Toutes mes heures sont prises, et je ne sais vraiment pas...

— Oh! mademoiselle... si vous pouviez nous donner une heure... une demi-heure!... nous travaillerions si bien!... » murmura Marguerite d'une voix suppliante.

Miss Phillips sourit :

« Je serais charmée si la chose était possible, dit-elle en prenant un calepin qu'elle se mit à feuilleter. Mardi... jeudi... vendredi... impossible! lundi?... non... samedi?... Je pourrais vous donner, de six à sept, le samedi matin, si cette heure vous convient », ajouta-t-elle en fermant le cahier d'un air décidé et en fixant ses grands yeux sur Marguerite.

De six à sept!... Quand la paresse de la pauvre enfant était proverbiale!... quand elle considérait comme un tour de force d'être prête à neuf heures!... M^{me} Bertoux ne put s'empêcher de sourire.

« Que dis-tu de cette heure-là, mignonne? demanda-t-elle gaiement. Il faut vous avouer, mademoiselle, que ma fille a un léger défaut,

ajouta-t-elle en se retournant vers miss Phillips : elle ne peut se décider à se lever matin, et pour être prête à six heures, il n'y a pas à dire, il faut se lever à cinq!...

— Comment! fit miss Phillips d'un air de surprise. Mais la journée est déjà si courte!... Si on perd son temps à rester au lit, à quoi peut-on espérer arriver? D'ailleurs, c'est le seul moment dont je dispose. Si vous le voulez, miss Bertoux, je vous l'offre. Une heure, le samedi matin, de six à sept; mais il faudra être exacte, ajouta-t-elle avec un éclair de sévérité dans ses beaux yeux.

— Fais bien attention que si tu prends un engagement, tu le devras tenir, dit M^{me} Bertoux. Tu comprends que si miss Phillips consent à se déranger...

— Oui, oui, maman! Si je m'engage à le faire, je le ferai, soyez-en persuadée. Du reste, une fois par semaine!...

— Oh! dit miss Phillips, c'est que je vous donnerai beaucoup de travail, je vous en préviens. Je n'aime pas la paresse, et si mes élèves ne me satisfont pas, je vous avertis que je les quitte...

— Vous ne me quitterez pas, mademoiselle! Je vous le promets! protesta Marguerite, déjà prise d'une vraie passion pour son futur professeur.

— Que savez-vous en latin? continua celle-ci de son petit air décidé. Voyons, cherchez les mots dans le dictionnaire et traduisez-moi cette phrase : *Luna circum terram movetur.*

— Oh ! je comprends sans le dictionnaire : *La lune se meut autour de la terre !* s'écria Marguerite. Cela ressemble tellement au français...

— Cette phrase-là, en effet ! Mais j'aperçois dans votre réponse un mauvais principe ; vous comprenez, dites-vous, « parce que cela ressemble tellement au français ». Vous pourriez gravement vous tromper en vous fiant à une ressemblance parfois accidentelle et de pure assonance ; ce n'est pas ainsi qu'il faut traduire : il faut s'assurer du sens intime de chaque mot avant de s'aventurer à en donner la traduction. Par exemple, que veut dire cette phrase : *Vitam impendere vero*¹. Voyons ! vous avez là des mots qui ressemblent au français ; quel est le sens de la phrase ? »

Marguerite resta bouche close. Elle ne comprenait pas du tout.

« Cherchez ! » fit miss Phillips en lui présentant un dictionnaire. Puis, sans s'occuper d'elle davantage, elle se tourna vers M^{me} Bertoux et se mit à causer avec elle.

Marguerite, cependant, feuilletait son dictionnaire, mais rien qu'à la manière dont elle tournait les pages, on voyait que c'était une occupation dont elle n'avait pas l'habitude. Elle allait au hasard, ouvrait le livre par la fin pour chercher le mot *impendere*, ou le feuilletait en entier pour

1. Consacrer sa vie à la recherche du vrai.

arriver à *vero*; évidemment elle n'avait jamais cherché dans un dictionnaire latin.

« Oh ! la mauvaise méthode !... La mauvaise méthode ! dit enfin miss Phillips. Vous n'y arriverez pas, ma chère. Est-ce que, vraiment, vous ne savez pas chercher dans un lexique ? »

Assez confuse, Marguerite avoua que ce talent lui faisait défaut.

« C'est pourtant le *b a ba* ! dit miss Phillips de son petit ton bref. Tenez, regardez-moi faire. »

Et prenant avec méthode les feuillets du gros volume sous sa main gauche et les égrenant rapidement de la droite, elle montra à Marguerite comment on cherche et on trouve un mot sans perdre une seconde.

Elle lui expliqua de même, brièvement, comment il fallait reconnaître le verbe et savoir déterminer à quel temps, à quel mode il se trouvait dans la phrase à traduire. Marguerite, qui avait beaucoup d'amour-propre et qui avait été humiliée de ne pas savoir faire une chose aussi simple que chercher un mot dans le dictionnaire, l'écoutait avec la plus grande attention, et quand miss Phillips eut fini :

« Voudriez-vous me donner une autre phrase à traduire, mademoiselle ? » s'écria-t-elle. Souriant, miss Phillips articula avec son accentuation et sa prononciation anglaise :

« *Bis repetita placent.* »

Marguerite se donna beaucoup de mal, chercha cinq bonnes minutes, mais enfin elle triompha :

« *Les choses répétées (ou redemandées) plaisent.*
Est-ce cela, mademoiselle ?

— C'est bien cela. Je vois que vous ferez une bonne petite élève. Votre frère est-il plus avancé que vous ?

— Oh ! oui, mademoiselle !... Ou du moins il devrait l'être, puisqu'il étudie le latin depuis qu'il va au lycée et que moi je ne l'ai appris que pour rire, jusqu'ici !...

— C'est-à-dire, expliqua M^{me} Bertoux, que j'ai l'habitude de faire préparer moi-même ses leçons à mon fils et que Marguerite a appris un peu en nous écoutant.

— Cela prouve qu'elle a le désir de s'instruire, dit miss Phillips d'un air de grave approbation. C'est la moitié de la bataille, comme nous disons. »

Tout à coup, dans le petit salon tranquille, le même mugissement qui avait déjà étonné ces dames au cours de la montée en ascenseur se fit entendre :

« *Milk ? Any milk to day¹ ?* » murmurait une voix dont le propriétaire était invisible.

Marguerite sauta sur sa chaise et regarda autour d'elle d'un air si effaré que miss Phillips ne put se retenir de rire :

« N'ayez pas peur ! Ce n'est que le laitier, dit-elle en se levant de son fauteuil.

— Mais où est-il ? demanda Marguerite.

— Ah ! c'est juste, vous ne connaissez pas nos

1. Du lait... Faut-il du lait aujourd'hui?...

habitudes américaines, répondit miss Phillips ; regardez. »

Et ouvrant une étroite porte vernie placée dans le mur à hauteur d'appui, elle fit voir à ses visiteuses que cette porte donnait sur un ascenseur auprès duquel aboutissait un tuyau acoustique.

« C'est le laitier qui est en bas et qui veut savoir si j'ai besoin de lait ce soir, reprit miss Phillips avec son petit air digne. Me ferez-vous l'amitié d'accepter une tasse de thé ?

— Mais certainement !... Si toutefois nous ne vous dérangeons pas, répondit M^{me} Bertoux.

— Pas du tout. *Ten cents of milk and twenty five cents of cream*¹ », articula miss Phillips dans le tuyau, tout en plaçant deux pots de porcelaine et quelques pièces de monnaie sur la plate-forme de l'appareil, qui descendit et remonta bientôt, apportant la crème et le lait. Voyant que ce système intéressait ses nouvelles amies, miss Phillips proposa de leur montrer sa cuisine et la façon dont elle s'approvisionnait. M^{me} Bertoux accepta avec plaisir, et la jeune fille les faisant passer dans un cabinet minuscule tenu avec une exquise propreté et pourvu d'un fourneau électrique, leur montra que l'ascenseur ouvrait également sur cette pièce et que chaque matin, correspondant sans les voir avec ses différents fournisseurs, elle obtenait pain, viande, lait, fruits

1. Dix cents de lait et vingt-cinq cents de crème.

et légumes, sans avoir la peine de descendre les acheter. Le *dustman*¹ passait également soir et matin pour enlever les détritns de ménage qu'on plaçait proprement dans leur boîte sur une plateforme spéciale; miss Phillips expliqua que, moyennant une redevance journalière d'un *cent*, le *dustman* nettoyait la boîte avant de la faire remonter.

« Ce système est en vérité très commode et me réconcilie avec l'élévation de vos maisons. Mais, — excusez mon indiscretion, ma chère miss Phillips, — est-ce que vous vivez toute seule dans ce charmant petit appartement?

— Absolument seule, répondit miss Phillips.

— Oh !... Comment cela se fait-il ?... Si jeune... Et si charmante !... Peut-être avez-vous perdu vos parents ?... Croyez que ce n'est pas une vaine curiosité qui me pousse... Mais vous voir ainsi, à votre âge, est si surprenant pour moi...

— Mon père et ma mère exploitent une ferme dans le Wyoming, répondit miss Phillips avec simplicité. Comme j'avais la vocation de m'instruire, ils m'ont permis de venir suivre les cours de l'Université...

— Toute seule ?...

— Sans doute ; pouvaient-ils abandonner leurs occupations pour accourir me tenir compagnie ?... Pendant trois ans, j'ai suffi à mon entretien en

1. Balayeur public.

travaillant à la fois dans un bureau de téléphone et chez une modiste... Maintenant j'ai mon degré, et j'ai obtenu le poste de professeur de chimie à l'école Luttrell ; avec mes leçons de latin, cela suffit amplement à me faire vivre.

— Mais vivre seule ainsi!... Cela n'est-il pas terrible, à votre âge, ma pauvre enfant!... ne put s'empêcher de s'écrier M^{me} Bertoux.

— Pourquoi? demanda miss Phillips d'un air de surprise. Si j'étais homme, seriez-vous étonnée que je vécusse seule?

— Non! Mais c'est justement parce que vous ne l'êtes pas que je trouve la chose extraordinaire, triste même!... Pardonnez-moi de m'exprimer en toute franchise; mais je me représente ce que je ressentirais si je voyais ma fille à votre place... Malgré toute l'admiration que j'éprouve déjà pour votre courage et votre résolution, j'avoue que cela me fendrait le cœur! s'écria la bonne M^{me} Bertoux, dont les yeux se mouillèrent de larmes involontaires.

— Voilà, en vérité, un sentiment que je ne puis comprendre, dit miss Phillips, sans paraître choquée qu'une étrangère lui parlât avec cette franchise, tant M^{me} Bertoux avait mis de grâce et de spontanéité dans ses remarques. Il est vrai que ma mère, qui est un peu *old-fashioned*¹, avait élevé quelques objections quand je demandai d'abord à venir faire mes études; mais mon père

1. A la vieille mode.

pensait comme moi, et nous n'avons pas eu de peine à la convaincre que j'avais le droit de cultiver mon esprit, si tel était mon désir.

— Ah ! la pauvre mère !... s'écria M^{me} Bertoux ; et, dites-moi, chère enfant, y a-t-il beaucoup de jeunes filles dans vos idées ?

— Ma sœur cadette fait son droit à Harvard, répondit miss Phillips, et quand elle sera reçue docteur — d'ici peu, j'espère — elle s'établira auprès de moi, et exercera honorablement sa profession. Puisque cela vous intéresse, ajouta la jeune Américaine avec son grave sourire, je vais vous confier une de nos ambitions : notre plus jeune sœur, qui est à peu près de votre âge (cela à Marguerite), a un goût marqué pour la peinture. Nous comptons, à nous deux, pouvoir lui faire passer deux ou trois ans à Paris, pour étudier auprès de vos maîtres, les premiers du monde, paraît-il.

— Et vous l'enverriez seule à Paris ? s'écria M^{me} Bertoux, en joignant les mains.

— Oh ! nous y avons déjà quelques amies ; Maisie se joindra à elles, dit miss Phillips sans s'émouvoir. Elles vivront modestement, mais pourvu qu'elle dessine, elle est heureuse.

— Est-ce que ces esquisses sont de Maisie, mademoiselle ? demanda Marguerite, vivement intéressée.

— Oui : tout cela vient de sa main. Je ne m'y connais pas très bien, mais on m'a dit que ces études sont remarquables. Depuis l'âge de quatre

ou cinq ans, elle a toujours dessiné ce qu'elle voyait... »

M^{me} Bertoux et Marguerite examinèrent de plus près les esquisses; c'étaient des études d'animaux, d'une vérité frappante de mouvement et de caractère; de grandes prairies, des ciels frais et nuageux; une ou deux têtes hardiment modelées; toutes ces études promettaient une artiste.

« Que je voudrais dessiner comme cela! s'écria Marguerite. Et combien Maisie est heureuse d'avoir tant de talent!

— Oui, elle est remarquablement douée, et elle arrivera, j'en suis sûre. Mais elle n'a de goût pour rien autre; elle serait bien incapable d'apprendre le latin, la pauvre enfant, ajouta la sœur aînée d'un air un peu soucieux.

— Après tout, le latin n'est pas indispensable au bonheur d'une femme, dit gaiement M^{me} Bertoux en acceptant la tasse de thé que miss Phillips avait préparée sans bruit, avec l'aide de Marguerite, enchantée de jouer à la dinette. Convenez que toutes ces idées d'indépendance passeront?...

— Elles passeront?... Que deviendrai-je en ce cas, puisque je n'ai pas de fortune et que je suis obligée de gagner ma vie?

— Mais voyons, chère enfant!... On se marie en Amérique comme ailleurs, n'est-ce pas?

— Eh bien?...

— Eh bien, votre mari travaillera pour vous, voilà tout!

— Et je me marierais pour cela !... s'écria miss Phillips, dont les yeux brillèrent d'indignation. Ah ! madame, j'ai déjà tant de sympathie pour vous !... Ne me laissez pas croire que vous pensez comme tant d'Européennes, — et trop, hélas ! de nos jeunes filles du « monde ». Pour elles, paraît-il, le rôle de la femme consiste à faire ce qu'on appelle *un beau mariage*, c'est-à-dire à trouver un établissement qui leur permette de vivre sans s'occuper d'autre chose que de chiffons... Trop de nos jeunes filles rêvent plus encore ! Si elles ont la fortune gagnée par leur père à la sueur de son front, il leur faut un vieux blason européen à redorer ; elles doivent devenir comtesses ou marquises ; et peu importe ce qu'est en réalité celui qui leur donne le titre envié : joueur ruiné, homme du monde vendant son titre au plus offrant, vieillard décrépit ou petit jeune homme imbécile qu'elles ne voudraient pas seulement regarder s'il se présentait orné de ses seuls mérites !... Le marché se conclut sans qu'on prenne la peine de le déguiser ; la fille du milliardaire a droit au titre de duchesse ou de princesse ; celle qui est moins pourvue de dollars devient simple comtesse ou baronne... celle enfin qui est sans fortune condescendra à épouser un banquier, voire un marchand de pétrole ou de porc salé... Moi, je m'estime plus haut que cela !...

— Mais enfin, si vous rencontriez un homme qui vous plût, qui vous convînt à tous égards ?

— Je l'accepterais, fût-il obligé de labourer la

terre pour vivre ! s'écria miss Phillips ; mais je vous supplie de croire, chère madame, que cette éventualité me préoccupe fort peu ; je n'ai que vingt ans ; j'ai devant moi les plus belles années de ma vie ; laissez-moi les occuper à ma guise ; j'ai tant de choses à apprendre ! Les journées ne sont pas assez longues pour toutes les études que je désire poursuivre ; je voudrais pouvoir travailler la nuit aussi bien que le jour ! ajouta-t-elle avec un enthousiasme contenu.

— J'admire votre zèle, chère enfant, répondit M^{me} Bertoux, mais je ne puis croire que vous n'êtes pas une exception. En somme, quelle est votre ambition, si vous me permettez de vous le demander ?

— Je voudrais devenir professeur à l'Université.

— Une université de filles ? demanda M^{me} Bertoux. Pardonnez mon ignorance, je ne sais rien de vos mœurs, et je voudrais les connaître.

— A une université de filles, naturellement. Les femmes n'enseignent pas à Harvard ou Philadelphie. Nous n'allons pas encore jusque-là, dit miss Phillips en souriant. Mais ce que je voudrais, ce serait de devenir professeur à Wellesley, où j'ai fait mes propres études... »

Pressée de questions par M^{me} Bertoux, miss Phillips fit, sur un ton enjoué, un tableau enchanteur de la vie des jeunes Américaines dans leurs universités. Marguerite était tout oreilles ; chaque instant écoulé lui inspirait un attrait plus vif pour son futur professeur. De son côté, M^{me} Bertoux, tout à fait conquise par sa jeune hôtesse,

laissait passer le temps sans s'en apercevoir. La nuit était venue qu'elles causaient encore, et lorsque M^{me} Bertoux s'aperçut que l'heure du dîner allait sonner, elle croyait arriver à peine. Elle insista avec tant de bonté maternelle pour que miss Phillips vînt partager leur dîner de famille et faire la connaissance de son mari, que la jeune fille y consentit sans se faire prier. Elle aussi était charmée par la grâce et la simplicité de M^{me} Bertoux, si différente de ses compatriotes, avec son esprit prime-sautier, sa culture moyenne, servie par les plus heureux dons, et cette amabilité vraie, partant de la bienveillance du cœur, qui est un des traits distinctifs du caractère français, et que la charmante femme possédait en perfection. L'adoration visible que lui vouait Marguerite amusait aussi la jeune Américaine, et elle finit par lui révéler qu'elle lui avait tout de suite rappelé sa petite sœur Maisie... Avec tant de raisons de s'entendre, la soirée devait se passer agréablement, et lorsque, à l'heure de rentrer, Jean-Charles eut l'insigne honneur de reconduire jusqu'à sa porte son futur professeur de latin, il était aussi enthousiasmé, aussi désireux de bien faire que pouvait l'être Marguerite. Quant à celle-ci, elle rêva toute la nuit de toges, bonnets carrés, châteaux enchantés sur les grands lacs, habités par des jeunes filles aussi doctes que les plus illustres savants, aussi charmantes que les plus séduisantes beautés mondaines.

CHAPITRE VII

MARGUERITE BERTOUX A HENRIETTE FORESTIER

Chicago, 10 juin.

Nous pensions nous dire adieu pour quelques semaines, chère Henriette, et voici que les semaines sont devenues des mois. Je ne m'en plaindrais pas, quant à moi, si je n'avais laissé à Paris tant de personnes chères, tellement tout ici m'amuse et m'intéresse. Tu ne peux t'imaginer comme c'est drôle, quand on n'a jamais quitté sa ville natale (car Trouville et Dieppe, c'est Paris, n'est-ce pas?), de se voir tout d'un coup transplantée en pays si différent du nôtre, où tout — maisons, figures, habits, costumes, domestiques, visiteurs — a une physionomie originale, où chaque minute de la journée vous apporte une surprise nouvelle. Maman déclare que ces expériences ne sont pas toujours divertissantes, surtout en ce qui concerne les domestiques; mais Charles et moi, nous nous divertissons fort et nous ne donnerions pas notre place pour beaucoup.

D'abord, papa disant qu'il convient d'adopter les usages du pays où l'on vit, s'ils sont raisonnables, nous a permis de sortir seuls, mon frère et moi, à la grande satisfaction de Lisbeth, qui assure que cela se fait en Alsace, — et je ne puis te dire combien cette innovation me plaît. Entre miss Bright, dont la conversation avait constamment pour but d'être *instructive*, et notre pauvre Lisbeth, qui répète à tout bout de champ : « Alons, mademoiselle Marguerite, dépêchons-nous, j'ai mon pot-au-feu qui m'attend ! » je ne sais laquelle me gâtait le plus mes promenades.

C'est Jean-Charles qui a plaidé le premier pour obtenir d'être mon chevalier d'honneur. Même il avait accompagné son plaidoyer de quelques remarques critiques à l'endroit des coutumes françaises, qui ont rendu papa assez soucieux et ont failli tout gâter. Mon cher frère est, comme tu sais, toujours prêt à se monter la tête pour les nouveautés, et papa, qui le plaisante habituellement sur ce travers, ne riait plus, non ! s'il prenait mine ici de tourner en « amérianomanie » ou en dénigrement de la France.

Mais, heureusement, un mot de maman est venu tout arranger, et comme au fond nos parents étaient déjà à peu près décidés sur ce point, ils n'ont pas tardé à nous permettre de sortir seuls tous deux. Tu ne peux t'imaginer à quel point c'est amusant. Nous sommes encore bien en retard sur d'autres enfants de Chicago, qui ont leur appartement, leur service, leurs cartes de visite et jours

de réception, tout comme de grandes personnes; mais, tel qu'il est, le nouveau système nous suffit, et nous nous en donnons à cœur joie de nous promener, de visiter tous les coins et recoins de la ville. Presque chaque jour nous allons à Lincoln-Park, un endroit ravissant; nous portons à manger aux cygnes, nous taquinons un peu les singes, puis nous poussons au bord du lac, qu'on ne peut se lasser d'admirer. Quelle vaste étendue d'eau! Quels arbres géants! Quelle brise rafraîchissante! Les habitants de ce pays, qui sont un tantinet vantards, prétendent que nulle part au monde il n'existe une brise aussi saine que celle du lac Michigan.

« Vous ne pourriez pas tomber malade ici, disent-ils, de quelque façon que vous y tâchiez! Notre bonne brise est là qui guette les miasmes et les emporte avant qu'ils aient pu faire du mal. »

En attendant, c'est cette même brise qui activa si bien le terrible incendie de 1871, que toute une partie de la ville fut détruite en une nuit. Mais un pareil détail n'est pas pour ébranler la sérénité des partisans de ladite brise.

« Oui, monsieur, disent-ils avec orgueil, la plus forte brise qu'il y ait au monde! le plus bel incendie qu'on ait jamais vu! »

C'est leur refrain. Tout est plus grand, plus vaste, plus riche, plus colossal dans leur chère cité que partout ailleurs. Et le fait est que si l'on mesurait le mérite au mètre carré, et surtout au

mètre cube, ils détiendraient, comme on dit, le *record*. Tout est énorme ici, les ouragans, les maisons de quinze étages, les entrepôts du commerce, le lac... tout est *block*, selon leur explication. Quelle différence avec notre Paris, où tout est délicat, exquis, raffiné ! Cependant nous avons bien aussi notre bloc, notre puissante tour Eiffel, qu'on trouve si laide chez nous, et qui a du moins le mérite de faire sécher de jalousie les citoyens du nouveau monde, pour ne rien dire d'autres voisins plus proches.

Il faut aller à l'étranger pour faire connaissance avec ces aimables sentiments. Pour moi, j'avais vécu mes seize ans bien à l'aise dans la paisible conviction que j'appartenais à la plus belle ville de l'univers, et sans que jamais un doute ou une agression fussent venus éveiller en moi une idée belliqueuse sur ce point. Mais ici il en va tout autrement. Vous n'avez pas ceci, vous n'avez pas cela à Paris ? Combien de fois votre lac du bois de Boulogne tiendrait-il dans notre lac Michigan ? Et la Seine, quel ruisseau comparé à nos fleuves ? etc., etc. — Il y a ici une petite Anglaise qui est encore plus insupportable, s'il est possible, sur ce chapitre, que ses cousines d'Amérique. Car celles-ci, du moins, mettent une certaine bonhomie dans leur jactance, tandis que Mabel Graham assaisonne ses questions ou ses comparaisons d'un air de suffisance et d'aigreur tout à fait fâcheux. Elle aussi croit fermement que le mérite ou la beauté des choses peut se mesurer à l'aune et s'écrire

en chiffres; aussi son cœur *british* s'épanouit à la pensée de la vaste étendue de terrain que couvre la ville de Londres, et nombreux sont les coups de patte qu'elle allonge aux autres capitales, obligées de le céder sur ce point à la capitale des boutiquiers. Si bien que j'ai fini par me piquer au jeu, et voyant qu'on luttait à coups de blocs, j'ai regardé autour de moi si je n'en verrais pas à leur jeter à la tête, et j'en ai trouvé un de belle taille. La tour Eiffel a eu un effet prodigieux. Devant cette pièce d'artillerie l'ennemi s'est replié en bon ordre, et tandis que le Louvre, Cluny, la Sainte-Chapelle... mille et un bijoux de cet ordre avaient été vainement mis en ligne pour soutenir notre supériorité, l'affreuse tour Eiffel a porté instantanément le désordre dans les rangs. En vain Mabel a essayé de m'opposer certain pont anglais qui, *s'il était mis debout* au lieu d'être couché horizontalement, dépasserait, paraît-il, de plusieurs yards la fameuse tour de trois cents mètres. Cet argument a provoqué la risée générale. « Mettez-le donc debout, lui ai-je dit; mais attendez, pour vous vanter de cet exploit, de l'avoir accompli! »

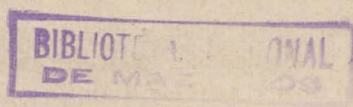
Ceci se passait à un goûter offert par cette même Mabel à une demi-douzaine de ses jeunes amies, et maman m'a un peu réprimandée pour avoir parlé trop vivement. — « On ne doit que paroles courtoises à qui nous offre l'hospitalité, a-t-elle déclaré. — Oui, petite mère, mais lorsque Mabel viendra goûter ici, vous me direz, j'en suis sûre,

quë je suis encore plus tenue d'être polie en ma qualité d'hôtesse? — Sans aucun doute. — Alors où lui dire ses vérités? Je ne puis pourtant pas aller l'assaillir dans la rue! — Est-il donc si nécessaire de dire aux gens ce que tu appelles leurs vérités? — Ici, maman, cela me paraît tout à fait indispensable; jamais, à Paris, je n'ai eu avec mes compagnes à me servir de ces armes, et c'est bien naturel puisque nous sommes de même nationalité; mais ce n'est pas la seule raison : elles sont mieux élevées! — Pourtant, reprit maman, qui soutient toujours ceux qu'on attaque, j'ai rencontré ici des personnes de manières excellentes, et tu peux en dire autant de plusieurs de tes compagnes de jeu. »

Car il faut que tu saches, chère Henriette, que j'ai des compagnes de jeu. Deux fois par semaine je vais en visite à Luttrell-School, le collège de Jean-Charles, faire une partie de tennis avec les jeunes filles de sa classe.

Je suis sûre que tu te demandes si je rêve en parlant des « jeunes filles de sa classe ». Je ne rêve pas du tout. Jean-Charles partage les doctes leçons de ses maîtres avec une trentaine de garçons de son âge et un nombre à peu près égal de jeunes filles. Ces maîtres eux-mêmes sont d'ailleurs des messieurs et des dames. Ainsi son professeur de chimie est une charmante jeune fille de vingt ans, et son professeur de physique une vieille demoiselle à lunettes, aussi rébarbative que le plus barbu des agrégés de l'Université.





Un instant j'avais espéré que maman me laisserait, à la mode américaine, suivre, moi aussi, les cours mixtes de Luttrell-School. Mes parents ne l'ont pas jugé à propos; ils estiment que cela est trop opposé à nos habitudes françaises et m'ont donné des professeurs à la maison (un de ces professeurs est même cette délicieuse jeune fille de vingt ans, miss Phillips, dont je te parlais tout à l'heure, et qui occupe à Luttrell la chaire de chimie). Mais j'ai la permission de partager les jeux de ces demoiselles sur la pelouse du parc, où l'on veut bien m'admettre *au titre étranger*, comme on dit chez nous des petits nègres de l'Afrique centrale inscrits par faveur dans nos écoles et facultés. Outre l'excellent exercice que je prends ainsi sur la pelouse de Luttrell, j'y trouve le plaisir de m'initier aux habitudes scolaires de ce pays, ce qui me permettra de t'en dire un mot à l'occasion.

Toi qui connais mon Jean-Charles et ses préjugés masculins, tu supposes peut-être qu'il n'a pas accepté sans révolte l'idée d'entrer dans une institution qui est en somme, au moins pour moitié, une « institution de demoiselles », ainsi que cela s'appelait jadis chez nous. Eh bien! pas du tout! Dès le premier jour il trouvait cet arrangement tout simple et n'élevait pas la moindre protestation. Tu sais pourtant combien il est fier de sa qualité d'homme, et que de fois, dans nos querelles d'enfants, il nous a mises en déroute avec cet argument si écrasant : « Après tout, vous

n'êtes que des filles! » Mais ici on dirait qu'un pareil avantage est considéré comme peu de chose. Non seulement on rencontre à chaque pas une femme médecin, une femme professeur, une femme conseiller municipal, mais il me semble que ces dames occupent partout la place d'honneur. Elles ont, en tout cas, absolument résolu de se déclarer les égales de ceux que nous appelons humblement, dans le vieux monde, nos seigneurs et maîtres, et il paraît qu'elles sont en bon chemin de justifier leurs prétentions. Que dis-tu de cela? Moi, je ne sais qu'en penser. Ces nouveautés me choquent parfois, et pourtant on ne voit guère au fond pourquoi on ne remplirait pas ici-bas les fonctions auxquelles on est propre, pourquoi il faudrait se scandaliser d'un usage, s'il n'a d'autre défaut que de n'être pas le nôtre. L'autre jour, Jean-Charles s'est foulé le poignet assez rudement; aussitôt papa s'informe, demande qu'on lui indique le meilleur médecin du voisinage. On lui nomme d'une seule voix miss Atkins, et il l'envoie prier de venir. Nous voilà bien amusés, mon frère et moi et déjà pouffant de rire à l'idée du docteur en jupons que nous nous représentons selon l'image typique de la vieille Anglaise : cou de girafe, dents de requin, cheveux de couleur filasse et lunettes bleues. Tu me diras que j'étais bien provinciale de tant m'étonner et que, sans aller si loin, j'aurais pu trouver à Paris des doctresses tout comme ici. Mais à Paris on ne les voit guère; moi, en tout cas, je ne les ai

jamais vues, tandis qu'à Chicago on a tout de suite l'occasion de s'assurer comment est fait cet objet étonnant qu'on appelle *bas-bleu* et qu'on nous cite dès le berceau comme un modèle à éviter.

Eh bien ! ma chère, le bas-bleu ressemble en somme à tout le monde ou pour mieux dire, quand il s'agit de miss Atkins, il est beaucoup mieux que la majorité. Notre nouveau docteur est une petite personne mince, blonde, jolie, bien tournée et bien mise, et si dénuée de pédanterie, avec tout son savoir qu'on dit immense, que la première ignorante venue, toi ou moi par exemple, ne pourrait afficher moins de prétentions.

Pas de dissertation technique, pas d'air profond, pas un seul mot latin, et des dents impeccables ! Nous n'en revenions pas, nous étions cloués de surprise, Jean-Charles et moi, tandis que, retirant ses gants, miss Atkins montrait deux mains fines et endiamantées et, après un examen attentif, massait et remettait en ordre fort adroitement le poignet endommagé. Mais là où notre étonnement n'a plus connu de bornes, c'est quand cette petite main s'est tendue pour recevoir le *fee*, c'est-à-dire le prix de ses soins (dix dollars), que maman, prévenue de cet étrange usage, avait mis sous enveloppe. Et ne va pas croire que cette cérémonie ait pu la gêner le moins du monde ! Tandis que Jean-Charles et moi nous aurions voulu être à cent pieds sous terre, et que maman elle-même n'était pas sans éprouver quelque embarras, miss Atkins examinait délibérément ses dollars, et vo-

yant que le compte y était, se retirait avec grâce, et sérénité. Est-ce assez améri aïn? Nous avons bataillé durant une heure, après son départ, sur cet incident. Jean-Charles, revenu de sa stupéfaction et tout à fait enchanté de son aimable doctoresse, prétendait nous prouver et se prouver à lui-même que c'est à tort que nous nous étions sentis froissés ou embarrassés au courant de cette petite scène.

S'emballant, comme il fait volontiers sur tout nouveau dada, il ne manquait pas de bonnes raisons pour soutenir son dire : Pourquoi la question de payement serait-elle enveloppée de mystère? Pourquoi entretiendrait-on la fiction qu'elle n'existe pas? Est-il plus honorable de mentir que de recevoir ouvertement le prix d'un travail consciencieux? Puisque nous envoyons chercher le médecin sans y mettre de façons, pourquoi en ferait-il pour se laisser payer? etc., etc. D'ailleurs papa, qui est survenu et qui s'est fort amusé de nos étonnements, nous a informés qu'en se faisant payer sur place, miss Atkins avait prouvé du coup qu'elle occupait un rang élevé parmi les médecins de la ville. Les débutants, les simples *surgeons*, ceux qui ne se parent pas du titre de *physician*, ou, pour mettre la chose sous une forme plus yankee, ceux qui ne sauraient prétendre toucher un *fee* de dix dollars, sont, paraît-il, comme chez nous; ils envoient leur note, au jour de l'an ou plutôt à Christmas, le vrai jour où l'année commence en pays anglo-saxon. Donc, en tendant

sa jolie patte blanche, miss Atkins affirmait un droit ou une supériorité. Tant mieux pour elle : voilà comment on apprend du nouveau en voyageant ! Pardonne-moi de te parler de toute cette cuisine et surtout de tant répéter le mot dollar ; mais vraiment ce n'est pas ma faute s'il se fourre partout ici et si l'on ne peut faire un pas sans rencontrer ce facteur encombrant, suivant l'expression de papa.

Pour revenir à Luttrell-School, je te dirai que l'enseignement y est excessivement *pratique* (si pratique qu'on en sort parfaitement préparé aux fonctions de boutiquière ou de commis de magasin) et que pourtant le ton y est excellent, tout à fait dégagé de l'éternelle préoccupation d'argent, qui me semble être la peste de cette partie du monde. Les jeunes filles avec qui je joue au tennis sont de très aimables camarades, de manières simples et franches, et qui feraient, je t'assure, bonne figure en tout pays.

En dehors de ces heures de récréation, je ne les vois guère, à mon grand regret, car j'ai fort à faire à la maison. D'abord, j'ai mes leçons, et je me suis mise avec ardeur au travail. Je te dirai en confidence que, parmi les comparaisons incessantes que je ne puis m'empêcher de faire entre les choses de France et celles des États-Unis, toutes ne sont pas à notre gloire. La vérité m'oblige à confesser que je suis beaucoup plus ignorante que la plupart des filles de mon âge rencontrées ici, tandis que là-bas j'étais, n'est-ce

pas? dans la bonne moyenne. Celles qui ne se destinent pas au commerce apprennent le latin, le grec; toutes parlent deux, trois langues étrangères; la plupart font des sciences comme chez nous les garçons; enfin, je me sens *distancée* par elles, et j'ai hâte de les rattraper. Car tu penses bien que je ne veux pas me laisser battre, ou du moins, si je dois m'y résoudre, ce ne sera pas, je t'en réponds, sans avoir lutté; il ferait beau voir qu'on pût dire: « La petite Française est moins forte que nous. » C'est étonnant comme la susceptibilité nationale se développe à l'étranger. Tu sais s'il m'était indifférent, quand nous suivions ensemble le cours de cet excellent M. Dupré, d'entendre critiquer mes *styles*, et si je me joignais de bon cœur aux rires de la classe, comme d'ailleurs nous faisions toutes, quand nos ridicules étaient signalés. Ici je me sens prête à montrer les dents, à prendre les armes au moindre signe de désapprobation qui, en me touchant, me paraît dix fois rejaillir sur mon pays; et papa, à qui je fais part de ces dispositions, m'engage à ne pas me considérer pour cela comme une héroïne ou une martyre du patriotisme, rien n'étant plus naturel que de s'épanouir en pays ami ou de se mettre en boule en milieu hostile.

Quoi qu'il en soit, je me suis attelée résolument au travail, et — ne ris pas — ce travail comprend désormais le latin. Voilà le grand mot lâché. J'osais à peine te l'écrire, de peur que tu te moques de moi, et ce n'est pas, au fond, que

je nourrisse un goût désordonné pour les « déclinaisons », les verbes « déponents » et autres mystères de la grammaire latine, que nous avons fini par connaître un peu, maman et moi, à force de les faire répéter à Jean-Charles, mais tout simplement pour ne pas me trouver vis-à-vis de certaines de mes nouvelles amies sur un pied d'infériorité. Tu sais en France la différence qu'on établit entre un homme qui a fait ses classes, ses « humanités », comme on disait autrefois, qui possède le diplôme de bachelier, enfin, et celui qui n'a qu'un brevet primaire. Eh bien, ici, il en va de même absolument pour les filles. On dirait que l'étude du latin confère une dignité sociale, même si on l'apprend mal, ce qui est le cas assez général, ce me semble, et pour se hâter de l'oublier au sortir du collège. Tandis qu'on a beau étudier une autre langue, le français ou l'allemand, par exemple (pourtant une langue à déclinaisons), et même arriver à la savoir, on n'acquiert pas pour cela le prestige attaché au latin. Qui dira la raison de ce fait? Pas moi pour le moment. Peut-être, quand je serai initiée aux beautés de Cicéron et de Virgile, la chose s'expliquera d'elle-même, si tant est que papa et maman m'autorisent à pénétrer dans ces régions, le propre domaine du bas-bleu?

En attendant d'être promue à de si nobles destins, j'en suis présentement réduite à l'humble condition de *house-maid*, c'est-à-dire de femme de chambre, ou, comme ces demoiselles disent

avec un sérieux inimitable, de *second help* (deuxième auxiliaire).

Je te parlais tout à l'heure des expériences nouvelles en tout genre que nous faisons ici : celles qui touchent les domestiques dépassent peut-être le reste. Bien nous a pris d'emmener notre fidèle Lisbeth ! Sans elle, je ne sais pas trop comment nous nous serions arrangés. A Paris, j'ai entendu mille fois, nous avons toutes entendu nos mères se lamenter sur les difficultés croissantes, presque insurmontables, qui se dressent, tous les jours, plus graves autour de la question du service domestique. Qu'on ne s'en plaigne pas ! On en est encore à l'âge d'or chez nous. Là, c'est encore celle qui emploie, ainsi que dans toute administration, si haute ou si basse qu'elle soit, qui interroge la future employée sur ses talents, ses services, ses prétentions. Ici, rien de pareil. La postulante prend fièrement les devants, et il faut entendre le questionnaire auquel elle vous soumet :

« Reçoit-on beaucoup à dîner ?

« Madame est-elle musicienne ?

« Use-t-on dans la maison de véritable argenterie, ou seulement de *Roger's combination* ? (Le Christofle américain.)

« La chambre de bain possède-t-elle un appareil à douches froides et chaudes ?

« Quelles familles fréquente madame ?

« Pourquoi la *help* précédente quitte-t-elle la maison ? (Ceci avec un regard sévère et inquisiteur.)

« Quelle station balnéaire visite madame en été?

« La maison est-elle saine? Tous les conduits et tuyaux sont-ils en bon état?

« Combien de fois par semaine la *help* pourra-t-elle sortir pour aller au spectacle?

« Pourra-t-elle inviter ses amis à dîner à l'office aussi souvent qu'elle le désirera? »

Et ainsi de suite.

Jean-Charles se roulait de rire tandis que maman nous contait à table ce colloque surprenant. Quant à la pauvre Lisbeth, qui certes jouit avec nous de son franc parler, comme une chère vieille bonne qu'elle est, mais qui aimerait mieux se couper la langue que de dire un mot impertinent, elle était près d'étouffer de colère.

Avec tout cela, on n'a pas engagé de nouvelle *help* pour l'instant, toutes celles qui se sont présentées jusqu'ici étant de ce type, et comme Lisbeth ne peut pas tout faire dans la maison, je prélude, ainsi que je te l'ai dit, à mes nouvelles études par un cours complet de balai et de brosse.

Peut-être le temps n'est-il pas éloigné où on ne trouvera plus de serviteurs personnels et où il faudra s'en passer. Le mal sera-t-il bien grand? Je trouve, quant à moi, que ma chambre n'a jamais été si bien « faite » que de ma main, et hier, en entrant au salon, papa a dit :

« Comme cette pièce est gaie! Je n'imaginais pas qu'elle fût si agréable. Avez-vous fait quelque arrangement nouveau? »

La seule nouveauté, c'est que j'avais épousseté, et qu'au lieu de me contenter de refouler mollement la poussière dans les coins, selon la méthode de l'auguste personne que maman vient de congédier, je lui avais fait la chasse en conscience. Mais, rassure-toi, je m'étais entouré la tête d'un grand madras, à la mode des femmes de couleur qu'on voit ici en assez grand nombre, et j'avais enfilé des gants ! Une fois caparaçonnée de la sorte, je me suis jetée en pleine eau, c'est-à-dire en pleine poussière, et je me suis mise à jouer du plumeau et du torchon avec toute l'ardeur des débutants. Attiré par le bruit, Jean-Charles est venu voir si on se livrait à une partie de boxe dans le salon, et bientôt, piqué d'émulation, il m'a offert de s'enrôler sous mes ordres en qualité de troisième *help*. Mais je n'ai pas eu à me louer beaucoup de cette nouvelle recrue. D'abord, emporté par son zèle, il tapait si fort sur les meubles que tout menaçait de voler en éclats autour de lui ; lorsqu'il s'est agi de plonger ses mains dans le charbon (il avait dédaigné de mettre des gants), il a commencé à faire la grimace ; et quand finalement je lui ai fait tomber avec la tête de loup un gros paquet de toile d'araignée dans les cheveux, il s'est montré si dégoûté du métier de valet de chambre, que je l'ai relevé de ses vœux, et il est allé tout courant se plonger dans son tub, après quoi un bon *shampooing* a fini de le remettre dans son assiette. Il est probable qu'une Américaine aurait été moins clément. Je remarque que

toutes celles qui ont des frères les mènent tambour battant et se font servir par eux comme des reines. Certes le mien est le meilleur et le plus obligeant qu'on puisse voir, et je ne le changerais pas pour tous les frères de la création; mais enfin il y a loin de son indépendante obligeance à celle que déploient ici ses pareils. On dirait qu'ils ont été créés et mis au monde exclusivement pour faire les commissions de ces demoiselles, porter leurs paquets, recevoir des ordres contradictoires, pour être enfin leurs très humbles serviteurs.

Décidément les Américaines doivent, comme on dit, avoir oublié d'être bêtes, pour savoir ainsi s'assurer partout des égards, des services, la meilleure place. Je ne puis pas ajouter que ce caractère me soit jusqu'ici bien sympathique. Ne te semble-t-il pas qu'on y entrevoit des personnes singulièrement éprises d'elles-mêmes? Mais, après tout, je juge là ce que je ne connais pas, et je suis bien sûre que maman en lisant ma lettre m'accusera de trancher selon mon habitude, car nos chères mamas, si elles nous permettent d'écrire à nos amies autant de niaiseries qu'il nous plaira, se réservent toutes, n'est-ce pas, le droit de critique!

Et voilà encore un trait de profonde différence entre nous et les enfants américains. Aussitôt qu'ils savent tenir une plume, ils ont leur correspondance « privée », et c'est un spectacle à voir que celui d'une bambine de sept ou huit ans ouvrant ses lettres, en prenant connaissance, y répondant à sa guise. Mais je n'en finirais pas si je

voulais te conter tout ce qui me frappe, me choque, m'intéresse, me plaît ou me déplaît en cette ville de Chicago au nom peu euphonique. Il paraît que cela veut dire en langue indienne *oignon sauvage*.

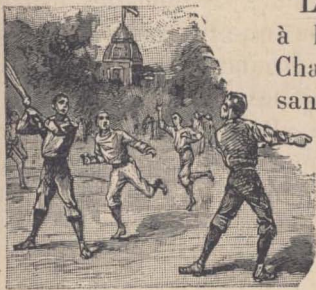
N'est-il pas étrange de penser qu'il y a soixante ans — beaucoup moins même — cette énorme cité, siège de tant de richesses, de vie, de lumières, n'existait qu'à l'état de champignon ou d'oignon sauvage? Et voilà sans doute le secret de tous les étonnements, de tous les dédains, de toutes les répulsions que Paris et une ville pareille éprouvent réciproquement en se rendant visite. Ces gens sont nés d'hier, et nous, nous tombons de vieillesse. (Je répète ce que j'entends dire aux sages, comme tu penses, car, pour moi, je ne me sens pas du tout vieille.) Comment pourrions-nous nous entendre?

Je t'embrasse de tout cœur, mon Henriette chérie.

MARGUERITE.

CHAPITRE VIII

LE JEU NATIONAL



Le jour de son entrée à Luttrell-School, Jean-Charles avait lié connaissance avec plusieurs de ses nouveaux camarades ; mais , à raison de sa qualité d'étranger, il restait, pour la plupart des autres, à l'état de phénomène

exotique et devenait, dans le parc, au moment des récréations interposées entre les classes, le centre d'un cercle d'élèves qui le considéraient faire quelque chose s'ils s'attendaient à lui voir en silence, comme d'extraordinaire.

« Eh bien?... finit-il par s'écrier, impatienté de cette attitude.

— Eh bien?... répondirent les curieux, sentant bien qu'ils devaient dire quelque chose, mais ne sachant trop quoi.

— Vous ne trouvez pas que nous avons l'air

bête comme tout, à nous regarder ainsi le blanc des yeux?

— Monsieur, répondit gravement Harry Morris, un pince-sans-rire, attribuez notre silence, si vous voulez, à l'admiration que nous inspire la vue d'un indigène de l'illustre cité de Paris.

— L'indigène n'est pas de ton goût? demanda Jean-Charles, toujours prêt à se dresser sur ses ergots.

— Tout à fait à mon goût, certes. Une question m'inquiète pourtant : je me demande s'il est possible de courir avec des souliers de Paris...

— Possible de courir?... Veux-tu en faire l'expérience? s'écria Jean-Charles, qui possédait ce qu'on appelle au bois de Boulogne un « joli bout de vitesse » et qui précisément venait de gagner, quelques mois plus tôt, une médaille interscolaire de course à pied... Je gage d'arriver avant toi à cette cabane, au bord de l'étang!

— C'est dit!... crièrent les autres. Mettez-vous en ligne!...

— Une, deux, trois... allez!... »

Les deux champions s'élancèrent. Harry Morris comptait évidemment sur une victoire facile, mais il s'était trompé. L'amour-propre aidant, Jean-Charles arriva premier.

« Bien couru, le petit Français!... clamèrent les camarades.

— C'est que je ne me suis pas donné la peine de m'allonger, argua le vaincu d'un air piqué, démenti par sa respiration haletante.

— Et pourquoi n'as-tu pas voulu, grand dadais?...répliqua Jean-Charles. Re commençons, si le cœur t'en dit...

— Il est l'heure de rentrer, prétexta Morris, en montrant l'horloge.

— Mais après la classe ? insista Jean-Charles.

— Aujourd'hui, je ne puis prendre d'engagement.

— Demain, alors?...

— Demain est jour de *base-ball*... »

Un éclat de rire général accueillit cette défaite.

« Il découvrira chaque jour un motif pour ne pas recommencer, dit John Lister à Jean-Charles en reprenant avec lui le chemin de la classe ; mais ce qu'il allègue est vrai, dans ce cas particulier. »

Le lendemain était, en effet, jour de jeux, et l'après-midi tout entière devait être consacrée aux exercices de plein air. Le jeune Bertoux, voyant ses camarades se rendre au vestiaire et se mettre en vêtements de flanelle rayée, fit comme eux ; puis il les suivit à la prairie voisine où des mâts pavoisés attendaient les jeunes athlètes.

Il n'était pas sans avoir vaguement entendu parler déjà de la *base-ball* ou « balle aux bases », le jeu national américain, que toutes les écoles et universités des États-Unis cultivent avec passion. Mais il en ignorait absolument la technique. Aussi se contenta-t-il de prendre position sur la lisière du champ gazonné, pour suivre la partie.

Cinq minutes lui suffirent pour se rendre compte des choses. La *base-ball* n'est, au fond, qu'un vieux jeu français, redevenu, depuis quelques années, familier aux élèves de nos lycées et collèges, la *thèque*, et qui n'a jamais cessé d'être pratiqué par les écoliers anglais sous le nom de *rounders*.

Le matériel se compose essentiellement d'une massue légère ou batte en bois de frêne, qui sert à frapper une forte balle en peau de cheval. Les joueurs se forment en deux camps de neuf; ils occupent successivement quatre points fixes désignés sous le nom de *bases*, et qu'il s'agit de conquérir un à un en relançant d'un coup de batte ou en attrapant de volée la balle que leur envoie le lanceur.

Le principe est donc bien le même que dans le vieux jeu français; mais, par le fait d'une pratique assidue et des développements techniques suggérés par l'expérience, par l'effet aussi de l'amour-propre spécial qui poussait les Américains, vers le milieu du siècle, à vouloir passionnément des habitudes et des institutions purement nationales, dans toutes les directions, ce vieux jeu enfantin est peu à peu devenu un sport véritable. La distance des bases s'est accrue; l'outillage s'est perfectionné; les gants rembourrés, de forme particulière pour chaque main, servent à saisir la balle; des repères de toile et de caoutchouc, peints en rouge et blanc, marquent les bases; des lignes, tracées sur le sol, assignent

leurs limites aux joueurs; un arbitre règle la partie, commande les lancers et juge chaque coup.

Sous cet uniforme d'apparat, Jean-Charles n'eut pourtant aucune peine à reconnaître un exercice qu'il avait maintes fois pratiqué. Très adroit à plusieurs jeux de plein air, et souvent désigné par son lycée pour le représenter aux concours interscolaires, il avait toujours eu un goût marqué pour la balle. Aussi suivit-il avec le plus vif intérêt la partie qui se déroulait sous ses yeux et qu'il comprenait fort bien sans explications.

Quand l'arbitre l'eut déclarée close, un des plus fins joueurs, Robert Fielding, voyant l'attention donnée par Jean-Charles aux moindres détails, s'approcha de lui.

« Eh bien, que dis-tu de notre *jeu national*? lui demanda-t-il avec un air de supériorité un peu trop marqué.

— Je dis que c'est tout simplement notre jeu français de la thèque, et que ce n'est pas la mer à boire! répondit Jean-Charles.

— Pas la mer à boire! répéta Fielding, sincèrement scandalisé. Non, sans doute. Mais un bon batteur, un bon balanceur, ne se trouvent point dans le pas d'une mule...

— Peuh! affaire d'exercice, comme tout en matière de sport...

— D'exercice tant qu'on voudra! Encore faut-il avoir le *don*, et ce n'est pas chose commune. »

La physionomie de Jean-Charles exprimait si

peu l'admiration, que Fielding finit par s'en émouvoir :

« Lister! Rogers! Wilson! cria-t-il à ses camarades; comment trouvez-vous ce petit Frenchman, qui semble se croire de taille à jouer d'emblée la *base-ball*?... »

— Ah! ah!... Il faudrait le voir à l'œuvre!... clamèrent des voix moqueuses.

— Quand vous voudrez!... à l'instant même, si cela peut vous plaire!... » répliqua Jean-Charles en se dirigeant délibérément vers l'arbitre, occupé à ranger son matériel dans une longue boîte de bois blanc.

Tout le camp était déjà en rumeur.

« Le petit Français veut s'essayer à la *base-ball*!... c'est bien de sa nation!... ces gaillards ne doutent de rien!... on va rire!... »

Des groupes se formaient. Des ricanements éclataient dans l'air clair et pur, comme des fusées. Jean-Charles, impassible, avait pris position devant une des bases, et, rien qu'à la manière dont il tenait à deux mains la massue de frêne, il était visible qu'il n'en ignorait pas le maniement. Aussitôt un silence se fit.

« Une!... deux!... trois!... » cria Fielding en lui envoyant la balle à trente mètres de distance.

Jean-Charles la vit venir, mesura son effet et, d'un coup sec, précis, il fit décrire au projectile une parabole impeccable.

Une acclamation s'éleva :

« Bravo, le Français!... Bien relancé!... Par-

fait!... c'est un *batsman* de premier ordre!... Nous n'en avons pas un meilleur de son âge!... Et il sait courir aussi : on l'a bien vu hier, pas vrai, Harry Morris?... Vive le Français!... »

Chacun se pressait autour de Jean-Charles, lui serrait les mains, le félicitait avec chaleur. Un peu surpris de tant d'enthousiasme, il ne pouvait s'empêcher d'en sourire et ne trouvait rien de si merveilleux dans son exploit. Il ne savait pas encore que la *base-ball* est, pour la jeunesse américaine, l'objet d'un culte presque morbide, tant il est passionné. On croit volontiers, aux États-Unis, que tous les étrangers sans exception manquent des qualités spéciales indispensables pour réussir à ce jeu ; on se plaît à penser et à dire que ces dons sont l'apanage exclusif de la race, et cette opinion se fit jour sur les lèvres de Robert Fielding par une question adressée au jeune Français :

« Sans nul doute, vous avez du sang américain dans les veines?

— Pas que je sache, répliqua Jean-Charles en riant, et j'arrive tout droit de la rue de Trévisé, à Paris. Quand je vous dis que votre *base-ball* n'est qu'une thèque montée en grade! »

Voilà ce que l'école se refusait à admettre ; voilà ce qu'elle ne voulait même pas entendre. Le « jeu national », la *base-ball* sacrée, un vieux jeu d'enfants européens!... cela sonnait comme un sacrilège. Mieux valait ne pas s'arrêter à de telles sornettes.

« Saurais-tu aussi recevoir la balle de volée et à deux mains ? demanda Fielding.

— Je puis toujours essayer, et j'imagine que ce n'est pas chose impossible, répondit Jean-Charles.

— On sait que le mot *impossible* n'est pas français ! » dit Harry Morris avec un sourire jaune.

Et ce sarcasme trouva quelques approbateurs.

« Méfie-toi ! criait Robert Fielding. La balle est lourde. Si tu la reçois mal, il t'en cuira !... »

Mais Jean-Charles avait vivement chaussé les deux gants rembourrés ; il s'était bien campé sur ses jarrets ; il regardait venir la balle... Quand elle arriva sur lui, il la reçut à deux mains avec tant d'aisance et de grâce qu'elle semblait faite de duvet.

Cette fois, l'école fut conquise. Elle voyait, dans cette adresse même, la plus délicate des flatteries à l'honneur du jeu national. Un hourra monta vers le ciel.

Jean-Charles, saisi à bras-le-corps, enlevé, porté sur les épaules de ses camarades, fut ramené à l'école en triomphe.

De son côté, Marguerite, venue à Luttrell-School avait passé l'après-midi au tennis et montré, dans le maniement de la raquette, une habileté que plus d'une de ses rivales aurait pu envier.

Cette journée marquait donc une date mémorable dans la vie américaine des deux enfants. Elle devait avoir une répercussion singulière dans la vie générale du collège.

Ainsi que Jean-Charles l'apprit bientôt, quand

sa compétence sportive se fut affirmée, tout le monde à Luttrell ne partageait pas la passion exclusive de Robert Fielding pour le jeu national. Un parti nombreux, dirigé par Wright, lui reprochait précisément d'être trop national, trop exclusivement cultivé en Amérique, et de ne pas se prêter aux concours entre amateurs des divers pays. Depuis longtemps déjà ce parti préconisait le *cricket* comme un exercice supérieur, à la fois par ses mérites propres et par son caractère cosmopolite. Wright et ses amis affectaient de s'habiller à l'anglaise, étaient abonnés au *Cricketer* de Londres, et, sans oser ouvertement dénigrer la *base-ball*, montraient assez par des actes que leur dévotion était réservée au sport britannique.

Cette attitude leur valait l'admiration béate des uns et les critiques acerbes des autres. On leur reprochait surtout de favoriser l'influence et les modes anglaises sous le couvert d'un sport, et, quoiqu'on voulût bien admettre que ce fût inconsciemment, les jeunes Yankees avaient l'esprit trop pratique pour ne pas voir dans cette tendance un réel danger commercial. La concurrence industrielle est si active de nos jours, disaient-ils, qu'il faut se garder comme du feu de tout ce qui peut contribuer à donner du prestige aux produits étrangers. Si vous jouez le *cricket*, vous le jouerez avec du matériel anglais, ou vous n'aurez qu'un outillage inférieur; par une pente insensible, vous vous habillerez à l'anglaise, vous ferez venir de Londres vos cravates et vos

chapeaux, en dépit des droits de douane les plus prohibitifs, puis vos parapluies et vos bottes. Vous en arriverez à y faire blanchir votre linge. Il vous faudra une force d'âme particulière pour ne pas y commander bientôt vos filets de bœuf et vos gigots de mouton, votre thé, votre service de table et le reste. Pour peu que vos amis suivent le mouvement, voilà le commerce national et l'industrie nationale compromis par votre lubie britannique.

A quoi Wright et ses amis répliquaient que le véritable moyen d'établir la supériorité de la jeune Amérique sur les Anglais était de les battre à plate couture, et que, pour les battre, il fallait nécessairement pratiquer leur jeu habituel.

Les avis étaient partagés sur cette grave question, qui semblait insoluble, car si la balance penchait en faveur du jeu national, toutes les fois qu'il s'agissait d'une rencontre avec les champions d'une école rivale, l'amour-propre yankee et la haine traditionnelle de l'Anglais se réveillaient aussitôt qu'une équipe de cricketers arrivait du Canada.

CHAPITRE IX

LEÇONS PARTICULIÈRES

A la maison, le plan d'études se poursuivait régulièrement désormais, et Marguerite partageait les leçons particulières de son frère. Trois fois par semaine, M. Howell venait leur faire son cours de littérature, de géographie et d'histoire; miss Dunn leur enseignait l'arithmétique et la physique; miss Phillips présidait au latin.

Toutes ces leçons avaient lieu de grand matin, avant le départ de Jean-Charles pour Luttrell. A huit heures sonnantes, il ramassait livres et cahiers et partait au pas gymnastique. L'après-midi était consacrée par lui alternativement aux exercices de plein air et aux travaux manuels, tandis que Marguerite faisait de la musique ou des travaux à l'aiguille. La soirée appartenait aux devoirs écrits et à la revision en commun des notes prises à divers cours.

Cette collaboration assidue avec sa sœur et en même temps le rôle assigné à des dames dans un

enseignement aussi intensif que varié avaient eu pour effet immédiat de surexciter au plus haut point l'amour-propre de Jean-Charles, qui ne se reconnaissait plus lui-même en constatant l'entraînement inaccoutumé qu'il apportait à ses études. Il lui aurait d'ailleurs été difficile de se laisser aller à la paresse sous des maîtres tels que les siens, — car ils ne plaisantaient pas sur ce chapitre, M. Howell, miss Dunn et miss Phillips, allant toujours droit au but, ne s'égarant jamais en digressions oiseuses et serrant de près non seulement les phrases, mais les idées. « Des faits! Toujours des faits! » semblait être leur mot d'ordre. Point de vains ornements, point de hors-d'œuvre, nulle concession à l'imagination. Emmagazinez des notions précises, entassez-les l'une sur l'autre, préparez-en pour l'avenir des provisions inépuisables, — et vous verrez qu'elles se retrouveront tôt ou tard, quand besoin sera : telle paraissait être leur commune philosophie.

Avec cela, très exigeants pour leurs élèves, comme ils l'étaient pour eux-mêmes, et ne faisant jamais grâce ni d'une minute d'inattention, ni d'une négligence, même légère. La charmante miss Phillips se montrait, à cet égard, plus sévère encore peut-être que ses deux collègues. Si ses leçons étaient courtes et rares, elles étaient bonnes! Il fallait que chaque quart d'heure portât ses fruits. On la sentait profondément imbue de la fameuse devise anglo-saxonne *time is money*, qu'elle traduisait *time is science*. En la voyant à

l'œuvre, on s'assurait que pas un instant de sa laborieuse journée n'était laissé au hasard ou à la fantaisie. Tout à ses yeux devenait sérieux et méthodique, même les jeux en plein air qu'elle partageait hebdomadairement avec Marguerite et quelques autres de ses élèves sur la pelouse de Luttrell-School, « pour la culture de sa santé », comme elle disait. Et plus encore que la gravité apportée par elle aux choses graves, cette manière d'entendre le plaisir étonnait Jean-Charles, habitué en vrai Parisien à s'amuser pour s'amuser, et nullement pour remplir un devoir d'hygiène individuelle ou sociale.

Certes, il pouvait comme un autre, à l'occasion, se sentir vexé d'être battu par une équipe rivale, de faire en public une chute malencontreuse ou de manquer une balle correctement envoyée; mais l'idée ne lui serait jamais venue de prendre au tragique ces sortes de petits mécomptes, ou de jouer une partie de pelote comme on s'attelle à un problème de géométrie.

Or, il fallait bien le reconnaître, ce travers ou cette qualité — quelque nom qu'on lui donnât — se retrouvait uniformément chez chacun de ses camarades, qui faisaient tout en conscience et fournissaient toujours leur maximum d'effort.

Marguerite rapportait la même impression de ses moindres contacts avec le monde extérieur. Par exemple, au cours de danse de l'Académie, dirigé par M. Grandpas, — un Français, bien entendu, ainsi qu'il convient depuis l'époque déjà lointaine

où Chateaubriand rencontra M. Violet enseignant ses pirouettes aux sauvages riverains de l'Orénoque, — elle fut d'abord frappée de l'air sérieux et obstiné que tout le monde apportait à la pratique d'un art généralement classé comme frivole. Le maître lui-même s'était mis au ton général, en dépit de ses origines, et semblait diriger une cérémonie funèbre plutôt qu'un divertissement.

Il se dérida bien vite aux premiers mots de la nouvelle élève :

« J'espère que vous entendez un peu le français, mademoiselle, lui dit-il d'un accent résigné qui n'annonçait pas beaucoup d'espoir, en l'abordant avec un grand salut, la première fois qu'elle parut à l'Académie.

— Un peu, monsieur, répondit Marguerite en souriant. Je suis Française...

— Française ! répéta M. Grandpas en esquissant, dans sa joyeuse surprise, une sorte d'entrechat. Ah ! mademoiselle !... combien j'en suis heureux !... Laissez-moi vous dire quelle satisfaction ce sera pour moi de pouvoir enfin me faire comprendre !... Car vous m'entendrez au premier signe, j'en suis sûr !... Permettez que je vous serre la main à l'américaine, en adoptant, pour une fois, la coutume de ce pays barbare... Française !... J'aurais dû le deviner rien qu'à voir la souplesse naturelle de mademoiselle, au milieu de ces nymphes du lac Michigan, — charmantes, assurément, mais si raides et si gauches, malgré

leur farouche résolution de s'instruire dans les arts de la civilisation !... »

De ce jour, Marguerite fut l'élève favorite de l'excellent M. Grandpas et la confidente de ses déboires. Il n'avait pas à se plaindre de la bonne volonté de ces demoiselles yankees, non certes ! Impossible d'apporter au travail plus de courage qu'elles toutes... Mais, sapristi, elles ne possédaient pas le don !... Non !... Elles n'entendaient rien aux finesses de la danse... Mieux aurait valu l'enseigner à des poupées articulées !...

Le pauvre homme se livrait parfois à des critiques si vives que Marguerite craignait de voir ses compagnes s'offenser de tant de franchise. Mais elles n'avaient garde. Impassibles devant les révoltes de M. Grandpas, elles reprenaient le mouvement avec une ténacité silencieuse jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à l'exécuter correctement. Il est vrai qu'il parlait avec une volubilité telle qu'une bonne part de ses compliments à rebours restait lettre morte : les « nymphes du lac Michigan » n'y voyaient qu'une chose, c'est qu'elles avaient mal dansé, qu'il fallait danser mieux ; et elles s'y employaient de tout leur pouvoir, sans grand succès.

Age quod agis, « fais ce que tu fais », était manifestement le mot d'ordre universel de la race et s'appliquait à tout ; il flottait dans l'air ambiant ; il fallait, de gré ou de force, le respirer et l'absorber. Jean-Charles, à son propre insu, s'en pénétrait au point de changer à vue d'œil d'habitudes

et, en quelque sorte, de caractère. Nonchalant et léger par nature, il prenait, à se lever tôt, à baigner dans ce milieu d'activité dévorante, un appétit de savoir qui l'eût fort étonné quelques mois plus tôt.

Comment résister, au surplus, à l'impulsion de miss Phillips ? Du premier coup, elle l'avait mis au pas, comme on dit, et au pas de course. C'est qu'elle ne badinait pas, miss Phillips ! Inflexible pour elle-même, elle se montrait sans pitié pour ses élèves et avait soin de les avertir à sa première leçon. Dès la seconde, l'éclair avant-coureur de l'orage illumina l'horizon. Jean-Charles avait à réciter une page de Cicéron et, selon sa vieille coutume, il s'était contenté d'y jeter les yeux à la dernière minute. Au troisième mot, il hésita : miss Phillips ne dit rien encore. Mais à la seconde ligne, sur une erreur positive, ses fins sourcils se haussèrent d'un air de profonde surprise. A la troisième, Jean-Charles, s'étant arrêté court, elle ferma le livre et fixant un regard froid sur l'infortuné :

« Avez-vous sérieusement étudié cette leçon ? demanda-t-elle.

— Sans doute, mademoiselle !... balbutia Jean-Charles.

— L'avez-vous étudiée ? » répéta-t-elle.

Jean-Charles aurait eu bonne envie de plaider les circonstances atténuantes, un mal à la tête, un défaut de mémoire... Sa franchise naturelle prit le dessus :

« Non, mademoiselle, confessa-t-il en rougissant.

— Alors, c'est me manquer étrangement, de me condamner à l'écouter ! dit miss Phillips en replaçant le volume sur la table. Que pareille chose ne se reproduise pas, s'il vous plaît, ou je ne subirai plus une telle indignité!... »

Jean-Charles se serait volontiers caché sous terre. Pour la première fois de sa vie, il sentait ce qu'il y a d'inconvenant et de discourtois à se présenter devant un maître sans avoir suffisamment préparé la tâche requise. Ici, le maître était une jeune fille, et cela même soulignait un tel manque d'égard. Il se promit de ne plus faillir à ce devoir élémentaire et se tint parole.

Il y fut, d'ailleurs, efficacement aidé par Marguerite, qui s'attacha depuis ce jour à lui faire répéter ses leçons. Combien de sœurs pourraient rendre le même service à leur frère et l'aider à vaincre la paresse ou l'étourderie en s'initiant elles-mêmes à des connaissances variées ? On étudie si bien à deux ! La compréhension de l'un aide à celle de l'autre ; où celui-ci voit une difficulté, celui-là n'en trouve aucune. L'attention se fixe sans peine sur le sujet parlé ; la mémoire le retient tout naturellement ; l'heure coule si vite qu'on est surpris en constatant qu'elle est passée, et plus surpris de mesurer le chemin parcouru. La puissance d'une telle collaboration est si notoire, si fréquemment appliquée à la préparation des examens et des concours, qu'on peut s'étonner

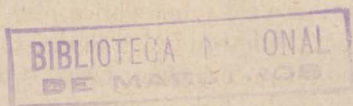
de ne pas la voir d'usage courant dans les familles.

Jean-Charles et Marguerite en firent la décisive expérience. Leur ardeur au travail s'en trouva décuplée et les effets bienfaisants de ce régime se firent bientôt sentir. Jamais plus, miss Phillips n'eut à se plaindre d'une négligence de leur part. L'habitude, une fois prise avec elle, s'étendit aux autres leçons. Marguerite aborda, plus consciencieusement qu'elle ne l'avait jamais fait, la théorie de la musique. Jean-Charles, qui montrait du goût pour le dessin, apporta une ardeur nouvelle à tous les travaux manuels et y fit preuve presque aussitôt d'une aptitude et d'une facilité qui étonnaient ses maîtres.

Mais, le plus étonné de la transformation rapide qu'il voyait s'accomplir dans le caractère, dans le mode de penser et d'agir, et jusque dans la physionomie de ses enfants, était M. Bertoux. Lui-même, trop avancé dans la vie pour subir au même degré l'influence du milieu nouveau, il était d'autant plus vivement impressionné des prodigieux changements qu'il notait chaque jour en eux et spécialement chez son fils.

Jean-Charles grandissait à vue d'œil ; ses traits s'étaient effilés ; son regard s'aiguissait, pour ainsi dire ; sa parole devenait nette et précise ; il marchait à longues enjambées, toujours pressé et les coudes au vent, comme pour se frayer un passage à travers une foule affairée. Mais cette métamorphose extérieure n'était rien auprès de celle qui se manifestait dans ses préoccupations maîtresses.





Il ne parlait plus jamais pour ne rien dire, n'émettait d'opinion que sur les choses de sa compétence et cherchait la cause de tout ce qu'il voyait.

M. Bertoux fut stupéfait, un soir, autant que ravi, de l'entendre causer avec sa sœur d'une machine à coudre récemment introduite dans le ménage.

« Parions que tu ne t'es même pas demandé comment marche ta machine ? disait-il à Marguerite.

— Ma foi, non ? confessa-t-elle en riant. Je fais aller la pédale en la pressant du pied, — pan, pan, pan, — et l'aiguille va, ... c'est tout ce qu'il faut !...

— Ma curiosité n'est jamais allée plus loin que celle de Margot, remarqua M^{me} Bertoux.

— J'en étais sûr ! s'écria Jean-Charles. Eh bien ! vous feriez une jolie figure, avec votre machine à coudre, si vous vous trouviez en quelque coin isolé, à dix ou vingt lieues de tout ouvrier expert ! Supposez qu'elle vînt à se détraquer : vous n'auriez plus qu'un meuble inutile !...

— Nous ne pouvons pourtant pas avoir la prétention de raccommoder nous-mêmes une machine qui marche mal ! objecta Marguerite.

— Je ne suis pas du tout de ton avis, dit gravement Jean-Charles ; il me semble que j'éprouverais une véritable humiliation à mettre en action un mécanisme que je ne connaîtrais point dans toutes ses parties et que je ne serais pas capable de raccommoder en cas d'avarie.

— En saurais-tu, à cet égard, plus long que ta

mère et ta sœur? demanda M. Bertoux en reposant son journal sur la table.

— J'ose m'en flatter!

— Eh bien! explique-nous cette machine à coudre, reprit le papa, curieux de voir si Jean-Charles ne se vantait pas.

— C'est très simple. Marguerite me dit : je fais aller la pédale en la pressant du pied, et l'aiguille va... En effet! mais quelle pauvre description d'un mécanisme peu compliqué en lui-même!... Ne vois-tu pas l'organe que la pédale de ta machine met directement en action?... »

Marguerite réfléchit un instant.

« La tige d'acier qui se rattache par un bout à la pédale et par l'autre à la roue, dit-elle. Quand j'abaisse la pédale cette tige s'élève, puis redescend, et la roue tourne.

— Hum!... C'est encore bien vague!...

— Que veux-tu que je te dise?... Je n'en sais pas plus long.

— On voit bien que tu ne t'es jamais allongée à terre pour regarder marcher les choses!... Ce que tu appelles une tige, nous l'appellerons, si tu le veux bien, une tringle; quand il s'agit d'une grande machine, on l'appelle une bielle. Cet organe est fixé par son bout supérieur à l'un des rayons de la roue placée sous la tablette, et par son bout inférieur à la pédale. Celle-ci est pourvue d'un axe transversal. Tu appuies sur un des côtés de ladite pédale, qui s'abaisse, l'autre s'élève et pousse la bielle, qui monte verticalement. Aussi-

tôt la roue, mobile sur son axe, exécute une demi-révolution. La pédale retombant, la bielle retombe aussi, et la roue, achevant sa révolution, revient à sa position première. La pédale remonte encore et redescend : nouveau tour de roue. Le mouvement de va-et-vient de la bielle verticale se transforme donc, pour la roue fixée sur un axe horizontal, en mouvement de rotation.

— Et après?...

— Après, voici ce qui se passe : la roue présente une gorge ou rainure, sur laquelle s'enroule un cordon de cuir, qui se nomme dans les grandes manufactures une courroie sans fin. Ce cordon traverse la tablette par la fente ménagée à cet effet et vient s'enrouler sur une autre petite roue supérieure, qui porte l'aiguille, — celle qui coud. Cette seconde roue suit invinciblement le mouvement de la première, et, pour l'aiguille qu'elle porte, la transformation inverse s'accomplit, — c'est-à-dire que la rotation se change en va-et-vient vertical...

— Je comprends. Le cordon de cuir joue ici le rôle de ces larges et longs rubans de transmission que nous avons vus dans une scierie?

— Précisément... Eh bien ! Margot, te rends-tu compte de l'effet de la pédale actionnée par ton pied?... Suppose qu'elle soit enlevée, cette pédale, et que tu prennes dans ta main l'extrémité inférieure de la tringle d'action. Pourrais-tu faire tourner la roue?

— Sans doute !... Il suffirait de faire exécuter à la tringle le mouvement que lui imprime la pédale,

en la poussant alternativement de haut en bas et de bas en haut.

— Bravo ! dit M. Bertoux. C'est là le rôle de la vapeur dans le cylindre d'une locomotive. Elle pousse alternativement le piston d'un bout à l'autre du cylindre, et la tige du piston actionne une bielle articulée sur les roues, de manière à transformer en mouvement de rotation le va-et-vient du piston... Je ne te savais pas aussi ferré en mécanique, mon garçon. Est-ce que cela t'intéresse?...

— Au plus haut point. Je ne puis pas voir un tramway, une machine quelconque, sans chercher à m'expliquer ce qui les met en marche. Tout cela est très simple, d'ailleurs. Il suffit d'avoir vu de près un agencement de ce genre, et les modèles ouverts ne sont pas ce qui nous manque dans les ateliers de Luttrell... Peut-être serai-je bientôt en état de construire moi-même une petite machine à vapeur... Malheureusement nous touchons aux vacances, et adieu l'atelier !... ajouta Jean-Charles avec un soupir.

— Malheureusement !... répéta M. Bertoux, au comble de la surprise. C'est toi que j'entends déplorer de voir arriver les vacances ?

— Bien sûr... Tout le monde va partir ; Luttrell sera fermé, et adieu les bonnes heures de l'atelier, adieu les parties de *base-ball* !...

— Et adieu les leçons de latin, d'arithmétique et d'histoire ! Tu ne sembles pas les regretter aussi vivement que les autres..., dit M. Bertoux en souriant.

— Mais je vous demande pardon, cher père ! Je les regretterai autant ; et je voudrais même, à ce propos, vous présenter une requête...

— Parle, mon cher enfant !

— Ce serait de me permettre d'installer dans les combles de la maison un petit atelier de travail manuel, — oh ! très élémentaire, — un établi de menuisier, un étau, peut-être un fourneau à gaz... Je m'amuserais là, plus que partout ailleurs, pendant les vacances, et peut-être serait-ce en somme une économie pour le ménage, car je pourrais fabriquer ou réparer bien des choses...

— Voilà du nouveau ! s'écria M. Bertoux en riant de bon cœur. Je ne suis pas très convaincu de l'économie que tu réaliseras, mon Jean-Charles, Mais l'expérience vaut qu'on la tente ; tu auras ton atelier, à une condition, pourtant !...

— La condition est acceptée d'avance.

— C'est que les leçons ordinaires suivront aussi leur cours, si vos maîtres, à Marguerite et toi, peuvent vous les continuer pendant les congés.

— Parfait !... Je ne demande pas mieux, et ce sera tout bénéfice. A la rentrée, je serai mieux en état de suivre ma classe à Luttrell-School !... Grand merci, cher père... Et toi, Margot, viens avec moi ; sans perdre un instant, nous allons monter au dernier étage pour choisir notre atelier... Tu verras comme c'est amusant, et les jolies choses que nous pourrons faire !... »

Les deux enfants s'envolèrent, ravis, tandis que

leurs parents restaient tout étonnés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

« On nous a changé notre Jean-Charles ! dit le père après un instant. Je ne lui ai jamais connu cette ardeur à l'étude !... Il faut que cette éducation de Luttrell ait véritablement quelque chose de fortifiant et de sain !... »

— Ce n'est pas seulement celle de Luttrell, répondit la maman. L'influence des excellents maîtres particuliers que nous avons eu le bonheur de trouver pour Marguerite a sa part dans cette transformation. Il est impossible d'apprécier trop haut la valeur de leur enseignement et de l'émulation, de la passion d'apprendre qu'ils savent inspirer à nos enfants.

— Peut-être aussi faut-il faire la part de la variété même de cet enseignement ? ajouta M. Bertoux songeur. Il est clair qu'à essayer de tout, du travail manuel comme des sciences et des lettres, un élève a plus de chance de trouver sa voie qu'en restant limité à un champ d'études étroit. Les aptitudes individuelles sont si différentes selon les sujets !... Je suis très frappé de ce goût décidé pour la mécanique chez Jean-Charles... Du diable s'il l'aurait jamais manifesté sous un régime d'éducation purement théorique ?... Ce n'est pas que j'aime beaucoup cette idée de menuiserie et de forge... Mais, après tout, s'il doit être ingénieur un jour, cette pratique ne lui sera pas inutile, et ne fût-ce qu'à titre de récréation, celle-là en vaut bien une autre... »

Cinq mois auparavant, M. Bertoux n'aurait probablement pas raisonné de la sorte. Ne faut-il pas en tirer cette conclusion que chez lui aussi l'action du changement de milieu se faisait sentir ?

A quelques jours de là, M. Bertoux avait conduit sa famille au *Palace-Opera*, pour lui montrer un spectacle très couru, *la Fée captive*.

C'était une féerie montée avec un luxe extraordinaire de décors et de costumes. On y voyait évoluer sous la lumière électrique des centaines de mimes et de danseurs pailletés. Un tableau surtout provoquait l'enthousiasme universel en montrant la fée prisonnière au fond de la mer, où le Prince Charmant allait venir la délivrer. Autour d'elle, le monde sous-marin, sirènes et tritons, ondines et poissons étranges, semblait nager dans la masse des eaux transparentes et se livrer à toutes les évolutions, à toutes les culbutes que comporte l'élément liquide pour ses hôtes habituels. L'effet était surprenant, sinon magique.

« C'est vraiment très curieux, disait M. Bertoux quand le rideau tomba sur cette scène.

— Est-ce qu'ils nagent réellement dans l'eau, papa ? demanda Marguerite émerveillée.

— J'ai peine à le croire, ma mignonne, mais, à vrai dire, je n'en sais trop rien. Avons-nous affaire à des mannequins automates et plongés dans une eau véritable, ou à des figurants en chair et en os, nageant dans une atmosphère qui simule la mer, je ne puis le dire. Assurément, il y a illusion

scénique, mais il faudrait être du métier pour te l'expliquer.

— Peut-être n'est-ce pas indispensable, dit Jean-Charles, qui avait suivi toute la scène avec une attention soutenue. Et d'abord, j'ai peine à admettre l'hypothèse des mannequins : les acrobates que nous avions sous les yeux étaient bien vivants ; on remarquait la souplesse de leurs mouvements et jusqu'à la respiration caractéristique de l'exercice violent auquel ils se livraient...

— Tu parles de respiration : ils ne pouvaient pourtant pas respirer dans l'eau ! objecta Marguerite.

— Aussi n'étaient-ils pas dans l'eau, ni même sur la scène, répliqua Jean-Charles. Je pense que la mer devait être représentée par une série d'immenses rideaux de gaze, agités séparément d'une ondulation qui donnait l'impression d'une masse liquide, et interposés entre nous et de grandes glaces disposées au fond du théâtre. Ces glaces, inclinées à l'angle voulu, nous montraient à travers la gaze et sous les flots de la lumière électrique, non pas des acteurs évoluant en l'air sur la scène, mais l'*image* de ces acteurs, postés soit dans la coulisse, soit dans le sous-sol.

— On peut donc nager dans la coulisse ?

— Non. Mais on peut se livrer à des culbutes sur des barres fixes, peintes de manière à se confondre, derrière la demi-transparence azurée, avec la couleur de la prétendue masse liquide... Et ces culbutes, ces évolutions, vues à travers les triples

ou quadruples gazes ondulantes, paraissent être des mouvements natatoires.

— Cette explication semble très plausible, dit M. Bertoux en riant. Où l'as-tu pêchée ?

— Simplement dans ma physique, qui donne cette théorie des illusions « spectrales » produites par les prestidigitateurs. C'est un effet d'optique obtenu par l'emploi judicieux des miroirs.

— Ta physique est impitoyable, remarqua Marguerite. J'aimais bien mieux croire à demi aux naïades et aux tritons.

— Moi pas. Me vois-tu causant de ces choses avec un camarade de Luttrell et prenant les vessies pour des lanternes ? Ces diables de Yankees ont l'œil si bien ouvert qu'il ne faut pas le fermer devant eux, ou ils finiraient par « vous pousser au mur », comme ils disent, ajouta Jean-Charles entre ses dents.

Le rideau se levait sur l'acte suivant, et tout le monde se tut. M. Bertoux ne pensait plus au spectacle, et jusqu'au bout, il n'en vit plus rien.

Il songeait à la maturité soudaine qu'une éducation toute pratique et le contact de l'étranger donnaient à l'esprit de son fils, et se demandait s'il devait s'en féliciter ou s'en plaindre.

CHAPITRE X

LE 4 JUILLET ET LES VACANCES

A l'école, Jean-Charles était populaire à raison de son adresse au jeu et de la qualité d'étranger qui le désignait à l'attention ; il ne pouvait toutefois s'empêcher d'être frappé de l'absence de toute camaraderie analogue à celle dont il avait l'habitude en France. Non point assurément que ses compagnons d'études et de jeux ne fussent en général obligeants et courtois, mais il n'y avait pas entre eux cette ouverture de cœur et cette étroite communion de sentiments qui caractérise l'amitié dans un lycée français.

Les élèves de Luttrell semblaient se regarder les uns les autres comme les passagers d'un grand navire appelés par le hasard à faire ensemble une longue traversée. Ils échangeaient des propos relatifs à leurs travaux ou à leurs sports, mais jamais de ces confidences cordiales, de ces entretiens à perte de vue, où nos écoliers aiment à s'engager avec les élus de leur affection. La cau-

serie était le plus souvent technique, si l'on peut ainsi dire, et sans nul doute cette circonstance même contribuait pour une large part à orienter les idées de Jean-Charles dans le sens noté par son père.

De tous ses condisciples, Longford, le « chef de l'école », était, avec le petit Tommy, celui pour qui il éprouvait la plus vive sympathie. Mais Longford, grand jeune homme de dix-huit ans, chargé par le consentement général de maintenir la discipline dans les rangs inférieurs du collège, et de la représenter officiellement au nom de la direction, — Longford n'avait guère le temps ou le désir de se lier avec un garçon plus jeune que lui de trois ou quatre années; et Tommy, s'il amusait Jean-Charles par l'originalité de sa vie, était de son côté trop enfant encore pour se voir promu à la dignité d'ami d'un élève de la classe moyenne.

Tout, y compris l'âpre concurrence qui marque les moindres manifestations de l'activité sociale aux États-Unis, aidait donc à enfermer le nouveau venu dans le cadre même de ses divers exercices scolaires. Les heures de classe, de jeu ou de travail manuel étaient données à l'effort systématique : au foyer seul, Jean-Charles retrouvait cette chaleur de tendresse qui est le pain quotidien de l'écolier français.

Cependant on arrivait au 4 juillet, la fête nationale américaine, qui se célèbre dans tous les États-Unis avec le plus vif entrain patriotique.

C'est la date de l'Indépendance, l'anniversaire du jour où les citoyens de l'Union, se séparant définitivement de l'Angleterre, se proclamèrent libres et autonomes, en infligeant à l'orgueil britannique une blessure qui saigne encore aujourd'hui. Ce ne sont, ce jour-là par toute la grande république américaine, que drapeaux, oriflammes, chants d'allégresse, pétards et illuminations.

Le spectacle de la joie universelle est bien fait alors pour frapper un Français. Il se rappelle naturellement la part décisive que ses ancêtres prirent à cette délivrance de tout un peuple. Il se dit, avec une légitime fierté, que jamais colonie française ne se sépara volontairement de la mère patrie, ou n'institua de fête annuelle pour célébrer une telle séparation quand le malheur des temps a voulu qu'elle s'accomplît.

On devait jouer la comédie à Luttrell, à l'occasion de la fête nationale. C'eût été manquer à toutes les traditions locales de souffrir qu'une main étrangère à l'école prît la moindre part aux préparatifs. Non seulement la troupe dramatique se recrutait parmi les élèves, comme l'orchestre et l'équipe des machinistes, mais ils avaient découpé et peint les décors, dessiné et fabriqué les costumes. Il s'agissait pour eux, chaque année, d'éclipser leurs prédécesseurs par l'éclat de la mise en scène. Et certes, plus d'un théâtre sérieux aurait pu envier la coquette salle de Luttrell, où tenaient à l'aise sept ou huit cents spectateurs.

La famille Bertoux, en prenant les places qui

lui étaient réservées par une attention délicate du docteur Morton, avait toutes raisons de s'attendre à passer une fort agréable soirée.

Cet espoir ne fut pas déçu. Les jeunes acteurs jouaient un des chefs-d'œuvre de Shakespeare, *le Marchand de Venise*. On ne pouvait assurément pas demander à des écoliers de jouer ce beau drame en perfection; mais le public, composé pour la majeure partie de papas, de mamans, de frères et de sœurs, était porté à l'indulgence, et, de l'aveu de tous, la fête marcha à souhait. Jean-Charles et Marguerite applaudissaient à tous les beaux endroits. Le caractère si complexe de Portia, ce mélange de grâce, de sévérité et de gaieté enfantine qui font d'elle une des plus charmantes parmi les délicieuses créations du poète, les enchantait surtout; Shylock les faisait frémir avec ses railleries amères et sa froide férocité.

Un bal dans le parc termina la fête. M. Bertoux profita de l'occasion qui se présentait pour causer à fond de Jean-Charles; ayant détourné le docteur Morton dans une allée silencieuse, il lui demanda s'il était satisfait de son élève. L'excellent père n'était pas sans se douter qu'au milieu de ces Anglo-Saxons à la volonté tenace, au cerveau bien pondéré, mais un peu lent, son fils devait se signaler par les qualités propres à sa race, spontanéité, vivacité d'imagination et d'impression, qui lui faisaient accomplir sa tâche en moitié moins de temps que ses condisciples. Il désirait

connaître à cet égard le jugement porté par le directeur de Luttrell.

« Je ne vous étonnerai pas, lui dit le docteur Morton, en vous déclarant que la présence de cet enfant dans mon collège est pour moi une expérience pédagogique du plus haut intérêt. A le considérer, je me fais parfois l'effet de la poule qui aurait à couvrir un œuf de cane. Son esprit n'est point du tout jeté dans le moule du nôtre. Au début, je le jugeais assez indifférent et presque paresseux, ce qui n'est pas, je puis le dire, un vice américain. Tout d'un coup, et très promptement, il a pris son essor, s'intéressant aux études, remplissant ses devoirs non seulement avec goût, mais avec une ardeur surprenante et une prodigieuse facilité. Il comprend à demi-mot; ses maîtres ont à peine besoin de lui rien expliquer. Et je suis à me demander si c'est là pour l'élève une disposition heureuse au point de vue du succès ultérieur dans la vie. Il est toujours à craindre qu'il oublie aisément ce qu'il a appris sans peine.

— Est-ce bien sûr? »

— C'est une loi généralement admise en ce pays en matière d'éducation. Il est intéressant de savoir si elle s'applique à vos enfants. Quant à moi, je ne puis jamais m'empêcher de redouter qu'un sol très impressionnable soit peu solide. Celui qui a travaillé des heures, en son temps, pour se mettre en tête un théorème de géométrie, ne saurait trouver normal que son élève le saisisse

après cinq minutes d'étude ; j'en serais inquiet s'il s'agissait d'un Américain.

— Pourquoi?... Jean-Charles montre-t-il une mémoire moins fidèle que ses camarades ? Est-il moins capable d'attention ?

— Non, certes. Ce que je veux dire, c'est qu'une telle facilité d'assimilation, presque excessive si je la compare à celle de nos meilleurs élèves, est trop souvent associée à une extrême mobilité de résolutions. César avait déjà noté ce caractère chez les Gaulois. Je le trouve très marqué, trop marqué peut-être en Jean-Charles, et je vous donne mon sentiment en toute sincérité.

— Au demeurant, vous êtes content de lui ?

— Très content. C'est un excellent élève.

— Eh bien, je puis vous dire qu'il rend un témoignage identique à Luttrell-School, et qu'il en est enchanté. Quant à moi, je déclare que votre régime intellectuel, moral et physique agit admirablement sur lui, Jean-Charles a changé du tout au tout. Et ce qui me frappe dans ce changement à vue, que je suis jour par jour, est qu'il comporte une dose déjà très appréciable de cette fermeté même que vous prisez par-dessus tout.

— Vraiment ?

— Oui. C'est en lui comme une éclosion générale. Ses qualités propres lui restent, et il semble acquérir déjà quelques-unes des vôtres, — ponctualité, constance, force d'application... Il apporte à ses études une ardeur que je ne lui avais jamais connue.. Il faut qu'il y ait dans vos méthodes

un attrait particulier, une sorte de ressort secret...

— Le secret est simple et l'attrait naît uniquement de la variété. Nous estimons qu'en matière d'éducation, la grande affaire est de démêler l'aptitude propre de chaque sujet, parce qu'il y a chance pour qu'il la cultive avec goût. Or comment démêler l'aptitude d'un enfant sans le mettre à même de la montrer ? Tel ne brille pas en grammaire, qui ferait peut-être un excellent physicien. Tel autre n'est pas né pour l'histoire, qui peut devenir un habile sculpteur. D'où la nécessité de présenter à l'élève toute la gamme des arts humains, pour qu'il puisse y trouver et y choisir la note qui lui convient le mieux. Le jour où il l'a découverte, l'enfant est sauvé, car le plus petit triomphe attise l'émulation... Sans compter que la succession des exercices lui permet de donner un effort double ou triple de celui qu'il pourrait réserver à une tâche unique. Et sans compter enfin que l'éducation de l'œil et de la main se fait seulement par les travaux pratiques... C'est pourquoi nous leur donnons dans notre école une si large place.

— Je ne sais trop si un tel système serait applicable dans notre vieille Europe, dit M. Bertoux. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il a présentement sur mon fils l'influence la plus décisive.

— Il faut en rapporter le mérite au milieu même autant qu'à l'enseignement. Notre grande force, monsieur, celle de la nation tout entière,

est de laisser son libre jeu à l'initiative individuelle, même chez l'enfant, et de cultiver ainsi la *volonté*, qui est la vraie puissance humaine... »

Sur ce mot, les deux promeneurs rejoignirent les dames.

Le modeste atelier rêvé par Jean-Charles était à peine installé dans les combles de la maison, quand les vacances s'ouvrirent. Ce fut le signal d'une débandade générale de Luttrell-School. Professeurs et élèves se dispersèrent à tous les points de l'horizon, — ceux-ci aux bains de mer, ceux-là dans les Montagnes Rocheuses, le docteur Morton sur le yacht d'un ami, sa femme en tournée de conférences. Le Cercle français avait perdu, lui aussi, ses hôtes les plus appréciés, notamment M. Saint-Elme, parti pour Saratoga.

M. Bertoux se trouvait quelque peu isolé et profitait de l'accalmie des affaires pour vivre en communion plus étroite avec toute sa famille et passer ses soirées entre sa femme et ses enfants.

Miss Phillips était allée chez son père et y resta deux semaines, mais elle rentra aussitôt après et fut la première à reprendre ses leçons. M. Howel revint au bout d'un mois, et miss Dunn ne tarda pas à reparaitre. Les Bertoux avaient employé leurs loisirs en excursions aux environs de Chicago. En attendant la réouverture de Luttrell-School, la principale distraction de Jean-Charles fut son cher atelier. Il y passait des demi-journées entières à scier, raboter ou découper, dessinait d'après la bosse ou d'après de vieilles gravures,

et semblait toujours si satisfait de ses longues séances que Marguerite finit par vouloir, elle aussi, en goûter la douceur. M^{me} Bertoux prit bientôt l'habitude de monter, de temps à autre, voir ce que devenaient ses deux enfants. Son mari, de son côté, finit par céder à la curiosité et un beau jour fit irruption dans l'atelier.

Il y trouva son monde très occupé d'un dessin de machine que Jean-Charles achevait au lavis.

« Qu'est-ce que cela ? »

— C'est le projet d'une automobile que je médite d'établir pour notre exposition.

— Quelle exposition ?

— L'exposition scolaire... Oh ! pas celle de cette année, — il est bien trop tard maintenant — mais celle de l'an prochain... Comment ! je ne vous en ai pas parlé !... Sachez, mon père, qu'il se prépare chaque année, en novembre, une exposition de travaux manuels exclusivement dus à des écoliers ou écolières... Les « minimes » peuvent y participer comme les plus grands élèves ; la seule condition est que ceux-ci n'aient pas encore quitté les bancs de l'école pour ceux de l'Université.

— Il y a déjà eu plusieurs expositions pareilles ?

— Oui, certes. La première a eu lieu à New-York, il y a dix ou douze ans. Depuis, chaque État a voulu avoir la sienne, et il paraît que celle de Chicago est une des meilleures. Mes camarades de Luttrell ont envoyé des œuvres très curieuses, dont la plupart sont aujourd'hui dans

les vitrines de l'école. Sans parler des dessins, plans et modèles, je te citerai un métier à bas, un casier perfectionné pour les partitions musicales, un charmant cabinet à tiroirs secrets, une grue minuscule et surtout un pont suspendu... Soixante-treize écoles de l'Illinois avaient exposé leurs travaux, et c'est Luttrell qui a obtenu le plus grand nombre de récompenses.

— Combien d'exposants représentaient ces soixante-treize écoles ?

— Plus de quatre mille, — garçons et filles, bien entendu, — et tous ayant pris l'engagement d'honneur de ne se faire aider ni par leurs maîtres, ni par leurs parents... Quant à moi, mon parti est arrêté, et je suis bien résolu à faire quelque chose pour la prochaine exposition !

— J'approuve cette ambition généreuse... Mais une automobile !... dit M. Bertoux avec une pointe de scepticisme.

— Pourquoi pas ?... Je ne perds pas une occasion d'examiner ces nouvelles voitures et d'étudier leur agencement. Je découpe dans les journaux illustrés et dans les catalogues tout ce qui se rapporte à la question... Et j'ai mon idée ! Vous verrez que j'établirai une machine roulante, ou j'y perdrai mon nom !...

— Il ne faudrait pourtant pas que ces occupations manuelles, qui doivent absorber beaucoup de temps, vinssent te détourner de tes études.

— Rien de tel à craindre, papa ! s'écria vivement Jean-Charles. Ainsi l'auteur du pont sus-

pendu, Robert Gilpin, a eu la plus haute mention à son examen de fin d'études, l'année même où il avait construit son modèle!... Et tout est de lui, — les massifs de fondation, les piles, les tours, les câbles... On ne peut rien voir de plus joli... D'autres exposent des yachts, des canots, des cuirassés... Moi, j'ai arrêté mon choix sur une automobile.

— Mais où prendras-tu le temps nécessaire? objecta M^{me} Bertoux. Tu n'en as déjà pas de reste avec tes cours et leçons...

— Du temps?... Bon! Au lieu de me prélasser dans mon lit jusqu'à six ou sept heures, les jours où miss Phillips ne nous donne pas de leçon, je me lèverai à cinq!... Cela n'a l'air de rien, une heure par jour, eh bien, on trouve ainsi trente bonnes heures par mois, et pour peu que j'en gagne autant le soir, j'en aurai soixante... c'est-à-dire, en un an, sept cent vingt heures, tout juste un mois de trente jours. On abat de la besogne en sept cent vingt heures.

— Je n'aime pas beaucoup ce projet, dit la pauvre mère. Tu es déjà si amaigri depuis que nous sommes ici!... Ne va pas tomber malade!

— Malade, moi!... dit Jean-Charles en riant. Mais je vous en prie, maman, tâtez-moi ce biceps, vous me direz si c'est celui d'un candidat à la maladie!... J'ai maigri, c'est vrai, mais j'ai endurci mes muscles à jouer trois fois la semaine ma partie de *base-ball*, et j'espère que vous ne

souhaitez pas me voir capitonné comme un sofa?...

— Est-ce que je pourrais exposer, moi aussi? demanda soudain Marguerite.

— C'est au moins douteux, puisque tu n'appartiens à aucune école.

— Quel dommage!... J'aurais aimé faire une poupée et l'habiller de toutes pièces, pour montrer le goût français à ces Yankees.

— Oh! oh!... dit M. Bertoux. Faire une poupée!... Et comment t'y prendrais-tu, Margot?

— Je me chargerais de la tête, que je commencerais par modeler en terre, puis en cire peinte; quant au corps, j'aimerais qu'il fût établi en bois articulé, comme les poupées d'atelier, et Jean-Charles me donnerait un coup de main pour le charpenter; puis nous le couvririons en peau de gants... On pourrait ensuite préparer pour la jeune personne tout un trousseau, dont je me chargerais, et lui aménager une chambre. Jean-Charles ferait le mobilier; moi, les tentures, les matelas, les housses, les draps et serviettes, — tout ce qui est couture... Quel malheur de n'avoir pas le droit d'exposer!...

— Il y a peut-être un moyen de résoudre le problème, dit Jean-Charles. Habille ta poupée en costume de voyage; elle montera dans mon automobile au sortir de sa chambre... Rien n'empêche même d'avoir deux ou trois personnages, un chauffeur en casquette de drap, une maman en toilette de ville ou de salon, qui restera au logis ..

— C'est cela!... Oh! ce serait charmant!... Il

faut à tout prix réaliser ce projet ! s'écria Marguerite enthousiasmée.

— Mais le temps, chérie ! objecta encore M^{me} Bertoux. Vous ne suffirez jamais à tant d'ouvrage.

— Oh ! vous me permettrez bien, à moi aussi, de me lever une heure plus tôt ? répliqua malicieusement Marguerite en passant le bras autour du cou de sa mère.

— Allons !... Toi aussi ?...

— Moi aussi. Je ferai comme Jean-Charles, je gagnerai une heure le matin, une heure le soir, sept cent vingt heures par an.

— Ce sera une nouveauté de plus, dit M. Bertoux en riant. Quant à moi, je n'y vois aucun mal. Il n'y a rien de sain et d'avantageux à tous égards comme l'habitude de se lever matin. Et vous ne gagneriez que cela à vos projets d'exposition, ce serait encore tout bénéfice.

— J'espère bien que nous gagnerons aussi une médaille ! répondit Marguerite toute joyeuse. Vous verrez, cher père, que vos enfants vous feront honneur.

— Écoute, ma chérie, dit M^{me} Bertoux : je t'ai permis, depuis que tu as atteint tes quinze ans, de veiller le soir jusqu'à onze heures. Si tu veux te lever à cinq, ce sera à la condition de te retirer une heure plus tôt. Tu sais que pour ma fille au moins, j'entends rester fidèle à la règle des *trois-huit* : — huit heures de travail, huit heures de repos, huit heures de sommeil. »

La pauvre Margot ne put réprimer une moue significative, et peu s'en fallut qu'elle ne répliquât avec pétulance. Mais elle savait de reste qu'on ne discutait pas les arrêts de sa mère, toujours dictés par la raison, jamais par le caprice. Après une courte lutte contre elle-même, lutte qui fit monter deux larmes à ses yeux, elle finit par se dominer et répondit de bonne grâce :

« Comme vous voudrez, maman ; je me retirerai à dix heures.

— Ma chère petite fille ! s'écria M^{me} Bertoux en la serrant sur son cœur. Sois sûre que tu t'en trouveras bien et que tes travaux ne perdront rien à ce sommeil si nécessaire à ton âge... Si Jean-Charles était un gentil garçon, il suivrait l'exemple de sa sœur et me promettrait de se coucher plus tôt, lui aussi....

— Oh ! maman, m'envoyer au lit comme... (il allait dire « une petite fille », mais s'arrêta à temps pour ne pas peiner Marguerite) comme un minime!... Ne me demandez pas cela, je vous en prie!...

— Je ne te demande rien, mon enfant. Je te dis simplement ce qui me serait agréable.

— Mais, petite mère, ne m'avez-vous pas grondé cent fois sur ma lenteur à me lever, quand j'étais gamin ?

— Il y a de cela si longtemps, n'est-ce pas ? fit M^{me} Bertoux en souriant tendrement à son grand fils. Oui, c'est vrai, j'avais alors à te gronder sur ta paresse... Mais je ne reconnais plus mes en-

fants. Cette terrible Amérique me les a déjà pris. Je ne vous avais jamais vu cette ambition, cette ardeur à arriver et à dépasser les autres!... A dire vrai, je crains bien qu'un tel état d'esprit ne vous fasse perdre quelques-unes des qualités que j'apprécie le plus chez les jeunes gens, — la modestie, une certaine réserve, un doute de soi-même, — et qui manquent un peu trop à la jeunesse de ce pays, il me semble...

— Voyons, maman, il sera temps d'être modeste si nous ne réussissons pas! répliqua gaiement Jean-Charles. Laissez-nous au moins essayer, quand ce serait seulement pour le bon renom de notre France!... Je donnerais n'importe quoi pour damer le pion à ces Yankees sur leur propre terrain!... Qu'en dis-tu, Margot? Si nous obtenions chacun une médaille!...

— Voilà bien ce que je redoute! soupira M^{me} Bertoux. Une ambition dévorante... qui finira par vous dévorer tous deux!...

— Allons, allons, l'ambition a du bon, et il faut marcher avec son siècle, dit M. Bertoux. Des enfants élevés par une mère pareille ne failliront jamais au devoir, j'en suis certain. Et pour revenir à cette exposition scolaire, je trouve l'idée excellente, et je serais ravi d'y voir briller Jean-Charles, sans parler de Marguerite.

— Il faut bien céder, puisque vous êtes tous contre moi! » répondit M^{me} Bertoux.

CHAPITRE XI

LA RENTRÉE. — LE VOTE A L'ÉCOLE

A la rentrée des classes, la vie des deux enfants redevint ce qu'elle avait été pendant le semestre précédent. Jean-Charles partait à huit heures pour courir au collège. Marguerite s'y rendait en visite une ou deux fois par semaine dans l'après-midi, et partageait les exercices de plein air réservés aux jeunes filles.

Parmi ses compagnes ordinaires, ses préférées étaient Elsie Watson et Mabel Graham. La première fois qu'elle eut le plaisir de les retrouver sur la pelouse de Luttrell, elle était en train de causer avec Elsie, en se promenant sur le tapis vert après une chaude partie de tennis, quand un « minime » très affairé vint interrompre l'entretien et leur remettre à chacune un carré de papier; il ajouta brièvement :

« Le vote à cinq heures, dans le grand hall.

— Le vote? répéta Marguerite, regardant alternativement le carré de papier et son amie. Sur

quoi veut-on nous faire voter ? Serait-ce pour la présidence de la République ?

— Non. Les femmes ne votent pas encore pour le choix du président, même en Amérique, répondit Elsie Watson. Et d'ailleurs, ce petit garçon s'est trompé en vous remettant un bulletin blanc. Il vous a crue élève de Luttrell... Nous allons choisir un personnage de première importance dans notre petit monde, le chef de l'école.

— Quel est donc ce personnage ? chère Elsie.

— Le chef de l'école est notre représentant auprès de la direction et en même temps le délégué de cette direction pour tout ce qui touche à la discipline. Vous voyez qu'il joue un rôle considérable parmi nous !... On le choisit au commencement du premier semestre et, selon la coutume, il ne devrait pas être réélu deux ans de suite, de peur qu'il ne s'introduise des abus dans son administration. Néanmoins, la réélection n'est pas formellement interdite, et je serais bien étonnée si Henry Longford, notre chef depuis un an, n'était pas choisi de nouveau, tant son principat a été marqué par la fermeté et la justice. Il a su contenter tout le monde, sans jamais rien perdre de son autorité, convenez que c'est un beau résultat dans une école aussi nombreuse !

— J'apprécierais mieux son mérite si je connaissais exactement ses attributions.

— Oh ! elles sont très variées et assez difficiles à définir : par exemple, il est l'intermédiaire attitré entre le *head-master* (principal) et nous tous ; il doit

être un élève modèle, connaître toutes les obligations de l'écolier, les observer et s'assurer que les autres les observent. Ses décisions sont sans appel dans les questions d'ordre général; il est l'arbitre dans les contestations qui peuvent s'élever durant les jeux... Que vous dirai-je encore?... Il est traité presque sur un pied d'égalité par le *head-master*, et quoique son autorité soit toute morale, il n'y a pas d'exemple que l'élève le plus discipliné lui tienne tête. Ces fonctions ne sont ni amusantes ni commodes; il faut, pour les remplir convenablement, un esprit sérieux et un grand dévouement. Un bon chef exerce une influence marquée sur le ton moral de l'école; il peut l'élever ou le rabaisser, suivant que son propre niveau est supérieur ou inférieur. Notre chef actuel, Henry Longford, a rempli ses fonctions d'une façon absolument satisfaisante, et du reste il a de quoi tenir, comme on dit, car son frère aîné — aujourd'hui marié et père de deux bébés — a été chef pendant trois années consécutives, à une époque quasi préhistorique pour nous, — il y a douze ou treize ans, — et son nom a laissé une trace lumineuse dans les annales de l'école. Je me demande si Henry sera réélu! Pour moi, mon opinion est faite...

— C'est-à-dire que vous voterez pour lui? demanda Marguerite un peu étourdiment.

— Le vote est secret, répondit Elsie Watson d'un air presque offensé.

— Pardonnez-moi. Du reste, je ne connais

aucun des candidats, — pas plus Longford que les autres, s'il en est d'autres!...

— Il paraît que John Lister parle de se présenter, dit Elsie avec un sourire dédaigneux.

— Je crois bien que vous ne me conseilleriez pas de voter pour lui, si j'avais le droit de suffrage! s'écria Marguerite. Voulez-vous que j'engage mon frère à voter pour Longford?

— Oh! je ne saurais rien conseiller à ce sujet! s'écria Elsie vraiment effarouchée; je me reproche même de vous avoir parlé de ces deux candidats. Informez-vous! Consultez les autres... Pour rien au monde je ne voudrais peser sur votre appréciation! »

Marguerite était trop nouvelle et trop étrangère à l'école pour prendre tout à fait au sérieux les petits événements locaux. Elle ne put s'empêcher d'être amusée de l'air presque tragique qu'avait soudain la bonne figure de son amie.

« Eh bien! je conseillerai à Jean-Charles de mettre les noms dans son chapeau et de tirer au sort! s'écria-t-elle. Qui sait? le hasard choisira peut-être à merveille! »

Puis voyant que sa légèreté choquait la jeune Américaine :

« Convenez, ajouta-t-elle en riant, que ce n'est pas une affaire d'État, après tout!...

— Mais, au contraire! repartit Elsie avec feu, c'est une affaire de la plus haute importance pour nous... Tenez, un des candidats que je ne vous nommerai pas, parce qu'il ne serait pas

juste de vous influencer contre lui... Eh bien, croiriez-vous que depuis six mois au moins il louvoie, il intrigue, il cherche à se mettre bien avec ceux d'entre nous qu'il suppose jouir d'une certaine influence!... On va jusqu'à dire, — mais je ne puis l'affirmer, ne l'ayant pas vu de mes yeux ni entendu de mes oreilles, — qu'il a tenté de corrompre à prix d'argent un de nos camarades, qui est fort pauvre, mais qui est très écouté dans son groupe.

— C'est au moins Tommy! s'écria Marguerite impulsivement.

— Oh!... Qu'ai-je dit qui puisse vous faire supposer cela?...

— Est-ce lui, ou non?

— Je ne vous dirai plus rien, si vous formez vos conclusions si vite...

— Mais s'il a refusé, c'est tout à son honneur!... Vous pouvez bien le nommer! Pauvre Tommy, je le vois d'ici repoussant les présents d'Artaxerxès.

— Oh! Marguerite!... Vous me faites de la peine!... Voilà que vous êtes convaincue que c'est Tommy, et sans doute vous avez déjà décidé dans votre petite tête le nom du corrupteur.

— Je suis certaine que c'est John Lister, — bien qu'il ne soit encore pour moi qu'un être de raison, puisque je le connais à peine de vue... »

La physionomie d'Elsie exprimait tant d'inquiétude que Marguerite s'empressa de la rassurer :

« Voilà bien la frivolité française, n'est-ce pas ?

lui dit-elle en passant son bras sous celui de sa compagne. Ne vous tourmentez pas, allez!... D'abord je n'ai pas à me mêler de cette affaire. Et puis, à supposer que je donne un conseil à mon frère, pensez-vous qu'il serait obligé de le suivre?... A sa place, il est très probable que je déposerais simplement un bulletin blanc.

— Oh! non. Ce serait mal!... Songez donc que pour un an il se trouvera placé sous l'autorité du chef. Voudriez-vous qu'il n'eût pas sa chance comme un autre d'être gouverné à son goût?

— C'est juste... Mais, dites-moi, peut-on voter pour une jeune fille?

— Il n'y a pas à cet égard d'interdiction portée au règlement.

— Alors, j'ai mon candidat! je vais dire à Jean-Charles de voter pour vous!

— Oh! ne faites pas cela, je vous en prie! s'écria Elsie sincèrement alarmée. On nous a vues ensemble tout l'après-midi... on ne manquerait pas de penser que je vous ai influencée. Oh! Marguerite! ne me jouez pas ce tour, je vous en supplie, vous me désobligeriez terriblement!... »

Des larmes brillaient dans les yeux de la pauvre Elsie.

« Rassurez-vous! dit Marguerite toute surprise, je ne voudrais pour rien au monde vous désobliger!... mais, très sincèrement, j'aurais été charmée de vous voir à la tête de l'école!... »

— Vous ne me connaissez pas assez!... je n'ai aucune des qualités indispensables pour cette charge.

— Je vous connais un peu mieux que ceux à qui je n'ai jamais parlé, pourtant !

— Oh ! je préférerais encore voir votre frère déposer dans l'urne un bulletin nul, dit Elsie en serrant nerveusement ses mains l'une dans l'autre.

— Je vous répète que je ne lui dirai rien de mon idée, puisqu'elle vous chagrine!... voulez-vous ma parole d'honneur ?

— Oh ! non certes !... Et pardon d'accueillir si peu gracieusement votre bonne intention, ma chère Marguerite. Si vous étiez de l'école vous verriez combien une telle chose aurait été fâcheuse pour ma réputation.

— Soyez tranquille, vous dis-je ; et reprenez votre partie de tennis. Pensez-vous qu'il me sera permis d'assister au vote ? ajouta Marguerite. Cela m'amuserait beaucoup.

— Il n'y a rien de plus facile, et vous n'avez qu'à venir avec moi quand il sera temps ! »

A l'heure dite, le grand hall présentait une animation extraordinaire. Une plate-forme avait été élevée à l'un des bouts, et les quatre à cinq cents élèves de l'école Luttrell se tenaient réunis par groupes, discutant, bavardant, chacun prônant bien haut les mérites de son candidat favori et ne se gênant pas pour exprimer son opinion sur les autres concurrents. Les classes moyennes et supérieures seules votaient ; mais les *minimes* et les *élémentaires* n'auraient, pour rien au monde, manqué à la cérémonie et prenaient en parole

une part active au sabbat électoral. On ne voyait aucun maître ou professeur. L'élection du chef regardait exclusivement les élèves; ils étaient libres de procéder à leur guise.

Un bureau avait été formé, composé de quatre garçons et de quatre filles, plus le président dont le nom avait été tiré au sort et qui se trouva être Elsie Watson. Elle monta au fauteuil et s'y installa avec cet air de dignité modeste qui lui était particulier.

« Est-ce assez amusant ! s'écria Jean-Charles en rencontrant sa sœur, et si animé qu'il ne songea même pas à s'étonner de sa présence.

— Pour qui vas-tu voter ? lui demanda-t-elle.

— Ma foi, je ne sais pas au juste, répondit Jean-Charles d'un air important, car toute cette affaire lui plaisait fort.

— On m'assure que toutes les chances sont pour Henry Longford. Il a si bien fait l'an dernier !

— Oh ! si ce doit être toujours le même, cela ne vaut pas la peine de voter !... qu'il soit nommé à vie, et n'en parlons plus !...

— Pourtant, s'il a été un bon chef !...

— Bah ! Un autre sera peut-être meilleur encore !... Wright est un cricketer hors ligne, voilà ce que j'appelle une qualité sérieuse chez un candidat !...

— Pour ce que tu en feras !... Tu ne joues pas au cricket !...

— Je compte m'y mettre cette année, madame

la raisonneuse... Les sports avant tout!... Je veux un chef sportif!...

— Qui est Wright ?

— Ce grand garçon aux cheveux roux, là sur la plate-forme, à droite.

— Sa figure ne me plaît guère.

— Bon ! elle va juger les candidats sur la forme de leur nez à présent!... Voilà comment les femmes voteront quand elles auront obtenu le droit de suffrage ! s'écria Jean-Charles en levant les bras au ciel.

— Tu sais bien que je ne suis pas électeur ! répliqua Marguerite. Prenez Pierre, Paul ou Jacques, ce n'est pas mon affaire. »

En ce moment on cria :

« Silence!... Les candidats vont parler!... »

Henry Longford se présenta le premier. Sa haute taille, sa bonne mine, son air franc et sérieux prévenaient en sa faveur.

« *Ladies and gentlemen*, dit-il, j'apprends à l'instant que mon nom figure sur un certain nombre de bulletins. Je tiens à déclarer qu'il a été mis en avant à mon insu. L'an dernier je me suis présenté à vos suffrages et j'ai été élu à une forte majorité. J'ai tâché pendant deux semestres de remplir consciencieusement les fonctions que j'avais acceptées et qui resteront l'honneur de ma vie scolaire ; mais aujourd'hui je désire rentrer dans le rang et pouvoir me donner tout entier à la préparation de mon examen de sortie. La charge de chef de l'école est lourde, je vous prie de vou-

loir bien ne plus me la confier. Vous trouverez aisément parmi nos camarades un candidat digne de la remplir. En remerciant ceux qui ont pensé à suspendre en ma faveur une règle que je crois excellente, — celle qui consiste à choisir un nouveau chef chaque année, — j'ai l'honneur de décliner toute candidature. »

(Cris contradictoires : *Bravo!... Bien dit!... Il a raison! Non!... Oui!... Non!... C'est Longford qu'il nous faut!... Place aux jeunes!... Pas de réélection!...*)

Longford descend de la tribune et Lister se présente à sa place. C'est un long et mince garçon aux cheveux couleur de chaume, à la figure peu avenante avec son binocle et son nez pointu.

« La parole est à John Lister! dit Elsie Watson.

— Messieurs, commence-t-il, je me présente devant vous... »

Une tempête de cris lui coupe la parole.

— Honte! il n'a pas parlé aux dames!... Il est aveugle!... Il croit qu'il n'y a que des hommes dans la salle!... Recommence et fais mieux!... Ouvre l'œil!... Essuie tes lunettes! etc.

— Messieurs et *mesdames*, alors!... reprend Lister d'un air de dépit.

— Non! non! les dames d'abord!

— Mesdames et messieurs! crie Lister furieux; je me présente devant vous...

— Tu as déjà dit cela!... crie une voix.

— Je le dis et je le répète, reprend Lister pâle de colère, je me présente devant vous...

— Nous le voyons bien ! — Passe à autre chose !
— Non ! assez !... — Tu te présentes, c'est bon ; tu n'es pas admis !... — Place à un autre ! — Ce n'est pas juste !... Il a le droit de parler ! — Et nous, nous avons le droit de ne pas l'écouter !... »

Ces exclamations se croisent dans la salle au milieu d'une tempête de cris et de rires ; Marguerite, effrayée, a saisi le bras de Jean-Charles, qui se trouve dans son élément et crie plus fort que le plus ancien électeur.

Elsie se lève et agite sa sonnette ; au bout de quelques instants, le calme se rétablit :

« Je me présente aux fonctions de chef, parce que je suis sincèrement persuadé que je suis fait pour les remplir... » reprend Lister. Mais, de nouveau, les cris l'interrompent, et après avoir essayé dix minutes de parler au milieu d'un tapage assourdissant, on le voit lever les bras au ciel d'un air d'indignation et redescendre les degrés de la tribune.

Wright y paraît à sa place. C'est un grand et beau garçon aux cheveux roux, à la taille athlétique ; mais, comme l'a remarqué Marguerite, sa physionomie n'est pas avenante. Elle est déparée par un air de dureté ; ses yeux, d'un bleu sombre, semblent regarder en dedans et ne rien refléter de ce qui les entoure :

« Mesdemoiselles, messieurs, dit-il, d'une voix forte, je désire être votre chef, parce que je trouve qu'on n'a pas donné assez d'extension au cricket pendant les deux derniers semestres. Si vous me

nommez, tous mes efforts tendront à donner à l'école une chance de brosser les Anglais au prochain concours. »

Et il redescend sans en ajouter plus long.

Cris de : « Bravo ! Il va droit au but, celui-là !

— Wright est mon homme ! — Le cricket et le *base-ball* avant tout !...

— Longford joue aussi bien que lui ! — Non !

— Si ! — Longford joue mieux le *base-ball*, mais pas aussi bien le cricket. — D'ailleurs, il ne se présente pas. Hallo ! En voici un autre. »

Pembroke Nicholson paraît à la tribune :

« Mesdemoiselles, messieurs, mes amis m'assurent que je dois me présenter à vos suffrages. Si Longford n'avait pas déclaré publiquement tout à l'heure qu'il déclinait la candidature, j'aurais voté pour lui. Puisqu'il se retire, je me présente à sa place et je ne puis mieux dire que ceci : — Si je suis élu, je ferai tous mes efforts pour marcher sur ses traces. »

Marguerite est vivement séduite par l'air de franchise modeste du candidat :

« Si j'étais électeur, je voterais pour lui ! dit-elle à Mabel Graham qui s'est approchée. Et vous ?

— Moi, je vote pour Longford.

— Mais puisqu'il se retire ?

— Si tous votaient pour lui, il faudrait bien qu'il acceptât ! »

Sur quoi, Jean-Charles intervenant :

« Vous votez pour Wright, j'espère?...

— Certes, non !... Il me déplaît trop. Quelle

suffisance ! L'homme providentiel, qui battra les Anglais au cricket !... Rien que pour rabaisser sa vanité, je ne lui donnerai pas ma voix.

— Il n'en est pas moins vrai que, l'an dernier, Luttrell a été battu au match international de cricket.

— Et vous croyez de bonne foi que c'était la faute de Longford ? Si les élèves de Luttrell avaient bien joué, ils auraient gagné, quel que fût leur chef !

— Cela peut être... Mais il vaut mieux avoir un bon joueur !

— Longford et Nicholson sont des garçons d'une autre valeur morale que Wright, ajouta Mabel Graham. Longford est l'honneur même. Depuis dix ans qu'il est à Luttrell, on ne l'a jamais entendu proférer un mensonge. Il est d'un abord un peu raide, mais si franc, si simple : c'est un chef qui nous fait honneur ! Nicholson aussi est un brave garçon, presque scrupuleux dans son désir de bien faire. A défaut de Longford, nous devrions choisir Nicholson.

— Il a l'air d'un *prig*¹, objecta Jean-Charles.

— Eh ! pas du tout ! Nicholson est, au contraire, la simplicité même. Et vous savez que ce sera un grand savant ! Mon père, qui a eu connaissance de quelques-unes de ses dissertations, dit qu'elles seraient remarquables chez un homme fait.

— Moi, je penche pour le cricketer, dit Jean-Charles.

1. Le *prig* est le modèle un peu trop conscient de toutes les vertus.

— Est-ce qu'il y a quelque chose à objecter contre lui? » demanda Marguerite.

Mabel fit une petite moue :

« C'est toujours un rôle ingrat de dire du mal des gens sans qu'ils puissent se défendre. Je ne veux rien arguer contre Wright, excepté que je trouve ses manières souverainement déplaisantes.

— Aurait-il du sang nègre? demanda Marguerite frappée de la chevelure crépue du jeune homme.

— Ma chère, quelle question!... On voit bien que vous ne connaissez pas nos préjugés yankees, s'écria Mabel en riant. Sachez qu'un Américain qui se respecte mourrait de faim ou de soif plutôt que de s'asseoir à la même table avec un malheureux qui aurait une seule goutte de sang noir dans les veines!... Chez nous, les gens de couleur sont des parias : on ne les tolère que comme domestiques...

— C'est curieux... j'aurais cru qu'en ce pays on entendait mieux l'esprit démocratique!

— On l'entend à merveille *pour les blancs*; personne ne songe à s'offusquer si un camarade décrotte les souliers dans la rue ou balaye les trottoirs, pourvu qu'il soit de race blanche. Mais un nègre, fût-il possesseur des milliards de Vanderbilt, savant comme le docteur Faust ou doué du génie inventif d'Edison (ce qui n'est pas précisément le cas, en général, il faut bien l'avouer), un nègre n'est bon qu'à vous servir en wagon-res-

taurant... Et encore!... Mais voilà le vote qui commence... il faut se décider... »

Après quelques candidatures fantaisistes et de nombreux discours prononcés au milieu du bruit, Elsie Watson, agitant sa sonnette, déclarait, en effet, qu'on allait procéder au vote. Les électeurs devaient défiler devant le bureau et déposer personnellement leur bulletin. La procession commença avec beaucoup de calme et de régularité.

Quand tout le monde eut voté, les secrétaires dépouillèrent le scrutin.

Enfin le plus jeune remit un papier à Elsie qui se leva.

Un profond silence régna à l'instant dans la vaste salle. Jean-Charles, tout entier à la fièvre électorale, sentait son émotion grandir de minute en minute et Marguerite n'était pas éloignée de la partager.

« Nombre de votants : 324, dit Elsie.

« Majorité absolue : 163.

« Longford.	145
« Nicholson	98
« Wright.	35
« Wilson	32
« Ford.	10
« Lister.	2
« Bulletins blancs ou nuls. . . .	2

« Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, il y a ballottage. »

Un tumulte indescriptible éclata dès qu'on

connut le résultat du vote. Les partisans de Longford affirmaient qu'il devait être élu haut la main, que Nicholson devait à sa dignité de se désister en sa faveur; ceux de Nicholson soutenaient, au contraire, que c'était à Longford de se désister, puisqu'il avait décliné toute candidature. Les partisans de Wright avaient l'oreille basse; ceux dont les candidats avaient obtenu un nombre de voix infime discutaient avec ardeur pour savoir sur quel nom ils reporteraient leurs suffrages; mais tous étaient unanimes à railler le piteux résultat obtenu par Lister : sa propre voix et celle de son frère, voilà tout ce qu'il avait récolté ! Au milieu du tumulte on entendit de nouveau la sonnette. Elsie annonça que, conformément aux précédents, en cas de ballottage, on procéderait, le jeudi suivant, à un nouveau tour de scrutin.

La foule des élèves s'écoula lentement en discutant avec ardeur l'événement du jour.

CHAPITRE XII

UNE UNIVERSITÉ DE JEUNES FILLES

Marguerite à Henriette.

Chicago, 20 septembre.

Je t'ai conté en détail le train de ma nouvelle existence. Elle m'intéresse et m'amuse de plus en plus. Que j'aimerais à t'avoir ici, chère Henriette ! Tu me manques plus que je ne saurais dire. Nous nous comprenons si bien ! Avec toi, il n'y a qu'à échanger un regard pour savoir que toute impression reçue est partagée au même instant. Même si la civilité nous interdisait ce signal, nous savions que rien n'était perdu pour attendre et qu'une fois rentrées au bercail, nous pourrions dissenter à perte de vue sur les notes mentales que nous rapportions pour les mettre en commun. Ici je ne trouve rien de tel, et c'est vraiment ma grande privation ; car entre gens de langue différente, il n'y a jamais pleine *harmonie de con-*

science, selon l'expression de mon père. On ne s'entend pas sans explications. La moindre plaisanterie exige un commentaire, et c'est assez pour vous faire passer le goût d'en risquer jamais une. Aussi n'ai-je point d'amie au sens propre du mot. Celle de mes compagnes de jeux avec qui je sympathise le mieux est Mabel Graham, la petite Anglaise. Nous nous sommes trouvées les deux seules jeunes filles d'origine étrangère sur la pelouse de Luttrell et, après quelques passes d'armes, nous avons découvert que nous n'avions pas d'aversion l'une pour l'autre, comme on aurait pu le supposer. De là à devenir bonnes camarades, il n'y avait qu'un pas et nous l'avons franchi sans difficulté. D'accord formel, nous avons mis de côté la question de la superficie de Londres, les mérites de la tour du Champ-de-Mars et autres thèmes irritants. Une fois les sujets de controverse écartés, il s'est trouvé que nous avons beaucoup de goûts semblables ; que les mêmes choses nous séduisent et nous déplaisent en ce pays ; que nos habitudes, nos idées, notre éducation diffèrent moins entre elles qu'avec celles des Américaines.

Maintenant que j'ai mis de côté mon antagonisme, pour comparer Mabel à mes autres compagnes de jeu, d'un œil non prévenu, je lui découvre un charme de manières qui leur fait totalement défaut. C'est une sorte de grâce tranquille, une mesure dans l'expression, quelque chose de délicat dans la voix, de civilisé dans le ton, avec une harmonie de mouvements, une di-

gnité de toute sa personne : au total, l'air d'une jeune fille bien élevée comme nous l'entendons.

Mais je bavarde sans te rien dire de ce que je veux précisément te conter aujourd'hui, ma visite à l'Université féminine de Wentworth qui a manqué avoir une fin tragique. Or donc, tu te rappelles que nous étions invités, mon frère et moi, à nous joindre à un petit groupe d'élèves de Luttrell qui devaient, samedi dernier, se rendre à Wentworth sous la conduite de miss Phillips et du docteur Morton.

Nous étions au septième ciel, Mabel et moi ; le temps était radieux, les visages aussi ; tout marche à souhait, nous arrivons à point : ni trop tôt, ni trop tard, et on nous introduit auprès d'une majestueuse dame, M^{rs} Van Tromp Morgan, la *lady-principal*, la grande directrice de l'établissement. Bénigne et condescendante, elle nous accueille, à ce que déclare chacun, avec la plus parfaite affabilité ; ce qui ne nous empêche pas de nous sentir horriblement intimidées, Mabel et moi. Heureusement, elle délègue bientôt ses pouvoirs à miss Meredith, la sous-directrice, une dame encore fort imposante, mais beaucoup moins redoutable, et nous ayant priés de l'excuser sur l'impossibilité où elle est de nous accompagner, se retire, appuyée sur une canne à pomme d'or, non sans nous avoir engagés courtoisement à nous amuser de notre mieux.

Car cette vénérable personne souffre de la goutte, tout comme un homme. Il y a en vérité

quelque chose de masculin dans la coupe de son visage, dans son front massif, dans les lignes sévères de sa bouche. On dit, d'ailleurs, que le cerveau qui modèle ce front est tout à fait un cerveau d'homme — d'homme supérieur s'entend! — Rien que le fait d'être à la tête de cette université dirait, sans autre, que ce doit être une femme de mérite; mais il paraît qu'on n'avait vu, de mémoire d'élève, tant de savoir sous un seul crâne! Nous avons entendu conter des choses à couper la respiration sur la quantité et la variété de ses talents; aussi nous sentions-nous devant elle un peu comme les habitants du Thibet admis à contempler le Bouddha vivant: pénétrés de respect, mais opprimés et aspirant vaguement à nous retrouver dans un milieu moins auguste.

La visite du collège a commencé. Nous avons vu un défilé innombrable de salles, salons, halls, galeries, appartements, bibliothèques, laboratoires, pavillons séparés... Il me semble que j'ai visité un monde et je me perds un peu dans mes souvenirs. Cependant, ce qui domine, c'est que les bâtiments de l'Université forment un ensemble grandiose: édifice central aux grandes lignes, avec une multitude de cottages, pavillons, maisonnettes couvertes de plantes grimpantes et qui se pressent autour du corps de logis principal comme les poussins autour de la mère poule. Le tout sur une pelouse de fin gazon descendant à l'est en pente douce jusqu'au bord du lac, et ayant pour rideau, à l'ouest et au nord, le plus admirable

bois de chênes, d'acacias et de platanes : une forêt plutôt, et comme le nouveau monde seul en possède, sans doute. Devant les maisonnettes qui sont la demeure des étudiantes, des jardinets très soignés, du gazon fin comme des cheveux, des haies vives, des jets d'eau étincelants. A l'intérieur du grand hall, des laboratoires de chimie, de physique, d'histoire naturelle et même (le croirais-tu) d'anatomie ! Des galeries de tableaux et de sculpture, des salles de conférences, des salles de lecture et de concert, des salles de danse et de maintien (qu'on appelle ici *callisthenics*) ; une délicieuse salle de spectacle où l'on joue, paraît-il, jusqu'à des tragédies grecques — *en grec* : aussi bien que la comédie ou l'opérette... Tu m'avoueras que ce tableau n'a rien de rébarbatif, et qu'à l'idée de se voir un jour citoyenne de ce lieu, on peut bien se sentir prise d'émulation, décidée à donner un coup de collier, à ne plus végéter dans l'ignorance, et à tâcher de se rendre digne de marcher revêtue de la toge et du bonnet carré, comme tant d'autres jeunes filles, sous ces ombrages qui font penser aux jardins d'Academos¹. Pour ce qui est du plan des études, de l'esprit général de l'enseignement, des vues d'ensemble qu'on en peut tirer, tu penses bien que tout cela est au-dessus de ma compétence, et je ne ferais que patauger à vouloir me mêler de parler de ces choses. Cependant Elsie Watson veut bien me

1. Voir l'*Écolier d'Athènes*.

prêter une dissertation, un *essay*, comme on dit ici, qu'elle a fait sur ce sujet, et me permettre d'y puiser tel détail que je voudrai, ou qui pourra se rencontrer avec ce que j'ai moi-même entendu ou observé.

L'Université de Wentworth compte aujourd'hui plus de huit cents étudiantes. Elle a été fondée, comme presque toutes les institutions d'utilité publique en ce pays, par l'initiative privée. C'est une richissime héritière, fille d'un marchand de pétrole, qui, dégoûtée de son immense fortune, s'est retirée soudain sous sa tente, il y a une vingtaine d'années, se réservant juste le nécessaire pour vivre, après avoir abandonné tout le reste pour la création d'une Université féminine; *souhaitant, disait-elle, que les mères futures fussent capables d'instruire leurs enfants et de les diriger, et estimant que les droits de la femme sont les mêmes que ceux de l'homme.* Il paraît que miss Wentworth, la munificente donatrice, vit encore, entourée du respect et de l'affection de ses innombrables obligées. J'aimerais bien à la voir! Tous les cours de l'Université sont gratuits, cela va sans dire. C'est un comité d'étudiantes qui maintient le règlement sur les récréations, l'heure des repas et autres questions d'ordre intérieur. Ces étudiantes vont et viennent comme elles veulent et sont libres d'exercer une profession pour augmenter leurs ressources. L'enseignement qu'on reçoit à Wentworth a la prétention de justifier son titre et d'être *universel*; mais il tend constamment à rester *pratique*, ce qui paraît être la grande

préoccupation aux États-Unis. Par exemple, on lit au programme : « Outre les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie et l'histoire, l'Université enseigne : la mécanique, *dont l'étude est indispensable en un siècle où la force des machines tend à se substituer à celle de l'homme*; l'agriculture : « car il est inadmissible que le travail, qui nous met en contact avec les mystérieuses énergies de la nature d'où dépend la vie de l'humanité, soit laissé à la routine et à l'ignorance »; l'économie politique divisée en nombreuses sections : développement des sociétés industrielles, corporations, réformes économiques; symptômes du mécontentement moderne; avantages et dangers des révolutions dans l'industrie; finances et dette publique; développement des institutions et des forces sociales; causes du vice et ses conséquences; du crime et du paupérisme; origines de l'État, son histoire; mécanisme des divers gouvernements, etc., etc.

Par cette énumération (je continue à citer) on voit quelle large place tiennent à l'Université les études politiques et sociales. « C'est que, dit la fondatrice, par elles seules on peut dans une démocratie tenir en garde les esprits contre les séductions des politiciens qui recherchent les places et les distinctions officielles, sans se soucier d'acquérir les connaissances indispensables à leur charge, et faire comprendre aux jeunes gens l'importance des lois du travail et du principe de la coopération. »

Tout cela est sans aucun doute beaucoup trop sérieux, beaucoup trop fort encore pour nous, n'est-ce pas, ma chère Henriette; nous pouvons cependant en tirer notre petite conclusion, et elle est encourageante, c'est qu'ici les femmes ont avancé hardiment la prétention d'être aussi fortes dans la théorie, aussi utiles dans la pratique que les hommes, leurs devanciers, — et qu'elles paraissent vouloir justifier cette prétention. Pour ce qui est de la grande terreur, où sont les adversaires de ce mouvement, de voir perdre au sexe faible ses qualités propres, grâce, douceur et modestie, il suffit d'un coup d'œil sur les habitantes de Wentworth pour que cette objection tombe à plat. Il y a parmi les savantes, comme ailleurs, des natures brusques, ingrates, antipathiques; mais on sait bien que ces caractères peuvent souvent faire bon ménage avec l'ignorance la plus complète. Bref, on ne voit pas que les étudiantes ou doctresses diffèrent de leurs sœurs autrement que par leur mérite.

Je suis lasse de parler comme un livre, d'autant plus que je n'ai guère fait que laisser parler Elsie Watson, et je reviens au récit des amusements de ma journée.

Au moment où nous finissions de passer en revue les bâtiments, la cloche du thé venait de sonner.

Dans le hall de marbre, fleuri de roses comme pour un jour de gala, les étudiantes, ayant toutes fait un bout de toilette, s'assoient à de petites

tables coquettement servies. Des frères, des amis, des sœurs, des parents se joignent à elles. Tout autour de ces tables, aussi bien que dans les galeries supérieures, circulent des nègres tenant en équilibre sur des plateaux, avec la théière fumante, des piles de rôties et des pyramides de fruits. Un bruit joyeux de rires, de conversations se fait entendre. Évidemment, on est heureux à l'Université de Wentworth : toutes les figures sont gaies, toutes même paraissent belles. Comme nous entrions dans le hall, le docteur Morton reçoit l'invitation d'aller prendre le thé avec quelques autres dignitaires dans le salon de la *lady-principal*, et nous sommes laissés aux soins de miss Meredith. Je ne t'ai pas dit encore, je crois, combien nous étions et qui nous étions. Il y avait d'abord miss Phillips, qui appartient à l'Université; Elsie Watson, qui ne tardera guère à venir prendre rang ici; Pembroke Nicholson, qui sera sans doute bientôt élu « chef de l'école » (je t'ai dit un mot de nos luttes électorales) et dont la sœur, Esther, est étudiante à Wentworth; Jean-Charles, Mabel Graham et moi; enfin John Lister, un garçon que nous n'aimons guère ni les uns ni les autres, mais qui a pour spécialité de se croire partout indispensable et de se joindre à toute partie de plaisir où on n'a que faire de lui.

Miss Nicholson, informée de l'arrivée de son frère, vient bientôt se joindre à nous et nous invite à sa table; elle est gentille à croquer, sous sa tog et son bonnet carré dont le gland de soie

floche se mêle à ses blonds cheveux, car dans son empressement elle n'a pas pris le temps de quitter la livrée d'étude. C'est bien la plus gaie, la plus accueillante petite hôtesse qu'on puisse voir : il faut que je te cite un trait de sa façon.

Tu connais l'appétit mirifique de Jean-Charles. Pressé par l'aimable miss Nicholson, il démolissait avec son entrain accoutumé les piles de fines tartines, les montagnes de délicieuses biscottes qu'elle ne cessait de lui passer. Mais j'ai fini par observer que pas une fois elle n'avait prononcé le mot qui vient si naturellement aux lèvres en pareil cas, que tout le monde emploie : *some more!* (Un peu plus!) Je n'ai pu m'empêcher de faire à demi-voix la remarque, car elle a une bonhomie et un sans-façon tout à fait contagieux.

« Ah! dit-elle, avec un éclair de malice dans ses jolis yeux rieurs, ne dites jamais à un convive de bonne volonté : *Un peu plus!* de ceci ou de cela... Vous seriez capable de couper son inspiration!

— Dans mon cas, dit Jean-Charles, riant de tout son cœur, ce mot ne serait peut-être pas inutile. Il pourrait me suggérer de salutaires réflexions, m'engager à refréner mon appétit vorace...

— Et par conséquent, dit miss Esther, riant aussi, c'est le dernier que doive prononcer un amphitryon soucieux de ses invités. »

N'est-ce pas que cette réflexion est fine et drôle, et que cette manière de faire est originale?

Et pourtant miss Nicholson est, dit-on, la fille de simples agriculteurs; elle n'a pas reçu comme Mabel, par exemple, les leçons de tenue et de savoir-vivre d'un milieu raffiné; elle est *self-educated* et cela se sent et se voit à plus d'un détail, à une certaine brusquerie, notamment, qui est déplaisante chez ceux dont le naturel est désagréable, mais qui devient un agrément de plus quand on n'a qu'à gagner (c'est le cas de miss Esther) à demeurer soi-même en toute occasion. Elle est vive et gaie comme un pinson, s'amuse d'un rien, trouve du goût à tout, aux sports et aux études. Entre autres choses, elle raffole de l'aviron, découvre en nous des gens faits pour la comprendre, et bientôt on convient unanimement de faire une partie sur l'eau. Aussitôt le thé pris, en un tour de main la gentille étudiante se débarrasse de sa toge et revient en tenue de plein air. Nous descendons par un chemin fleuri jusqu'au bord de l'eau bleue, nous détachons une barque amarrée au quai de bois, quatre de nous prennent l'aviron, et nous voilà lancés à l'aventure sur le lac Michigan! Miss Meredith, qui n'a pas le pied nautique, nous dit adieu de la rive; Elsie Watson, toujours bonne, est restée avec elle pour lui tenir compagnie.

D'abord tout marcha à souhait; l'air était suave, une brise parfumée d'acacia, des ramages d'oiseaux nous arrivaient de la forêt, l'eau brillait comme un diamant; un décor de poème! Nous étions six, et il n'y avait que quatre avirons : on

se relayait donc, et c'était très bien organisé, car de cette façon on avait tous le plaisir de ramer, sans lequel il ne vaut guère la peine, selon moi, d'aller en bateau, et cependant on pouvait respirer de temps à autre et reprendre de nouvelles forces. Quand je dis que tout marchait à souhait, je me sers d'une phrase stéréotypée, et ainsi que nous le faisait remarquer le judicieux M. Dupré, on arrive généralement par ce moyen à exprimer le contraire de ce qu'on veut dire, bien heureux, ajoutait-il, si l'on n'exprime pas une sottise !

Tout ne marchait pas à souhait, car dès le premier coup d'aviron, avant même, John Lister avait déjà réussi à se rendre incommode.

D'abord il a fait des grimaces sans fin pour décider s'il ramerait, quel aviron il choisirait, quelle place serait la meilleure, trouvant à redire à chaque chose : on aurait pu le croire un maître dans la partie. Enfin, il se décide, prend la place qu'il juge la plus favorable — et se met à battre l'eau tout de travers ! Pas un principe, pas la moindre mesure ! il me faisait grincer les dents. Te rappelles-tu quand ce bon vieux loup de mer, Kermadec, nous donnait nos leçons d'aviron sur la Marne, comme il pontifiait, comme il était exigeant, comme il fallait partir au commandement, — un vrai chef d'orchestre, — et qu'il avait raison !

Heureusement maître John Lister en a eu vite assez de se donner du mal, et à partir du moment où il a cessé de nous prêter son concours, nous

avons pu filer droit et juste; mais pour se rattraper, sans doute, de l'inaction de ses bras, il recommence à jouer de la langue et trouve que tout va mal; le soleil couchant lui frappe dans les yeux et l'aveugle, il est mal assis, les bancs devraient être pourvus de coussins, il sent des crampes lui monter aux jambes; cette promenade est monotone; nous avons bien tort de suivre le bord : aurions-nous, par hasard, peur de nous engager en pleine eau? Pour des rameurs si expérimentés, c'est assez piètre, etc., etc.

Agacés par cette critique acharnée, et peut-être poussés par le désir de prouver à ce fâcheux que le large n'avait rien qui nous effrayât, nous avons depuis un moment quitté les bords abrités et tranquilles pour nager vers le nord. La différence était déjà assez marquée, les grandes lames du lac ressemblent parfaitement à celles de la mer. Cependant nous ne pensions pas nous être avancés plus qu'il ne convenait, car les bâtiments blancs de l'Université, étincelant sous le soleil couchant, se distinguaient encore dans le lointain. Mais ce n'est pas sans cause que le Michigan est appelé le plus beau, le plus bleu, le *plus traître* de la grande chaîne de nappes d'eau qui commence au lac Supérieur pour aller se perdre dans le Saint-Laurent. Le passage du calme à la fureur a été véritablement foudroyant. J'étais justement en train de vanter la douceur extraordinaire de cette fin de journée. Miss Nicholson, qui s'était penchée sur son aviron et

semblait écouter quelque chose, me dit d'une voix un peu changée :

« Si vous aimez les contrastes, apprêtez-vous à en voir un ! »

A peine avait-elle fini de parler qu'un sifflement strident nous assourdit. C'était le vent, la fameuse brise du Michigan, qui tout le jour endormi dans un coin comme quelque monstre dangereux, se réveillait soudain, accourait sur nous comme un forcené. Le ciel s'était en un instant couvert d'un voile de plomb ; l'eau était devenue couleur d'encre ; un grondement terrible, grandissant, avertissait les moins experts qu'il se préparait des choses sinistres dans les profondeurs du lac. Il n'y avait pas à délibérer. Il fallait rentrer au plus vite, faire force de rames sur le bord. Esther Nicholson prit le commandement de la retraite.

« Mabel et Marguerite, dit-elle brièvement, quittez les avirons, il faut ici du poignet ! Bertoux et Lister, prenez leur place. Preste !... »

Sans questionner, avec calme et précision, Jean-Charles et Mabel changèrent de place ; pour moi, je m'étais levée, et je me tenais prête à passer le tour à John Lister, assis plus près de moi. Mais il ne bougeait pas.

« Eh bien ! dit Esther impatiente, vous décidez-vous ? Il n'y a pas de minutes à perdre, pas même de secondes !... »

— Je... je ne me sens pas très bien... »

Blême et défait, il paraissait en effet se trouver

fort mal. Miss Nicholson ne lui donna pas un second regard; d'un signe, elle m'enjoint de reprendre mon aviron, puis elle donne un coup de barre, nous virons de bord et nous poussons vigoureusement vers la rive.

Par bonheur, je ne crains pas de ramer, tu en sais quelque chose, toi qui as si souvent lutté avec moi de vitesse et de persévérance sur la Marne et sur notre cher petit lac d'Enghien. Je ne me doutais guère alors que j'apprenais à défendre ma vie. N'est-ce pas étrange qu'en un rien de temps, au milieu d'une partie de plaisir, on passe ainsi de la quiétude au plus terrible danger! Nous ne pensions qu'à rire, à nous divertir, et nous voilà subitement forcés de nous dire :

« Est-ce que vraiment il faut mourir?... »

Car il ne s'agissait de rien moins. La lame était furieuse, constamment elle nous repoussait. Pour un mètre en avant qu'on avait gagné, on en faisait involontairement dix en arrière. Dans l'obscurité, devenue à peu près complète, la lueur incessante des éclairs et les lumières inquiètes qui clignotaient dans la direction de Wentworth étaient tout notre éclairage. Avec cela, le fracas du tonnerre, le hurlement du vent, les mugissements de l'eau faisaient bien, je t'assure, le concert le plus diabolique qu'il soit possible d'imaginer. J'ai réfléchi après coup que l'obligation ou la possibilité de lutter contre le danger doit beaucoup en atténuer l'horreur.

Nous sentions tous que nous pouvions sombrer d'un moment à l'autre, nous abîmer en un clin d'œil dans la mort ; mais le jeu actif, acharné de l'aviron servait sans doute de contrepoids à cette affreuse vision, car toutes les cervelles restèrent claires et aucun poignet ne faiblit. Seul celui qui ne s'était pas jugé digne de concourir au salut commun avait le loisir, affalé sur son banc, de goûter toute l'amertume de la situation. Mabel, qui ne pouvait aider, n'a eu que plus de mérite à garder son calme.

Après une dizaine de minutes d'efforts (les montres nous ont appris ensuite que ce n'était que des *minutes*!), nous sentîmes avec une joie indicible que l'eau était moins résistante, la vague moins entêtée à nous repousser, et que nous avancions enfin. Quelle que pût être la raison de ce fait, tandis que la tempête continuait de faire rage à quelques brasses de distance, les eaux capricieuses semblaient se calmer dans la région qui baigne les pelouses de Wentworth.

Personne n'avait dit mot pendant ces moments d'angoisse. Pembroke Nicholson, qui ramait devant moi, me jeta par-dessus l'épaule un mot d'encouragement :

« Courage ! dans quelques instants nous serons au quai !... »

— Marguerite, laissez-moi prendre votre place, supplia alors Mabel, qui jusque-là n'avait pas dit un mot.

— Pas de changement ! commanda Esther sans

se retourner. C'est-à-dire... à moins que mademoiselle Bertoux ne soit trop lasse!...

— Je ne suis pas lasse, m'écriai-je vivement, je ramerai jusqu'au bout. Comptez sur moi, miss Nicholson!

— *Brave little girl!* » dit Pembroke.

« Petite fille! » Que dis-tu de cela? Mais il faut pardonner quelque chose, j'imagine, en raison des circonstances. Dans la presse où nous nous trouvions on ne pèse plus, je pense, les épithètes. L'espoir d'aborder bientôt avait redoublé nos forces, nous volions littéralement sur la crête des vagues; le ciel se dégageait peu à peu, on voyait son chemin; la masse sombre des bâtiments de l'Université prenait à chaque coup d'aviron des lignes plus précises, nous distinguions nettement des signes d'agitation, puis ce furent des taches noires çà et là sur l'eau trouble. Des embarcations envoyées à notre aide! Enfin nous entendons des cris d'appel, désormais inutiles, auxquels nous répondions de toutes nos forces. On se hèle, on se rapproche, on se reconnaît et se salue... puis on nage de conserve vers la rive. Enfin on accoste!...

Le docteur Morton, qui se trouvait dans l'un des canots lancés à notre recherche, nous presse sur sa poitrine, comme si nous étions ses enfants, et nous, nous l'embrassons de grand cœur, Mabel et moi. Il en garde une sous chaque bras, tandis que nous traversons la pelouse pour regagner la maison, au milieu d'explications,

de bénédictions, de félicitations tumultueuses.

« Il paraît, dit le docteur, que ces deux chères enfants se sont conduites en véritables héroïnes, et ceci me console des affreux moments que je viens de passer... »

Puis il soupire. On a dû déposer John Lister affalé sur le sable, car il paraissait incapable de sortir seul du canot, — et chacun entretient poliment la fiction qu'il est malade et que les soupirs du docteur ont pour cause cette subite et mystérieuse indisposition...

CHAPITRE XIII

APRÈS LE VOTE

La piteuse attitude de John Lister sur le lac mit un terme définitif à ses prétentions au poste de chef de l'école. Sans qu'on sût trop comment, — car aucun de ses compagnons de danger ne raconta de quelle manière il s'était tenu, — le bruit se répandit que sa valeur « avait fondu au bout de ses doigts », comme dit le poète, et la couardise étant un vice qu'on ne pardonnait pas à Luttrell, toute chance de jouer un premier rôle dans l'établissement s'évanouit à jamais pour lui. Il le sentit. Le jour du ballottage venu, prétextant une migraine, il rentra au logis après les classes et ne parut pas à l'heure du vote.

Henri Longford avait fait comprendre à ses partisans les plus décidés qu'il parlait sérieusement en déclinant toute candidature; une fois convaincus, la plupart reportèrent leur voix sur Nicholson. Les amis de Charles Wright tenaient bon pour lui et prétendaient tirer de l'affaire du lac

un argument en faveur du candidat sportif. On leur répondait que Nicholson, précisément parce qu'il n'avait pas de préférence exclusive pour un exercice plutôt que pour un autre, avait fait très bonne figure dans le bateau en péril. Bref, il fut élu avec une écrasante majorité, tandis que Wright n'obtenait pas dix voix de plus qu'au premier tour.

Dès que le résultat du vote fut proclamé, tous les écoliers se formèrent en colonne sous la direction du nouveau chef et de son prédécesseur et allèrent se présenter, par le jardin, à la fenêtre du docteur Morton. Celui-ci l'ouvrit immédiatement et parut dans la profonde embrasure.

« Voici le nouveau chef, monsieur, dit Longford en présentant son successeur.

— Ah ! Nicholson !... C'est vous qui êtes élu !.. J'en suis heureux ! Mes enfants, je ne me serais pas permis de vous donner un conseil avant le scrutin, mais à présent que la chose est faite, laissez-moi vous féliciter de votre excellent choix ! s'écria le docteur dont le visage rayonnait de satisfaction. Je ne vous dirai qu'un mot, Nicholson, modelez-vous sur Longford, et vous compterez parmi les meilleurs chefs de Luttrell.

— J'y tâcherai, monsieur, répondit modestement Nicholson en acceptant la cordiale poignée de main que lui offrit le *head-master*,

— Mrs Morton vous attend et sera charmée de vous offrir à goûter, continua le docteur. Longford, vous connaissez le chemin... »

Et il retourna à ses livres, au milieu des acclamations assourdissantes des écoliers, qui ne pouvaient perdre une si belle occasion de donner de l'exercice à leurs poumons. La colonne se reforma et, toujours conduite par Longford et Nicholson, elle envahit les appartements de réception, où Mrs Morton présidait aux derniers préparatifs du *high-tea* traditionnel, — *grand thé*, — renforcé de tasses de chocolat, de crèmes, de puddings et de friandises variées.

Elle n'était jamais plus heureuse qu'en ces occasions, au milieu de sa nombreuse famille d'adoption, et savourait visiblement l'affection confiante que lui témoignaient tous « ses enfants ». Les deux gros garçons, Jim et Jerry, à peine entrés, coururent à elle, comme attirés par un aimant, et chacun se suspendit sans façon à l'un de ses bras.

« Et vous ? dit-elle gaiement, après que le premier appétit de ses convives se fut donné carrière et qu'on lui eut communiqué les nouvelles de la journée. Et vous, mes pauvres gros... Vous n'avez pas voté ?... Vous êtes encore trop jeunes...

— Oh !... moi, je me présenterai dès que j'aurai l'âge ! articula Jim, aussi distinctement que le permettait l'énorme quartier de tarte aux *cranberries* où il mordait à belles dents.

— Et moi aussi, déclara Jerry, qui avait, cela va sans dire, choisi une tranche du même gâteau que son frère.

— Quoi !... L'un contre l'autre ?... Impossible ! » s'écria Mrs Morton.

Sur quoi les deux gros garçons restèrent interdits. Ils n'avaient pas prévu la difficulté.

« Il faudra les élire tous deux ! Personne n'aurait le cœur de les séparer ! dit Mabel Graham, qui servait le thé avec plusieurs de ses compagnes. Encore une tasse, madame ?... Un peu de crème ?... Du sucre ?... Du thé bouillant pour réchauffer celui-ci ?... »

Elsie s'avance, la théière en main. Charles Wright, debout et silencieux, quelque peu assombri par son échec, veut faire preuve de galanterie et montrer qu'il n'est pas abattu par la défaite. Il s'élance, prend la théière des mains d'Elsie... Au même instant Jim avance le bras vers un gâteau sur l'assiette que tient Mabel. Il trébuche dans la robe de Mrs Morton et vient s'abattre contre le jeune homme, qui perd l'équilibre à son tour et inonde de thé brûlant non seulement l'infortuné Jim, mais encore Jerry, qui se trouve, comme par hasard, dans la poche de son frère, juste à point pour recevoir l'ondée...

Les deux pauvres gros garçons, épouvantés, restent immobiles et sans voix. On les croit morts, pour le moins. Mais lorsque le tumulte s'est calmé, on s'aperçoit qu'ils n'ont que de légères rougeurs au front, au nez et sur leurs bonnes joues. On les caresse, on compatit à leurs maux ; ils reçoivent baisers et consolations avec leur impassibilité coutumière et sans lâcher un instant les gâteaux qu'ils ont saisis au moment de la catastrophe. Mais leurs vêtements sont

trempés, il faut qu'ils rentrent bien vite en changer, et ils s'éloignent, le cœur gros d'abandonner toutes ces friandises, tandis que la fête se prolonge gaiement.

Jean-Charles n'avait pas été le dernier à en prendre sa part. Aussi se trouva-t-il sans appétit en rentrant au logis pour l'heure du dîner, et se borna-t-il à égayer la table de famille par le récit des incidents de la journée. M. Bertoux l'écouta avec intérêt et en prit texte pour demander si la discipline scolaire ne souffrait pas de ce régime électif.

« Pas le moins du monde ! répliqua Jean-Charles. Chacun se plie au règlement et accepte volontiers, d'un camarade élu, une observation ou une réprimande, qu'il aimerait beaucoup moins à recevoir du directeur.

— Et cela sans surveillants attitrés, sans inspecteurs ?

— Nous n'avons rien qui réponde à ces fonctionnaires du vieux monde.

— Il doit bien arriver pourtant que le chef de l'école soit obligé de recourir à l'autorité suprême !... Hésite-t-il à le faire, quand c'est nécessaire ? demanda M. Bertoux.

— Il le ferait assurément. Son devoir l'y oblige, car il deviendrait lui-même responsable d'un manquement grave qu'il n'aurait pas réprimé. Mais cela ne se produit guère. On ne m'en a cité qu'un seul cas dans tout le cours de l'année der-

nière : un élève de la classe moyenne s'était rendu coupable d'indélicatesse. Longford se vit dans la nécessité de demander son exclusion. S'il ne l'avait pas fait, tout le collège l'aurait accusé de faiblesse. Le docteur Morton, partageant son avis, ratifia immédiatement sa proposition.

— Mais, enfin, pour les fautes moins graves, pour les menus délits, — intempérance de langue, ébats trop bruyants, disputes entre camarades, — quelle est la jurisprudence ? Le chef de l'école a-t-il des pénalités à sa disposition ?

— Aucune, sauf l'exclusion temporaire ou définitive. Mais cette peine est si honteuse et si redoutée de tous qu'il suffit d'en entrevoir l'application comme possible pour rentrer dans l'ordre. Un mot d'avertissement, un simple rappel à la règle suffisent presque toujours.

— Quoi ! Même pour les « minimales » ?

— Pour les « minimales » aussi bien que pour les autres. L'habitude et le bon exemple sont tout-puissants.

— C'est très curieux. Il faut que les enfants de ce pays sucent avec le lait le sentiment de la responsabilité personnelle ! dit M. Bertoux. Et les *brimades*, ajouta-t-il, est-ce qu'on les tolère ?

— Je n'ai jamais rien aperçu de tel à Luttrell-School. Non seulement les grands ou les moyens n'oppriment jamais les petits, mais toute velléité de ce genre serait aussitôt réprimée par l'école entière.

— Le fait s'est-il présenté ?

— Une seule fois. Morris, un de mes disciples, avait tenté d'extorquer je ne sais quelle déclaration à un minime en lui serrant le poignet assez brutalement. L'enfant avait les larmes aux yeux. Morris avait été vu. Devant tous, Charles Wright et Nicholson l'ont appréhendé au collet et secoué de telle manière, en lui promettant un plongeon dans le lac à la première récidive, qu'il se l'est tenu pour dit et n'a plus recommencé.

— En somme, il y a véritable solidarité entre les élèves ?

— Solidarité complète. Et c'est ce qui maintient la règle. Chacun comprend que le moindre désordre pèsera sur tous, et chacun concourt à l'empêcher.

— C'est très beau. Ne penses-tu pas que la pratique des jeux de plein air a sa part d'influence en cette affaire ?

— Assurément. Au jeu par équipes, on apprend toujours à subordonner ses mouvements et ses actes à l'intérêt commun ; la discipline est respectée, parce qu'elle est volontaire. Mais il y a autre chose, vois-tu, papa ! En ce pays on aime la règle pour elle-même.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'on obéit à la règle précisément pour n'avoir pas à obéir à autrui... Longford m'a expliqué cela, un jour, et j'ai trouvé l'idée très juste. Je l'ai retenue, je m'en suis pénétré et j'ai reconnu qu'en effet il est bien moins pénible de se plier à la lettre de la loi que de subir une autorité personnelle.

— Mon cher enfant, l'idée de Longford n'est pas juste qu'à l'école. Si chacun savait l'apprécier et l'observer dans la vie, le monde s'en trouverait mieux à coup sûr !... »

De cette causerie philosophique, on passa à des sujets moins austères. M^{me} Bertoux annonça qu'elle avait écrit à Paris pour faire fouiller certaines vieilles armoires provenant de sa grand'mère et contenant d'anciennes étoffes précieuses qui pouvaient servir pour l'ameublement de la poupée que Marguerite comptait présenter à l'Exposition scolaire.

Cette poupée, en effet, n'était plus à l'état de projet. Elle avait pris corps, et toute la maison s'intéressait désormais à sa destinée future. Très fortement constituée en bois, avec articulations mobiles, comme un petit modèle d'atelier, elle était revêtue d'une peau de chevreau glacée et pourvue d'une tête en cire qui n'attendait plus que la couleur pour sourire à tout venant, avec les apparences de la vie. Jean Charles lui avait déjà établi, dans une vaste caisse, son appartement propre, composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette, formant rez-de-chaussée avec un vestibule qui donnait accès au degré extérieur. Il travaillait activement au mobilier, — en même temps qu'il poussait sans relâche les plans et devis de son automobile, — et se préoccupait déjà de rechercher les bois rares dont il comptait le revêtir. Les matelas, coussins et oreillers de satin étaient prêts. Le linge de

corps en fine batiste commençait à s'entasser dans une malle minuscule.

M. Bertoux, comme sa femme, suivait avec une curiosité grandissante le développement de la tentative, qui lui avait d'abord paru quelque peu chimérique, et que les résultats acquis classaient de jour en jour au nombre des réalités.

A dire vrai, il avait besoin de ce dérivatif, et du bonheur domestique qu'il trouvait au milieu de cette activité de ruche, pour adoucir l'inquiétude croissante que lui causaient l'absence et le silence véritablement étrange de M. Cazaveilh.

L'hiver approchait. Depuis huit mois, cet oncle extraordinaire était parti sans dire pour quelle destination, ni pour combien de temps, — et pas une lettre de lui, pas une dépêche n'avait donné le moindre indice de ses volontés; nulle nouvelle de ses faits et gestes n'était venue dire quelle partie du monde il honorait de sa présence. Dans les premiers temps de son séjour à Chicago, M. Bertoux avait bien pu accepter comme un trait d'excentricité un peu excessif, à coup sûr, mais tolérable, en somme, l'invitation singulière d'où étaient nés son propre voyage aux États-Unis et la transplantation provisoire de sa famille au bord du Michigan. Tout ce qu'il connaissait de l'oncle Cazaveilh avant ce voyage, tout ce qu'il avait appris de lui depuis son arrivée à Chicago, concourait à lui faire considérer par le meilleur côté l'espèce de violence affectueuse dont il avait été l'objet avec tous les siens; la haute

confiance même que le procédé impliquait et attestait avait revêtu à ses yeux un caractère éminemment flatteur.

Mais à mesure que le temps s'écoulait, cette impression première faisait place, assez naturellement, à des pensées différentes. M. Bertoux ne pouvait s'empêcher de se sentir envahi par des doutes pénibles et de craindre qu'une catastrophe inconnue, un malheur irréparable, fussent la cause d'un silence aussi complet. Il se disait qu'après avoir obéi-sur-le champ au désir de son oncle, après être venu prendre sur une terre lointaine la direction de ses affaires, il pouvait bien, sans exigence, attendre au moins un mot télégraphique par trimestre ou par semestre, sinon par mois.

Et c'est parce que ce mot ne venait pas, n'était jamais venu, qu'il se prenait invinciblement à redouter quelque empêchement tragique. Il avait cherché discrètement à savoir si M. Cazaveilh, en quittant Chicago, était allé s'embarquer soit à New-York, soit ailleurs. Nulle part, on ne trouvait trace de son inscription sur une liste de passagers. En pays américain, on peut souvent suivre la piste d'un voyageur aussi universellement connu que M. Cazaveilh, par les journaux des grandes villes, qui donnent la nomenclature des arrivées importantes et des hôtels choisis par les touristes de marque. Aucune trace de ce genre n'avait pu être relevée.

Il était donc vraisemblable que M. Cazaveilh

voyageait incognito, et cette circonstance même rendait plus pénible ce manque absolu de nouvelles. A supposer, en effet, que le digne homme fût tombé malade, ou qu'il eût subi quelque désastre, il n'y avait pour sa famille aucun moyen d'en être informé. Et cette hypothèse, qui ne s'était même pas présentée tout d'abord à l'esprit de M. Bertoux, prenait maintenant à ses yeux une importance véritable.

Il crut devoir s'en ouvrir à M. Benjamin Semple, le sous-directeur de la maison, mais ne trouva de ce côté aucune confirmation de ses craintes. Avec son flegme habituel, M. Semple déclara qu'il n'avait pas la moindre inquiétude sur son honoré patron, et n'en éprouverait aucune, quand même il serait sans nouvelles de lui pendant dix ans. M. Cazaveilh n'était certes pas homme à faire marcher le service des postes et télégraphes simplement pour annoncer qu'il se portait bien. Lui qui parlait, M. Benjamin Semple, avait pour principe de ne jamais s'occuper de ce qui ne le regardait pas. Or M. Cazaveilh était parti en déclarant qu'il s'absentait pour plusieurs mois. Que fallait-il de plus?... Il ne jugeait pas à propos de faire connaître sa résidence actuelle. Pourquoi s'en étonner? Une telle indépendance n'est-elle pas la prérogative la plus naturelle et la plus précieuse d'un homme libre, spécialement en voyage?

M. Bertoux se rabattit sur M. Saint-Elme, la première fois qu'il le vit au cercle, à son retour

de Saratoga, il rencontra chez lui encore plus de confiance que chez M. Semple.

« Vous vous demandez où peut bien être M. Cazaveilh? où il était hier? où il serait demain? s'écria le consul, en riant. Voilà des questions par trop difficiles à résoudre, la dernière surtout. Le sait-il lui-même?... M. Cazaveilh est le citoyen du monde, et pourtant si Français! Il se regarde comme étant chez lui en chaque région de cette boule terrestre qu'il a explorée en tous sens et qu'il connaît à fond; l'idée ne lui vient même pas qu'on puisse s'étonner de n'avoir pas de ses nouvelles! Aviez-vous donc l'habitude d'en recevoir souvent à Paris?...

— Non certes, il n'écrivait jamais. Mais convenez que les circonstances ne sont plus les mêmes et que, m'ayant fait venir à Chicago avec toute ma famille, il pourrait bien au moins nous faire savoir jusqu'à quelle époque il compte m'y laisser à sa place?

— C'est la dernière pensée qui se présentera à son esprit. M. Cazaveilh est parfaitement convaincu, ou je le connais mal, que vous vous trouvez le mieux du monde à Chicago, et que s'il en était autrement, ou si vos affaires personnelles vous rappelaient à Paris, vous n'hésiteriez pas du tout à repartir. J'ajoute qu'il n'y verrait pas le moindre inconvénient, si telle était votre préférence, et qu'en vous exprimant le désir d'être suppléé par vous en son absence, il n'a jamais entendu empiéter sur votre liberté. Vous pouvez

le tenir pour certain. Toutes ses mesures ont dû être prises pour ne vous entraver en aucune façon dans votre indépendance propre.

— Elles le sont, en effet, et je pourrais assurément partir demain sans que ses affaires eussent à en souffrir le moins du monde. Sa maison est si bien organisée qu'elle fonctionnerait, je crois, toute seule...

— Là!... que vous disais-je?... Et dès lors, pourquoi vous étonner que M. Cazaveilh ne s'inquiète ni d'elle... ni de vous? Il vous juge d'après lui-même et reste absolument persuadé que vous n'en ferez qu'à votre tête.

— Convenez, mon cher consul, que le procédé n'est pas ordinaire.

— M. Cazaveilh non plus! répliqua M. Saint-Elme. Allez, vous pouvez être fier de votre oncle : c'est un homme unique. Je ne sais rien de lui qui ne soit noble, généreux, excellent de tout point... Il a ses excentricités; il ne sacrifie jamais au convenu et se rit de l'étiquette. Assurément il ne se conduit pas comme tout le monde... Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que tout le monde gagnerait fort à se conduire comme lui!...

— Ne pensez-vous pas, malgré tout, reprit M. Bertoux après un instant de méditation, que cette absence si longue, ce silence prolongé peuvent justifier quelque appréhension ou du moins quelque malaise?...

— De la part d'un autre, peut-être!... Chez

M. Cazaveilh ces allures sont normales... Il vous connaît, d'ailleurs : il ne lui a pas fallu, pour cela, beaucoup plus d'un coup d'œil. Il vous a jugé. Il sait que vous êtes de sa race et que vous devez vous plaire au libre jeu de votre activité, dans ce milieu de grandes affaires, et comme de ces rares humains qui pratiquent l'excellent précepte de toujours faire pour les autres ce qu'ils voudraient qu'on fit pour eux-mêmes, il vous laisse tout le temps de vous déployer en long et en large... au moins, je l'imagine.

— Ah ! certes, il me procure, en me confiant la direction de ses affaires, un spectacle sans pareil et que je ne me lasse pas d'admirer, dans le détail et dans l'ensemble!...

— J'ai l'idée que la maison *Jorel et Bertoux* ne doit pas avoir non plus à se plaindre de votre séjour à Chicago ! ajouta malicieusement le consul, — au moins si j'en juge par certaine augmentation notable des importations de soieries lyonnaises constatée par les dernières statistiques de la douane américaine.

— C'est vrai ! répondit M. Bertoux. Notre maison de soieries aura cette année, triplé son chiffre d'affaires par le seul effet des relations que j'ai nouées ici...

— Eh bien ! que voulez-vous de mieux ? C'est encore une malice de M. Cazaveilh, soyez-en convaincu, et je serais fort étonné s'il n'avait pas à l'avance escompté ce bon effet de votre voyage aux États-Unis. Quant à son absence, n'en ayez souci!...

Dites-vous que s'il s'attarde au dehors, c'est pour quelque bonne et noble entreprise. Il est coutumier du fait et le contraire seul me surprendrait! »

CHAPITRE XIV

PLAISIRS D'HIVER. — EN TOBOGGAN.



L'hiver était venu, avec ses rigueurs beaucoup plus marquées au bord du lac Michigan qu'elles ne le sont habituellement au bord de la Seine. Dès les premiers jours de décembre, il faisait à Chicago un froid vif et sec, accompagné de gelées quotidiennes. Aussitôt, chacun dans la ville et particulièrement à Luttrell-School s'était mis en mesure de se trouver prêt pour la saison du *tobogganing*, le grand sport hivernal dans tous les États de l'Union voisins du Canada.

On taillait, cousait ou retouchait le costume traditionnel, composé d'un bonnet et d'une blouse de grosse laine, d'une culotte de même étoffe (à laquelle s'ajoute pour les jeunes filles une jupe courte), de bas drapés et de forts souliers à neige ou *snow-shoes*, garnis de clous de cuivre, et parfois d'un crochet en fer. On travaillait avec ardeur

à établir les traîneaux spéciaux ou *toboggans* qui donnent leur nom à ce charmant exercice.

Le *toboggan* est un chariot sans roues, constitué par une planche de bois dur sous laquelle d'épais rubans de hêtre, parfaitement lisses, sont parallèlement disposés dans le sens de la longueur, de manière à servir de glissoires, et relevés à l'avant comme les patins à glace du siècle dernier. D'où vient ce terme quelque peu barbare? Les uns disent du russe ou du samoyède, les autres de l'ancien vocabulaire des Indiens de l'Amérique du Nord. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, un *toboggan* bien établi n'est pas chose vulgaire, d'autant que les raffinés de ce sport ne le pratiquent jamais sinon dans un traîneau façonné de leurs propres mains et en bois américains. Ils n'ont que railleries pour les traîneaux analogues montés sur patins d'acier, et beaucoup plus lourds, qu'on trouve en usage dans certaines contrées du vieux monde telles que la Norvège, la Suède et la Suisse. Un bon *toboggan* doit être à la fois léger, souple et résistant. Le difficile est d'en ajuster les glissoires de telle sorte qu'il n'y ait entre elles aucun intervalle, et pourtant de les visser au plancher du chariot de manière à leur laisser un certain « jeu » — condition indispensable pour que la machine s'adapte sans de trop fortes secousses aux inégalités du terrain. Luttrell-School, depuis sa fondation, s'était toujours piquée d'exceller dans la construction des *toboggans*. Aussi Jean-Charles était-il, bien avant la

première tombée de neige, initié à tous les secrets de ce sport. Il avait, avec ses camarades, collaboré sous la direction de la classe supérieure à établir des traîneaux de dimensions variées; il s'était pourvu des modèles et des indications nécessaires pour l'établissement du costume classique. Toute l'école ne parlait qu'avec vénération et enthousiasme des délices du tobogganing. Aussi attendait-il non sans une vive impatience le moment de s'initier à ce que ses condisciples proclamaient unanimement le roi « des jeux d'hiver ».

Un matin, en se levant, il eut la joie de constater qu'une épaisse couche de neige était tombée pendant la nuit. Ce jour-là, il faut bien le dire, la classe moyenne de Luttrell se montra moins attentive que d'habitude aux doctes leçons de M. Howell, de miss Dunn et de miss Phillips. Tous les yeux étaient tournés vers les hautes fenêtres de la salle, pour s'assurer que le soleil ne perçait pas la brume et ne menaçait pas de provoquer un dégel prématuré. Mais le soleil se montra clément, ou pour mieux dire ne se montra pas du tout. Le ciel resta d'un ton gris, plein de promesses. Il les tint même, ces promesses, en gratifiant Chicago, un peu avant midi, d'une tombée de neige supplémentaire.

Sur quoi la classe moyenne de Luttrell, et, sans doute, au dehors, toute la ville, exhala un bourdonnement joyeux à la signification duquel personne ne pouvait se méprendre, — le Dr Morton moins qu'un autre. Il savait qu'il n'y a pas à

lutter contre le vœu de toute une population scolaire impatiente de se livrer à son amusement favori. Aussi fit-il donner l'ordre d'avancer l'heure de la sortie, et quelques minutes plus tard, un hourra formidable le remerciait de cette décision.

A peine les élèves prirent-ils le temps de manger et de revêtir la tenue de traîneau. Chacun courait à son toboggan, pour l'emporter à la montée de Sparfields, peu éloignée de Luttrell.

C'était un chemin presque à pic, vrai sentier de traverse réservé aux piétons, et qui coupait au plus court un coteau desservi par une grande route en pente douce. Mais la pente douce n'était pas ce que cherchaient les amateurs : il leur fallait la côte la plus proche et la plus raide qu'ils pussent utiliser.

En quelques minutes, la crête de la hauteur, comme prise d'assaut, se couronnait des premiers arrivés... Et toboggans d'être déposés dans la neige, et toboggans de se lancer à toute volée sur la pente pour glisser avec une vitesse vertigineuse jusqu'au bas du précipice.

Jean-Charles fit comme les autres, non sans une pointe d'émotion au moment où il se sentit emporté dans son léger traîneau... Tout de suite il se ressaisit et savoura l'ivresse de cette course sans frein, — pour ne pas dire de cette chute dans le vide, — car en quelques secondes, par l'effet même de l'accélération de la vitesse, la descente prenait ce caractère. Mais déjà le traîneau était

au fond du ravin, sur l'édredon de neige qui y était accumulé. Et Jean-Charles n'avait plus qu'une idée, remonter au plus vite pour recommencer la course et éprouver de nouveau les mêmes sensations...

Il recommença si bien, qu'il finit par culbuter et se séparer violemment de son traîneau, qui s'enfuit d'un côté, tandis qu'il roulait de l'autre. Mais sur l'épais matelas de neige, l'accident n'entraînait pas de conséquence : il eut pour unique effet d'amener le novice à mieux observer comment s'y prenaient les vétérans pour échapper aux catastrophes.

La plupart s'étaient munis de deux courts bâtons ferrés, qu'ils maniaient adroitement soit aux côtés du traîneau, soit à l'arrière, en guise de gouvernail, pour ralentir ou rectifier la glissade. D'autres, au lieu d'un bâton, laissaient traîner une de leurs jambes en s'asseyant de biais sur le bord postérieur du toboggan ou simplement en s'allongeant à plat ventre. Cette méthode, dite « à la mode de New-York », est la plus usitée quand le traîneau est monté en tandem, par deux ou trois associés. Et c'est celle que Jean-Charles adopta, comme la plus amusante et la plus sûre, aussitôt qu'il en eut essayé, en compagnie de Charles Longford.

Quand il rentra au logis, à la nuit tombante, après deux ou trois heures de tobogganing, il n'éprouvait pas la moindre lassitude. Le regard brillant, le visage animé par le violent et déli-

cieux exercice auquel il venait de se livrer, il en fit à sa mère et à sa sœur un récit enthousiaste. De son côté, M. Bertoux avait été témoin des exploits d'une multitude de toboggans, sur la grande glissoire artificielle établie par les soins de la municipalité dans un des faubourgs de la ville, et il en rapportait une impression si vive, qu'on décida de la visiter tous ensemble dès le lendemain.

Le spectacle valait d'être vu. Qu'on se figure trois rampes en béton, établies parallèlement sur une longueur de deux milles et formant un angle d'une trentaine de degrés avec le pont de bois qui les domine à la hauteur de cent vingt mètres. La foule des spectateurs couvre le pont. Sous leurs pieds, les pistes débouchent pour plonger en quelque sorte dans le vide, et sur ces pistes neigeuses, les toboggans s'envolent l'un après l'autre, plutôt qu'ils ne glissent, d'une vitesse foudroyante. A peine on les a vus passer, qu'ils sont déjà loin, aussitôt suivis de contingents toujours renouvelés, à la même allure vertigineuse ; car les traîneaux, bientôt remontés par des ascenseurs invisibles, repartent sans délai, dans le brouhaha et la fièvre du mouvement universel. C'est une cascade continue, un torrent d'êtres en costumes aux couleurs vives et qui semblent rouler allégrement vers l'abîme. Parfois ils chavirent, roulent ensemble ou séparément dans la neige, au milieu des rires ; parfois, poussés par l'avant d'un toboggan qui arrive sur eux comme une flèche, ils se voient

transformés en traîneaux vivants et conduits jusqu'au terme de la piste... Dans l'atmosphère glacée, l'animation, la santé et la vigueur éclatent de toutes parts en fusées joyeuses. Il est impossible de ne pas se sentir saisi de cette grouillante et prodigieuse vitalité de tout un peuple. A le voir s'ébattre ainsi et se livrer en masse à ce sport fantastique, on comprend de quel poids il pèse dans la concurrence universelle des nations.

M^{me} Bertoux, comme sa fille et son mari, était sous le charme de ce pittoresque défilé, quand soudain un cri s'échappa de ses lèvres. Dans la file continue des toboggans dévalant à ses pieds, elle venait de reconnaître Jean-Charles, qui envoyait à sa famille un appel d'allégresse !

Tout à l'heure, — à l'instant, — il se tenait là, sous son aile, penché sur le garde-fou... Et voici qu'il s'était éclipsé sans que personne y prît garde, pour courir après Tommy Brett qu'il venait de voir arriver sur la plate-forme, chargé d'un toboggan plus haut que lui. L'arrêter au moment du départ, s'embarquer à sa suite dans le traîneau et se mettre en route, avait été, pour Jean-Charles, l'affaire d'un instant. Il passait, — il était passé, — et déjà se fondait, s'effaçait dans la poussière de neige soulevée par les toboggans...

Cinq minutes plus tard, revenu au sommet de la piste, on le voyait repartir, filer comme une flèche et, derechef, disparaître... Trois fois, dix fois, vingt fois, il recommença ce cycle enchanté.

Dans la première surprise, M^{me} Bertoux n'avait

pu réprimer son cri maternel. Au second tour, elle n'éprouva qu'une angoisse légère. Au troisième, elle était rassurée. Au quatrième, elle ne songeait qu'à admirer l'adresse et la grâce de son enfant. Et dès lors, elle ne chercha plus, ne vit plus que lui, parmi tous ces traîneaux emportés dans leur course de rêve.

Les jours suivants devaient lui apporter d'autres étonnements. Car bientôt elle dut se résoudre à voir son mari essayer de ce sport, qu'il trouva délicieux. Chasseur passionné, grand amateur d'escrime et cycliste fervent, M. Bertoux devait nécessairement être séduit à première vue par les charmes du tobogganing. Sans oser d'abord se l'avouer, il mourait d'envie d'en tâter et ne résista pas une semaine à cette curiosité. Un beau matin, il partit avec Jean-Charles pour la côte de Sparfields, monta en toboggan et fut conquis.

Ce fut alors le tour de Marguerite, que M^{me} Bertoux dut consentir à voir s'aventurer en traîneau avec miss Phillips et Jean-Charles, sur la petite piste établie dans le parc de Luttrell. Et tout le monde rapportait de l'expédition des couleurs si fraîches, un appétit si vif, une joie si communicative, qu'il fallait de gré ou de force s'acclimater à ces mœurs nouvelles.

Une après-midi de janvier vit ce qui aurait surpris bien des gens, rue de Trévisé et ailleurs : M^{me} Bertoux elle-même, M^{me} Bertoux en personne, cédant à l'entraînement général, s'embarquant en toboggan entre sa fille et son fils et, comme les

autres, abattant coup sur coup ses sept à huit kilomètres de glissade...

Le froid devenant de plus en plus rigoureux, tous les étangs et bassins de la ville et le lac même, sur une étendue d'une demi-lieue à partir du bord, se trouvèrent gelés. Et dès lors presque toute la population valide déserta provisoirement le toboggan pour se livrer aux joies du patinage.

En quelques jours une colossale Tour de Glace, flanquée de bastions et de remparts, s'éleva sur la rive du Michigan pour devenir aussitôt le rendez-vous d'une foule élégante qui s'y portait chaque après-midi et chaque soir. Les abris et vestiaires avaient surgi comme par enchantement; des braseros en plein air flambaient de place en place; à la nuit tombante, les torches et les feux de Bengale venaient associer leur vive clarté à celle des ampoules électriques, tandis que des patineurs sans nombre évoluaient sur le miroir du lac.

Ils ne se contentaient pas, comme leurs frères d'Europe, d'exécuter les figures et les arabesques réputées les plus difficiles. Beaucoup d'entre eux, à l'exemple des Canadiens, s'aidaient d'une voile dans leur course sur patins. Cette voile triangulaire, portée par une vergue de bambou, se manœuvre de diverses façons. Les uns la hissent sur leurs épaules pour en fixer l'angle inférieur, à l'aide d'une courroie, au genou droit ou gauche; le patineur, dans ce cas, est en quelque sorte nanti d'une paire d'ailes. Les autres portent la

vergue d'une main, de manière à présenter au vent une véritable bonnette dont la pointe s'élève au-dessus d'eux et qu'ils soutiennent de l'autre main par le moyen d'une poignée de bois. Ainsi armé, le patineur devient, de sa personne, une sorte de navire dont la plus faible brise accélère le mouvement déjà si rapide par lui-même. Mais il faut savoir se servir de la voile et l'orienter selon le vent, — ou malheur au malencontreux novice ! Les plus rudes soufflets et les chutes les plus dangereuses ont tôt fait de lui rappeler les lois éternelles de la pesanteur.

Jean-Charles en fit d'abord la pénible expérience. Familiarisé de bonne heure, sous la direction de son père, avec tous les secrets du patinage parisien, il n'avait aucune idée de l'extraordinaire puissance que deux ou trois mètres carrés de toile ajoutent à l'action du vent sur un corps humain pourvu de patins et lancé sur la glace. Voyant Nicholson se servir avec la plus grande facilité d'une voile latine aussi légère en apparence qu'une aile de papillon :

« Veux-tu me la prêter un instant ? » lui dit-il, comme son condisciple s'arrêtait près de lui pour reprendre haleine.

Nicholson le savait adroit à tous les exercices de plein air. L'idée ne lui vint même pas que le jeune Français n'eût jamais pratiqué le patinage à voile. Il lui passa son engin.

Jean-Charles le saisit bravement, l'arbora sur son bras en aéronaute émérite, — et le voilà parti...

Il n'avait pas couru cent mètres que l'inévitable catastrophe s'était produite. Jean-Charles, enlevé comme une plume par une brise heureusement modérée, était violemment rejeté sur la glace où il « se plaquait », selon l'expression technique, pour rester gisant sous sa voile comme une tortue dans sa carapace.

On le releva, meurtri et contusionné. On l'emporta au logis sur un fauteuil canné d'où il fut directement transféré à son lit pour y rester trois jours à faire d'amères réflexions sur les menus inconvénients du patinage à voiles. Certes, la tendresse empressée de sa mère et de sa sœur et les soins assidus que lui valait son infortune avaient leur charme, qu'il appréciait en toute sincérité. Mais il était humilié de sa maladresse et il se jurait de ne pas reparaitre sur le lac avant de s'être mis en mesure de prendre une revanche éclatante.

Il se tint parole. Une fois sur pied, il eut le bon esprit de causer franchement de son cas avec quelques camarades. Nicholson, témoin et quelque peu responsable de la mésaventure, se jugeait avec raison engagé d'honneur à en prévenir le retour. Aussi se constitua-t-il volontiers le maître-voilier du jeune Français.

« Du moment où tu ne t'es pas rebuté après une pareille « tape », lui dit-il en le revoyant à Luttrell, c'est que tu as de l'étoffe et tu mérites de réussir. Aie donc soin d'abord de comprendre la construction de la voile et la manière de la gouverner. Puis tu commenceras, comme nos gamins,

par le commencement : avec un engin de ta propre fabrication et de dimensions restreintes, tu t'exerceras d'abord à courir en terre ferme vent arrière, sans patins ; puis à courir des bordées, à louvoyer, à aller au plus près. Quand tu seras au bout de cet apprentissage élémentaire, et une fois maître des principales allures, tu les reprendras sur patins... »

Pour se conformer à des instructions si judicieuses, Jean-Charles établit avec le concours empressé de Marguerite, et d'après les plans de coupe qu'il trouva dans un livre spécial, une petite voile légère destinée à ses essais. Quatre ou cinq yards de toile grossière et deux roseaux en firent les frais. La voile, convenablement taillée et ourlée, fut bordée par de larges œillets et par des cordelettes sur les deux roseaux croisés qui figuraient les vergues. L'un de ces roseaux était destiné à reposer sur les épaules du coureur, l'autre à descendre verticalement de sa nuque au niveau des mollets.

Cette sorte de cerf-volant triangulaire une fois assemblé, Jean-Charles s'exerça dans le jardin, et sans quitter le plancher des vaches, à l'utiliser sous le vent et contre le vent. En deux ou trois séances, il s'était rendu compte des différents effets obtenus selon l'angle formé par le plan de la voile avec la direction de la brise et celle de la course. Certes, ces tâtonnements empiriques ne pouvaient servir de base à une science bien approfondie : ils répondaient exactement à la leçon

de choses qu'un mousse breton reçoit, à bord d'un bateau de pêche, des éléments plus encore que du patron. Mais tels quels, ils suffisaient pour se risquer sur la glace avec quelques chances de ne pas chavirer.

Dès lors, Jean-Charles reprit ses patins et s'exerça dans une allée préalablement inondée d'eau pour se transformer en glissoire. Huit jours de pratique lui suffirent pour se perfectionner comme d'instinct dans le maniement de la voile rudimentaire qui avait servi à ses premiers essais. Aussitôt il se mit en devoir d'en établir une plus grande et plus haute sur le modèle même de celle de Nicholson. Il poursuivit régulièrement ses exercices et en vint en moins de trois semaines à manœuvrer sa brigantine aussi habilement qu'aucun garçon de son âge.

Aussitôt, il effectua sa rentrée sur le lac et dès lors les séances de patinage devinrent pour lui une joie de chaque jour. Son adresse à la balle lui avait été, en cette affaire, plus utile qu'on ne pourrait croire. Car l'expérience d'un sport de plein air, quel qu'il soit, facilite toujours pour ses adeptes la pratique d'un autre sport, si différent soit-il en apparence. Elle suppose l'habitude du sang-froid, de la précision dans tous les mouvements, et ces qualités, une fois acquises, s'appliquent à tous les exercices du corps indistinctement.

Au surplus, la *base-ball* elle-même ne tarda

pas à être pratiquée sur la glace. Comme il arrive en pareil cas, ceux qui y excellaient et qui étaient en même temps de fins patineurs eurent bientôt l'idée d'associer leurs amusements favoris. Les équipes de Luttrell-School donnèrent l'exemple; d'autres équipes suivirent et pendant tout le reste de l'hiver le lac servit de cadre à des parties très intéressantes.

Divers jeux encore vinrent corser un programme déjà si attrayant. Les patineurs émérites instituèrent des courses d'obstacles sur la glace et, si malaisé que puisse paraître un tel exercice, ne tardèrent pas à s'y montrer de véritables virtuoses. D'autres ressuscitèrent au profit des galopins de la ville un vieux sport jadis populaire, mais un peu délaissé: les courses au tonneau. Un certain nombre de barriques défoncées étaient rangées sur quatre lignes au milieu de la piste; au signal donné, les coureurs s'élançaient vers ces tonneaux. Le spectateur non initié s'attendait naturellement à les voir franchir d'un bond, comme un obstacle quelconque. Point. Il s'agissait de se jeter à plat sur la glace, de s'insinuer dans une des barriques, de s'en dégager au plus tôt par l'ouverture opposée et de reprendre la course vers la seconde, la troisième, la quatrième ligne de futailles pour arriver enfin au but. Parmi les garçons de douze à quinze ans qui se livraient à ce jeu traditionnel, quelques-uns se montraient d'une adresse et d'une souplesse étonnantes; leur plongeon dans le tonneau, leur réapparition presque immédiate et la désinvolture

avec laquelle ils repoussaient d'un coup de pied la barrique vide, pour se remettre sur leurs patins, étaient salués par les applaudissements de la foule massée au bord du lac. Par contre, un rire homérique s'emparait des spectateurs quand un champion moins heureux s'attardait dans cette espèce de tunnel en miniature, ou faisait de vains efforts pour s'en dégager, agitant désespérément les bras ou les jambes et ne trouvant pas de point d'appui.

Mais de tous les sports hivernaux pratiqués avec tant d'entrain par la jeunesse américaine, le tobogganing restait le plus suivi, le plus populaire. Dans les dernières semaines froides, la contagion avait gagné toutes les classes et tous les âges. Une sorte de folie sportive avait pris possession de la ville. Ce n'étaient de tous côtés que glissoires et glissades, hommes, femmes et enfants se livrant de compagnie à l'amusement national. La fonte des neiges put seule mettre un terme à cet entraînement universel. Un soir vint où la Tour de Glace, élevée au bord du lac, dut succomber sous l'assaut du Roi du Feu, son ennemi juré.

Tous les clubs de patineurs se sont répartis en deux corps d'armée, préposés l'un à l'attaque, l'autre à la défense. Le Roi du Feu somme la Tour de se rendre. Un silence dédaigneux est la seule réponse des assiégés. Aussitôt, les assiégeants dirigent contre eux une volée générale de boules de neige, de fusées et de bombes lumineuses. Sous une pluie d'étoiles multicolores qui font briller de mille feux les murs de glace, les

assiégés ripostent. Les flammes de Bengale s'allument de toutes parts. Un cratère de pièces d'artifice jaillit soudain du faite de la Tour et retombe en gerbes d'or sur la multitude qui salue de ses cris chaque explosion nouvelle...

Enfin la citadelle s'éteint; elle est réduite au silence et capitule.

Alors les deux armées réunies exécutent à travers la ville une marche aux flambeaux, escortant de bruyants orchestres et des chars allégoriques, décorés avec une pompe barbare. Puis tout s'apaise, tout rentre dans le silence et chacun se dispose à reprendre la vie normale : l'hiver est fini.

CHAPITRE XV

UN REVENANT. — L'ONCLE CAZAVEILH
ET SON NÈGRE

Six mois avaient passé. Un matin de juin, au lever, la famille Bertoux apprit des nouvelles surprenantes :

L'oncle Cazaveilh était arrivé la veille au soir, précisément à l'instant où Lisbeth, qui se couchait toujours la dernière, allait tirer les verrous de la porte d'entrée !

Sans vouloir entendre les objurgations de la brave femme, qui insistait pour réveiller ses maîtres et préparer au moins la chambre d'honneur, l'oncle était monté tout droit dans les combles de la maison ; il y avait pris possession d'une mansarde sommairement meublée en pitch-pin, et après avoir ordonné à Lisbeth de gagner son lit sans déranger personne, il s'était barricadé dans ledit appartement, — son domestique noir roulé en boule à sa porte sur le paillason. Au matin, quand Lisbeth s'était présentée avec

un plateau chargé du premier déjeuner, maître et valet avaient déjà délogé. Un billet laissé sur la table à l'adresse de M. Bertoux, disait :

« Salut à toute la maisonnée; reviendrai vers onze heures.

CAZAVEILH. »

Joyeux, surpris et intrigués, M. et M^{me} Bertoux attendaient impatiemment l'heure fixée par l'excentrique voyageur, pour revoir enfin ce parent presque fantastique avec qui ils étaient dans les plus intimes relations, à certains égards, partageant ses intérêts, conduisant ses affaires, entrés, comme on dit, « dans ses souliers » avant l'heure où s'accomplit d'ordinaire cette opération, et ne sachant absolument rien de lui, — pas plus de sa vie ou de ses goûts que de son caractère ou de son esprit, car les instructions par suite desquelles M. Bertoux s'était décidé à quitter provisoirement ses affaires pour venir prendre en main celles de son oncle avaient été rédigées en ce style télégraphique sans forme et sans couleur, qui ne disait rien du correspondant, sinon ce renseignement vague et susceptible de toutes les variations : à savoir que l'oncle Cazaveilh paraissait être un fier original.

Tout en devisant, M^{me} Bertoux ne laissait pas de prendre des mesures hospitalières pour faire honneur au nouvel arrivant.

« Puisqu'il s'est choisi cette chambre, disait avec raison l'excellente dame, n'insistons pas

pour lui en faire accepter une autre; cela pourrait le désobliger. Après tout, il est chez lui; il sait bien que s'il lui plaît de s'installer au salon, nous nous empresserons d'y dresser un lit. Mais ce qu'il ne m'empêchera pas de faire, par exemple, c'est de lui servir un bon déjeuner! »

Et courant de l'office à la cuisine, de la cuisine à la salle à manger, inspectant ses plus fines réserves et ses conserves les mieux réussies, la maîtresse de la maison trouvait dans son activité un légitime dérivatif à la hâte qu'elle éprouvait comme tous les siens de contempler enfin le visiteur. Marguerite ayant prestement enfilé un long tablier qui la faisait encore plus mince et plus gracieuse, les manches retroussées jusqu'au coude, s'était empressée de la seconder; sans paroles, sans explications, en fille habituée depuis longtemps déjà à tous les soins du ménage.

Cependant, Jean-Charles et M. Bertoux, réduits par leur dignité d'hommes au rôle de comparses, calmaient comme ils pouvaient leur impatience par des allées et venues sans but, des questions oiseuses aux ménagères, et enfin par l'inspiration triomphante d'une certaine salade russe qu'ils se mirent à composer d'un air affairé, dérangeant tout le monde, prenant toute la place, s'attirant les protestations de Lisbeth, mais fermement convaincus qu'au fond tout le poids de la journée reposait sur leurs bras.

Onze heures sonnèrent et l'oncle se trouva au milieu d'eux.

« Ponctualité militaire ! dit M. Cazaveilh en désignant la pendule qui tintait encore ; politesse des rois !... »

Il fit entendre un rire sonore, secoua la main à tout le monde, et s'asseyant, les deux pouces appuyés sur ses forts genoux, se mit, au milieu du tumulte un peu incohérent de la première causerie, à examiner délibérément son entourage.

Lui-même était l'objet de l'examen discret, mais avide, de quatre paires d'yeux, et vraiment, l'oncle Cazaveilh méritait d'être regardé. C'était un grand vieillard, bien bâti, vigoureux, portant avec aisance l'embonpoint modéré qui convient à la soixantaine. Son attitude, ses mouvements annonçaient le plus bel équilibre, la plus parfaite santé physique et morale ; ses mains fortes, fines, aux doigts souples, indiquaient l'homme prêt à toutes les besognes propres, capable de tout entreprendre et de tout mener à bien ; le pied cambré et solide, encore respecté par l'embonpoint, eût à lui seul révélé l'ascensionniste né, l'explorateur hardi, le curieux de tous pays ; le voyageur de carrière pour qui le tour de notre petite planète ne doit être qu'une excursion : le citoyen du monde qui se sent chez lui par toute la terre.

Mais ce qui d'abord attirait le regard et forçait le respect, c'était le visage même. Avez-vous vu cette toile magistrale d'Ingres, le portrait de Bertin aîné ? Le Louvre vient d'acquérir ce morceau merveilleux. Si vous ne le connaissez pas, courez-y sans tarder. Vous verrez une des têtes

les plus belles, les plus intéressantes, les plus expressives de tout ce qui résume la haute qualité de la grande race française : loyauté, esprit, finesse et courage. Vous y verrez de plus un chef-d'œuvre unique; vous y verrez enfin le portrait frappant de l'oncle Cazaveilh. C'est à croire qu'il a « posé » devant le maître montalbanais. Même allure générale du corps, même attitude habituelle, même contour du menton, même front ouvert à tout ce qui mérite d'être compris; même nez au dessin pur et ferme; surtout, et c'est là que la ressemblance tient du prodige, même bouche si fine, si personnelle, où tant d'esprit, de pénétration, d'indulgente malice se cache dans les coins; fermement close par le sérieux et la réflexion, mais capable, on le sent, de se détendre en un génial sourire, de dire des mots qui restent; mêmes yeux, enfin, tranquilles, larges, puissants, dominateurs, superbes. Un complet de grosse cheviotte gris foncé, les souliers et les guêtres du marcheur étaient les seuls détails à changer ou à ajouter au tableau.

Pendant que chacun des membres de la famille Bertoux se félicitait à part soi de posséder un oncle aussi satisfaisant, on échangeait sans ordre force questions et réponses, puis on avait passé dans la salle à manger et on s'était assis autour d'une table on ne peut mieux servie.

« Ça, dit M. Cazaveilh en avisant une omelette de belle apparence, dorée, légère, soufflée, baveuse, enfin l'idéal! quel est l'auteur de ce joli

morceau? Ou je me trompe fort ou c'est cette personne aux yeux noirs qui ne dit mot, mais qui m'a tout l'air de penser un tas de choses!...

— Tout juste! dit Marguerite ravie du compliment. C'est moi qui l'ai faite; et si je ne parle pas, mon oncle, ce n'est pas faute d'en avoir envie, veuillez le croire; c'est le respect qui m'arrête...

— Eh bien! parle, ma petite! qu'as-tu à me dire de si intéressant? Voyons cela?

— Que je suis très, très contente de vous voir! » répliqua Marguerite; et il était aisé de lire dans son regard brillant une bienvenue aussi franche que ses paroles.

« Voilà un madrigal sans art, mais auquel je m'associe pleinement, déclara M. Bertoux en riant.

— Et moi aussi!... s'écrièrent ensemble Jean-Charles et sa mère.

— Et que je rends à tout le monde ici... Cette omelette est parfaite! Ma nièce, tous mes compliments sur la manière dont vous élevez votre fille!

— Nos efforts, dit M. Bertoux, tendent à lui donner une éducation pratique. Et nous suivons en cela vos instructions autant que notre propre goût, mon cher oncle.

— N'allez pas croire, au moins, que Jean-Charles soit en rien inférieur à sa sœur sous ce rapport, dit M^{me} Bertoux désireuse de faire valoir son fils.

— Ah! ah! ce jeune citoyen sait aussi se servir de ses dix doigts? dit l'oncle, prenant la mesure du jeune garçon d'un regard de son œil gris. Satisfait sans en rien montrer, de cet examen :

« Nous verrons cela plus tard... Il ne peut guère naturellement faire ses preuves à table comme cette petite ménagère... quoique après tout, n'est-ce pas? on ne voit pas pourquoi, dans l'éducation courante, les garçons seraient exclus du département culinaire...

— C'est bien vrai! dit M^{me} Bertoux. Tout le monde devrait savoir à l'occasion apprêter ses aliments. Mais on vit d'habitudes et de préjugés dont il est difficile de se défaire et auxquels on est même souvent obligé de sacrifier pour ne pas se singulariser... Un peu de cette timbale, mon oncle? C'est moi qui l'ai préparée, et je ne vous cache pas que je souhaite fort pouvoir recueillir les mêmes éloges que ma fille.

— Savez-vous, déclara M. Cazaveilh après avoir dégusté sa timbale, savez-vous que vous êtes en train de me faire manquer à l'un de mes principes les mieux arrêtés?

— Vraiment, mon oncle? Et nous direz-vous quel est ce principe?

— Le voici en peu de mots : ne manger que la valeur de dix sous par jour et les avoir autant que possible gagnés à la sueur de mon front.

— C'est donc grâce à cette méthode que vous êtes resté si merveilleusement « en forme »? Permettez-moi de vous en faire mon compliment. Mais j'avoue, pour mon compte, que je préfère un régime moins spartiate, dit M. Bertoux non sans une légère grimace.

— Moi aussi, risqua Jean-Charles, qui, nous le

savons, n'était pas indifférent aux plaisirs de la table. Et puis, mon oncle, s'il fallait vivre comme vous dites, à quoi servirait le talent de cuisinier qu'on vantait tout à l'heure?

— Ah! ah! on a l'esprit critique? Tant mieux! Il faut avoir ses opinions propres, les soutenir et les défendre à l'occasion... C'est pourquoi, jeune frondeur, je te ferai remarquer que je n'ai pas dit qu'il était indispensable de se mal nourrir. Rien ne défend, selon ma théorie, de bien apprêter et de manger avec plaisir ses dix sous de comestibles : au contraire!

— Dix sous! répéta Jean-Charles avec épouvante. Mais on doit mourir de faim!

— Je transigerais peut-être s'il s'agit d'un garçon qui grandit encore, dit M. Cazaveilh parcourant d'un œil de bienveillance la silhouette maigre du jeune Bertoux. Pour obtenir une large poitrine, de bons poumons, un jarret solide, des bras sur lesquels on puisse compter, je consentirais même, s'il le fallait, à gaver mon homme. Mais sérieusement, à part les cas d'exception qui n'ont rien à voir avec ma règle générale, je crois fermement que l'homme mange trop et qu'il ne travaille pas assez. Mon opinion bien arrêtée, opinion basée sur des notes et comparaisons relevées dans les cinq parties du monde, est qu'il faut chercher là, et nulle autre part, la cause de la décadence physique, de la dégénérescence de presque tous les types, qui est la marque de notre époque. Partout la statistique montre une diminution de

la taille et de la force humaine. Nos pères étaient des géants comparés à nous ; et eux-mêmes, combien étaient-ils déçus de la force, de l'endurance, de la sobriété de ces rudes barbares qui autrefois conquièrent le sol!...

— Mais sûrement, mon oncle, objecta Jean-Charles qui tenait à son idée, les barbares étaient de véritables dévorants comparés à nous.

— Peut-être, quand ils s'attablaient, consommaient-ils, en effet, en une fois ce qui nous suffirait pour toute une semaine. Mais au moins ignoraient-ils les recherches amollissantes de la gourmandise et la multiplicité exagérée des repas. D'ailleurs, tout est affaire de proportions. Un géant qui accomplirait une besogne géante aurait droit, à coup sûr, à une autre ration que le gringalet efféminé qui s'est fait habiller par son valet de chambre, servir par son maître d'hôtel, représenter par son secrétaire, tirer par ses chevaux, et qui arrive à la fin de la journée n'ayant fait œuvre d'aucun de ses muscles. J'ajoute, au surplus, pour ne rien celer, que sans doute on devait obtenir une bonne somme de mangeaille pour dix sous, il y a de cela une quinzaine de siècles!

— A propos, mon oncle, reprit M. Bertoux, les principes que vous préconisez en matière d'alimentation paraissent avoir pour pendant ceux qui concernent le logement. Vous avez insisté pour occuper...

— La meilleure chambre de la maison ! acheva M. Cazaveilh : c'est-à-dire la plus simplement

meublée, la plus libre de rideaux et draperies, ces nids à microbes, et la plus proche de l'air pur. Oui, c'est toujours celle que je choisis partout où je vais; et elle présente ce double avantage, de répondre à mes goûts et de ne m'être disputée par personne.

— Oui, dit M. Bertoux pensif, ce sont là de belles habitudes de tempérance, qui sans aucun doute prolongent la vie et l'affranchissent de bien des misères...

— C'est, si je ne me trompe, le Méphistophélès de Goethe en personne qui en donne la formule, lorsque Faust lui demande une recette de santé et de longue vie; mais quoiqu'elle vienne d'un si équivoque personnage, je l'ai trouvée bonne à l'application et je m'y suis tenu. Car c'est une chose que j'ai apprise dans mes voyages : il faut toujours prendre son bien où il se trouve, quand on le peut faire honnêtement. Peu importe d'où sort un bon principe; s'il est bon, il est aussi valable que la pièce d'or ayant passé par mille mains de voleurs avant de tomber dans la mienne.

— Vous avez voyagé dans les cinq parties du monde?... dit Jean-Charles, en ouvrant de grands yeux. Oh! mon oncle, que je vous envie ce bonheur! J'aimerais mieux être un grand voyageur que de gagner des millions!

— L'un n'empêche pas l'autre. Si tu te sens l'énergie et la capacité nécessaires pour créer une fortune, essaye : c'est une force, et c'est une satisfaction. Mais, d'ailleurs, je partage absolu-

ment ton avis à l'égard des voyages. Rien ne m'étonne comme de voir les gens demeurer stationnaires où le hasard de la naissance les a jetés, sans une inquiétude, sans une curiosité de visiter au moins ce petit globe sur lequel nous sommes prisonniers, puisqu'il nous est interdit de pousser plus loin nos investigations...

— Eh bien ! moi, s'écria M. Bertoux en riant, j'avoue franchement que je serais plutôt de ces mollusques qui ne se plaisent que sur leur rocher et s'y cramponnent énergiquement. Il faut dire que, dans mon cas, le rocher est si beau que c'est peut-être une circonstance atténuante...

— Oui, Paris est bien beau ! reprit M. Caza-veilh. Autrefois, je ne voulais pas en convenir ; je soutenais, en vrai Lyonnais, qu'on ne saurait le comparer à ma ville natale. Mais l'âge m'a enseigné un peu plus de justice, et il faut confesser que Paris est la reine des cités. Je me le disais, il y a dix jours, dans l'avenue des Champs-Élysées ; on ne peut rien voir de plus beau, de plus monumental, de plus triomphal que cette admirable voie...

— Il y a dix jours ! s'exclama M^{me} Bertoux. Vous arrivez de Paris ?

— Cette nuit même.

— Quoi ! vous avez choisi pour y venir le moment où nous n'y sommes pas ?

— Cela vous étonne, chère amie ?

— Un peu, je dois vous l'avouer.

— C'était mon idée. Je vous aurais gênés, et —

pardonnez-moi — vous m'auriez gêné. Je suis un maniaque, je le sais; mais voilà si longtemps que j'agis à ma guise, que le pli est pris. Maintenant, il n'y a plus à le changer. Croyez-le bien, d'ailleurs, ce n'est pas uniquement par caprice que je me suis rendu en France. Mais avant de vous indiquer les motifs de ce voyage, je crois utile de m'expliquer, une fois pour toutes, sur certaines choses essentielles. Ou je me trompe fort sur vous, ou je crois que je puis parler ici en toute franchise, et, par exemple, vous communiquer mes vues sur l'emploi que j'ai assigné à ma fortune, sans crainte d'être mal compris ou d'éveiller chez vous la moindre colère ou hostilité.

— Mon oncle, interrompit vivement M. Bertoux, ne nous faites pas l'injure d'en douter! Vous êtes le seul maître de ce qui vous appartient. J'ai accepté de venir ici gérer vos affaires et défendre vos intérêts, et j'ose affirmer que j'aurai en conscience gagné la belle rémunération que vous m'allouez pour cet office. A part cela, je ne pense pas, je n'ai jamais pensé à votre fortune, et je compte bien compléter la mienne par mes seuls efforts.

— Voilà qui est parler! dit M. Cazaveilh, et c'est du plus profond de ma sincérité que je vous félicite de penser ainsi. J'ai toujours eu horreur, quant à moi, et cela dès mes jeunes années, du mot « héritage ». On ne se cache pas devant les enfants; on croit qu'ils ne voient pas, ne comprennent pas; mais il me souvient, comme si

c'était hier, d'avoir entendu, quand j'étais petit, certain couple avide se tracer à l'avance tout un programme confidentiel sur les produits d'une succession attendue. Et cela me fit horreur ! Je me promis en silence de ne jamais compter sur la mort de personne pour satisfaire mes fantaisies, et je me suis tenu parole. Abandonnant aux miens ce qui pouvait me revenir du petit avoir familial, je partis de bonne heure à la conquête de la fortune. Je m'efforçai d'abord exclusivement d'y parvenir et j'y parvins. Puis ce premier édifice s'effondra. Je recommençai. Je réussis encore, et, pour la seconde fois, je subis un désastre. Dans le nouveau monde, on voit sans trop s'émouvoir les fortunes se faire et se défaire ainsi. Pour moi, je ne pris jamais au tragique les hauts et les bas de ma carrière, ayant tôt reconnu que pour un homme de bonne volonté, de bonne humeur et de bonne santé, il y a toujours de la ressource ; trouvant un plaisir infini à l'étude des milieux divers où ma destinée me poussait ; et, d'ailleurs, profondément indifférent par nature à la question du confort. Vous connaissez mes goûts : un vêtement de dix dollars ; un revolver dans une poche, un livre dans l'autre ; une chambrette avec les meubles strictement indispensables, de l'eau fraîche en abondance, et le premier aliment venu pour satisfaire mon appétit, — et me voilà content. Pourquoi donc, demanderez-vous peut-être, me suis-je donné la peine d'édifier deux ou trois fortunes successives ? De votre part, surtout de

vous, Bertoux, cette question m'étonnerait, car je reconnais chez vous un homme de ma race, un homme qui porte deux traits distinctifs, *utilité, activité*, lisiblement écrits sur toute sa personne. J'ai donc suivi ce qu'on appelait jadis du nom expressif de « vocation » ; j'ai essayé de tout, j'ai voyagé en tous lieux, j'ai remué beaucoup de capitaux, me payant, à l'occasion, le plaisir sans rival de jeter une fortune en telle ou telle fondation d'intérêt général, et de me retirer à pied avec les cinq sous traditionnels dans ma poche, pour goûter de nouveau les satisfactions de la lutte, tenter encore le succès. J'ai résidé dans l'Inde, en Chine, au Cap, en Égypte, partout!... Et toujours je revenais aux États-Unis, qui me semblaient vraiment ma terre d'élection; tout ici s'adaptait mieux qu'ailleurs à mes goûts et à mes besoins : un champ d'entreprise énorme, l'activité dévorante, contagieuse, qui est dans l'air, le génie de la liberté, et surtout un sens admirable de l'éducation.

« Je sais, reprit M. Cazaveilh, devinant un sourire chez ses auditeurs, que les Yankees ne passent pas précisément pour des modèles de ce genre; mais quand je parle d'éducation, je m'entends : ce n'est pas plus ou moins de vernis, de poli à donner au sujet, ou même de ce qu'on appelle plus spécialement sa *culture* que je m'occupe, c'est de son individualité même. Or dans notre vieux monde, chez nous en particulier, on semble prendre à tâche d'étouffer cette individua-

lité. Il faut, coûte que coûte, que notre jeunesse soit comprimée dans le moule classique. Tel écolier, par exemple, montre du goût pour les travaux des champs, qui ne comprend rien aux mathématiques; tel autre a un génie évident pour la serrurerie, les travaux de forge, tandis que la prosodie lui donne la nausée : n'importe ! Il fera de l'*x*, il cultivera les Muses, ou il dira pourquoi ! Car il est de toute nécessité qu'il acquière en temps voulu le diplôme de bachelier ! Une fois conquis ce bienheureux diplôme, le jeune homme obtiendra un misérable emploi de douze à quinze cents francs et végétera pour le reste de ses jours, les yeux fixés sur l'avancement de classe accompagné de la magnifique prime de trois cents ou quatre cents francs qui marquera les étapes de sa triste carrière. Chose horrible, il ne demande pas autre chose. Proposez-lui (je parle par expérience) de quitter ce lit de Procuste, parlez-lui de l'Australie, du Transvaal, de tous les lieux de la terre où de hardis garçons dignes du nom d'homme viennent de toutes parts assaillir crânement la fortune, lui arracher de haute main ses faveurs; offrez-vous même, prenant pitié de sa nullité pratique, à lui tracer le chemin, à lui faciliter les débuts, vous rencontrerez l'inertie, l'incrédulité, le refus, — un refus irrité, parfois. Quoi ? lui, un lettré, un délicat qui a fait ses humanités, il adopterait une vie de sauvage, il accepterait de rudes compagnons sans aucune littérature, il risquerait enfin sa précieuse per-

sonne sur les mers ou dans les contrées barbares ? C'est se moquer !... Et il se cramponne à son rond de cuir comme à une bouée de sauvetage. Le malheureux a fini par aimer son abjection et la colorer du nom de raffinement esthétique... Des milliers, des millions de jeunes Français grandissent ou plutôt ne grandissent pas dans ces idées d'un autre âge.

« N'allez pas croire au moins que ces critiques impliquent chez moi une diminution de dévouement à la France, un détachement quelconque de ma patrie ! Je blâme et déplore une uniformité désastreuse, inventée par quelque génie mal-faisant pour nous conduire à l'annihilation complète ; mais je souhaiterais de toutes mes forces qu'on pût me démentir, et je donnerais tout au monde pour trouver le remède d'un tel état de choses. A ceux qui pourraient croire que ce sont là de vaines paroles, il me suffirait de conter deux ou trois tentatives pratiques, faites à mes frais, — je puis le dire, à grands frais, — pour installer en France des écoles d'apprentissage et d'art industriel. Elles n'ont même pas obtenu ce qu'on appelle un succès d'estime. La France veut des bacheliers, dût-elle en mourir. Elle semble s'être donné pour mission pédagogique de préparer systématiquement une nation de déclassés, et, selon toute vraisemblance, elle ne sera satisfaite que le jour où tous ses enfants sans exception, nantis du parchemin de peau d'âne, gratteront du papier dans un ministère, dans

une sous-préfecture ou dans une mairie...

« Chers amis, je n'exagère rien. Le mal dont souffre notre pays se trahit par des symptômes trop visibles pour laisser place au moindre doute. C'est un mal chronique, dont le principe est à l'école.

« Non pas, certes, qu'on n'y enseigne fort bien ce qu'on y enseigne. Les maîtres sont excellents et d'un dévouement au-dessus de tout éloge : personne ne mérite plus d'estime et de respect... Le malheur est qu'on ne les charge pas d'enseigner ce qu'il faut avoir aujourd'hui pour tenir sa place dans le monde, — je veux dire une volonté ferme et toute personnelle. Et c'est pourquoi petit à petit notre horizon national se rétrécit. La population décroît, la marine dépérit, l'agriculture souffre, l'industrie végète, le commerce languit. Du premier ou du second rang, nous sommes, pour l'activité des échanges, passés au sixième. Nous avons des colonies et point de colons, des champs fertiles qui manquent de bras, des produits en excès que nous laissons transporter par les navires étrangers. Tout cela par l'unique raison que nos écoles travaillent sans relâche et sans mesure à former un nombre exagéré de bacheliers. Savez-vous combien nous comptons présentement de mauvais latinistes traînant leurs culottes sur les bancs des collèges, pour quatre ou cinq mille qu'on trouve en Angleterre et à peu près autant aux États-Unis? Nous en comptons présentement... cent vingt mille,

dont le dixième ne serait d'ailleurs pas en état — il faut être juste — de lire couramment une de d'Horace après neuf ans d'études... Sur ce globe en travail, où tout est désormais concurrence ardente et lutte acharnée, où la victoire appartient au mieux armé, c'est-à-dire au mieux outillé, notre chère France me fait un peu l'effet de ces couvents du mont Athos où des Grecs ingénus s'enferment pour copier du matin au soir des manuscrits apocryphes...

« ... Je vous attriste, chers amis!... ah! combien je voudrais pouvoir porter sur mon pays un jugement plus rassurant! Mais la raison me l'interdit. J'exprime en toute sincérité ce qui est la conclusion de mes études, de mes comparaisons, de l'expérience d'une vie entière... »

L'oncle Cazaveilh s'arrêta un instant. Toute la famille l'écoutait bouche bée, muette devant ce torrent de passion patriotique. Il prit son verre, le leva pour voir la lumière jouer dans le rubis du vin clair, humecta ses lèvres et dit en matière d'incidente :

« Nous savons toujours faire le vin, — on ne peut pas nous refuser cela, — et comme chantait le poète : « Ils n'en ont pas en Angleterre!... »

Puis il reprit :

« J'ai voulu du moins que cette éducation trop exclusivement classique, Jean-Charles et Marguerite n'en fussent pas les victimes, et c'est pourquoi je vous ai attirés à Chicago. Le moment

est venu de vous avouer quelle a été mon idée de derrière la tête en procédant ainsi...

« Je désirais m'absenter plusieurs mois pour une enquête autour du monde sur le dépérissement de l'industrie des soies françaises. Cette enquête, je m'empresse de vous l'annoncer, n'a pas été sans résultats. J'ai déterminé la cause du mal, j'ai trouvé le remède et je suis sûr de l'apporter prochainement à mon pays. Nous en recauserons. Pour le présent, il suffira de vous dire que, prévoyant une absence de dix-huit mois au moins, j'ai cru bien faire en vous soumettant tous à une expérience décisive. C'est pourquoi je vous ai prié, mon neveu, de venir me suppléer à Chicago. Si je vous avais sermonné sur les mérites spéciaux de l'éducation américaine, vous m'auriez pris, selon toute apparence, pour un utopiste, et même avec le désir sincère d'appliquer mes idées, vous l'auriez pu difficilement à Paris.

« J'ai voulu vous lancer en pleine eau et je vous ai transplantés ici, en mes lieu et place. De bonne foi, dites-moi si l'épreuve n'est pas concluante et si vous n'avez pas cause d'être satisfaits des progrès en tout genre accomplis par Jean-Charles et Marguerite?

— Nous aurions mauvaise grâce à les contester! s'écria vivement M. Bertoux.

— Ces progrès, poursuivit l'oncle Cazaveilh, sont peut-être plus grands et plus importants encore que vous ne le pensez... Vivant avec vos enfants,

les voyant tous les jours, vous êtes dans une certaine mesure inconscients de la transformation qui s'est accomplie chez eux. A vos yeux, ce sont toujours le Jean-Charles et la mignonne Marguerite que vous avez amenés de Paris. Aux miens, ils sont autres et je vous assure que je ne me trompe pas. Marguerite a ajouté aux grâces françaises et au courage inné chez nos filles un esprit de décision qui met tous ses dons en valeur. Jean-Charles, que l'éducation parisienne comprimait dans le moule uniforme du lycéen français, Jean-Charles est déjà changé du tout au tout. C'est un homme, aujourd'hui; je le vois à l'ampleur de ses épaules, à la fermeté de ses traits, à la flamme de son regard. Il a conscience de sa personnalité. Il veut penser et agir par lui-même. Tout son être se révolterait à la pensée de suivre les sentiers battus et de végéter dans quelque triste carrière bureaucratique : j'en suis aussi certain que si je vivais par son cerveau.

— C'est vrai, mon oncle! s'écria l'enfant. Ce que vous dites, je n'aurais peut-être pas osé le formuler moi-même; mais c'est comme l'écho de ma pensée secrète.

— J'en étais sûr, répliqua M. Cazaveilh avec un sourire. Et qu'a-t-il fallu pour opérer cette transformation? Rien que la libre expansion de son individualité, substituée un peu plus d'un an à la compression routinière de cette force inestimable. Mes prévisions et mes espérances se trouvent donc pleinement justifiées. Mon cher

enfant, tu n'as pas besoin d'un autre héritage et je ne suis pas inquiet sur toi : tu sauras te faire une place dans le monde, sans rien demander aux hiérarchies surannées ou aux catégories traditionnelles. J'ai pris mes renseignements. Dès ce matin, à neuf heures, avant même de vous avoir embrassés, j'ai eu avec le docteur Morton un entretien décisif. Il m'a dit ce que tu es et ce que tu peux devenir. C'est une joie pour moi de penser que j'ai pu aider à cette éclosion... »

CHAPITRE XVI

L'ATELIER



On quittait la table. Gagnés, conquis par la belle nature de l'oncle; saisis de cette puissante sympathie qui s'empare de nous, lorsque, faisant sur le tard la connaissance d'un de nos proches, il nous arrive de découvrir chez cet inconnu mille traits de similitude, d'affinité, qui nous le rendent

subitement cher et familier; pénétrés de respect pour sa forte personnalité, son mérite évident, tous les membres de la famille Bertoux s'étaient pressés autour de lui, cherchant à lui dire combien ils se sentaient honorés par le

pacte offert, fiers et heureux de cette alliance.

Incapables les uns et les autres d'exprimer cette vive et soudaine émotion, ils s'en étaient tenus aux témoignages muets; la mère et la fille, touchées jusqu'au fond de leur cœur généreux, comme il faisait rapidement allusion à la solitude de sa vie (elles savaient vaguement que l'oncle Cazaveilh avait vu autrefois son foyer détruit par le fléau d'une cruelle épidémie), auraient voulu lui dire qu'il pouvait bien aisément retrouver un foyer familial : une crainte délicate les avait retenues. Mais quand il en était venu à demander avec une si charmante bonhomie qu'on voulût bien l'adopter, Marguerite, n'y tenant plus, s'était jetée spontanément dans ses bras, et les autres ratifiaient ce mouvement par d'énergiques poignées de main.

Il ne fut pas besoin d'autre signature au contrat, et quand chacun sortit de cette minute de recueillement silencieux pour se remettre au ton habituel, il était bien entendu qu'on s'était réciproquement adopté. Ce fut M. Cazaveilh, le plus accoutumé sans doute à se dominer, qui se remit le premier au diapason normal.

« Apprenez, dit-il, tandis que la bonne M^{me} Bertoux s'essuyait encore les yeux, que j'ai trouvé le temps de voir un autre de nos amis, M. Saint-Elme, le consul. Il vous aime tous beaucoup et m'a fait un grand éloge de Bertoux.

— C'est lui qui nous a adressés et recommandés à Luttrell, et nous ne saurions lui

avoir assez de reconnaissance pour ce bon office.

— Eh! eh!... reprit l'oncle en riant, on pourrait bien lui en avoir soufflé l'idée... Si je vous disais que c'est surtout en vue de Luttrell que je vous ai fait venir ici!... Et pour en revenir à ce brave Saint-Elme, devinez le tour que je lui ai joué ce matin! Je l'ai tiré de son lit à sept heures, afin de lui demander divers renseignements et documents sur le Japon. Il a fait contre mauvaise fortune bon cœur, mais je crois bien qu'il m'aurait volontiers envoyé... au pays du Soleil Levant...

— C'était, en effet, un peu tôt pour lui! dit M. Bertoux, qui sourit en se rappelant que le cher consul aimait assez faire la grasse matinée. Étiez-vous donc si pressé d'avoir ces documents?

— Très pressé, car il est possible que je reparte sans délai... sinon pour le Japon, au moins pour le Far-West. »

Une exclamation de surprise et de désappointement s'échappa à la fois de toutes les bouches :

« Repartir!...

— Peut-être demain.

— Au moment où nous allions tous vous aimer tant!

— Il valait bien la peine, alors, de faire connaissance!... »

Ceci de la part de maître Jean-Charles et avec une intonation si amère de déconvenue que l'oncle sentit doubler la force du sentiment paternel que le franc visage de l'écolier avait éveillé en lui à première vue

« Chers amis, ne croyez pas à un caprice de ma part ! s'écria-t-il. Il s'agit d'un grand intérêt national. Je vous ai expliqué que je viens de faire en divers pays mon enquête sur l'atonie présente de l'industrie lyonnaise. Ce dépérissement est uniquement dû à la maladie des vers à soie européens, qui déplace graduellement vers l'extrême Orient l'axe de la production. Les Japonais ont fait de grands progrès industriels, et ces progrès, vous ne l'ignorez pas, se manifestent en plus d'une direction. Au point de vue artistique, ils sont depuis trente ans déjà les maîtres du vieux monde. Encore quelques années et ils nous raviraient le sceptre d'une industrie qui tient une place considérable dans la richesse de la France. J'ai résolu d'aller chez eux chercher le remède indispensable et j'ai déjà envoyé un homme sûr vérifier à cet égard mes conclusions. J'attends son rapport. Peut-être viendra-t-il en personne me l'apporter à San-Francisco, et je puis, sous vingt-quatre heures, recevoir une dépêche qui m'y appelle... Sachant par expérience que ma maison est en bonnes mains, pourquoi hésiterais-je?... Mais pour aujourd'hui au moins je suis tout à vous. Et cela me fait penser que le docteur Morton m'a parlé des progrès de Jean-Charles dans les arts manuels... Ne pourrais-je pas voir quelque travail de sa façon ?

— C'est très facile, mon cher oncle, répondit M. Bertoux. Il suffit de monter à l'atelier.

— Monter à l'atelier?... vous avez un atelier

ici?... J'aurais dû m'en douter. Ce matin même, vers six heures, j'ai entendu non loin de ma chambre certain bruit de scie...

— Jean-Charles était à l'œuvre. Il se lève de bonne heure.

— C'est lui qui faisait marcher la scie?

— Lui-même et sans doute aussi Margot, car elle s'en mêle. Ils sont tous deux si passionnés de leur art, qu'il faut positivement les surveiller pour qu'ils ne lui donnent pas trop de temps pris sur leur sommeil...

— Ah! ah!... Ils ont mordu aux travaux manuels?

— Plus que je ne l'aurais jamais supposé. A vrai dire, Jean-Charles sera quand il voudra un ébéniste de premier ordre, un excellent ouvrier en matière d'ameublement, et ce n'est pas, après tout, un talent à dédaigner, n'est-il pas vrai?

— Je vous crois parbleu bien!... à dédaigner, un talent d'ébéniste?... ne me poussez pas! vous me feriez enfourcher mon dada, et alors ce n'est pas pour le quitter aisément!... Vous me feriez dire des énormités, ou du moins des choses qui vous paraîtraient telles... Savez-vous bien que je mets, quant à moi, un bon cordonnier, un maçon qui connaît son affaire, fort au-dessus d'un médiocre lettré?...

— Bon! bon!... chacun a son idée en ce monde, et, pourvu qu'on se fasse quelques concessions, on arrive toujours à s'entendre. Moi qui vous parle, mon oncle, j'en ai fait de très larges depuis quelques mois. Vous savez si je suis

attaché à nos coutumes nationales et si je renoncerais aisément à voir mon fils rester avant tout bien Français!... Quand je l'ai placé à Luttrell, sur le conseil de M. Saint-Elme, la part faite dans cette école au travail manuel m'a d'abord paru démesurée et inquiétante. Comment? me disais-je : c'est à peine si le collégien de nos jours trouve le temps de digérer les matières des programmes, chaque année plus étendus. Quand il veut se préparer sérieusement aux concours de nos grandes écoles, il doit nécessairement sacrifier presque tous les arts d'agrément, faute de temps à leur donner : et ces heures, — ces heures précieuses qu'on voudrait multiplier, qu'on cherche en tout cas à utiliser jusqu'à la dernière minute pour cette rude préparation, — il irait de gaieté de cœur en dissiper une partie, en les appliquant à je ne sais quels futiles essais de travail manuel, sans but, sans perfection possible et sans avenir?... Sous prétexte qu'un jeune homme doit connaître les éléments de tous les arts, même s'il n'est pas destiné à les pratiquer, il négligerait les lettres et les sciences pures?... Un tel système n'était nullement de mon goût, et je pris tout de suite des mesures pour le modifier. Travaux des champs, vannerie, forge, serrurerie, et le reste, qu'on mène grand train à Luttrell-School, furent sinon rayés du programme, du moins réduits au minimum, remplacés par des leçons particulières de latin, de mathématiques et de chimie...

— Bon! mais... je ne vois pas trop ces fameuses concessions, dont vous me parliez? dit l'oncle, qui avait écouté sans sourciller toute une théorie diamétralement opposée à celle qui lui était chère.

— Eh bien!... Mes précautions ont été vaines! reprit M. Bertoux en souriant. On n'échappe point à l'influence du milieu. Vous avez entendu, ce matin, grincer le rabot et la scie. Jean-Charles n'avait pas fréquenté Luttrell-school pendant un mois, qu'il était piqué de la tarentule du travail manuel.

— Quoi! s'écria Cazaveilh, vous avez dû capituler, et laisser le latin céder le pas au rabot?

— Jamais de la vie!

— Puisqu'il n'y avait pas de place pour les deux?

— Cher oncle, vous vous moquez. La place, on arrive toujours à la trouver, quand on a bonne envie. Jean-Charles m'en a fait voir la preuve : il m'a démontré en trois points que le travail manuel n'empiéterait en rien sur les études classiques et les seconderait, au contraire, en donnant périodiquement au cerveau le repos qui lui est nécessaire; qu'il éprouverait quelque humiliation à se voir vaincre sans combat par ses camarades Yankees en n'importe quel genre d'exercice; enfin que le problème se réduisait à une sage répartition du temps de la journée. Pouvais-je résister à d'aussi bonnes raisons?

— Je gage que l'argument patriotique a été le

plus décisif ! Et je n'ai garde de m'en plaindre. Je trouve tout naturel qu'un jeune Français éprouve ici le désir généreux de se mesurer avec les Américains sur tous les champs de bataille pacifiques de son école. Si cette noble émulation était plus fréquente chez nous, que ne ferait pas notre race, la mieux douée de la terre ?... Je crois sincèrement que rien ne lui serait impossible.

— Mon oncle, voilà une opinion que j'aurais pleinement endossée il y a un an. Oui, certes, l'émulation nous rend capables de tous les efforts, de tous les triomphes. Mais, hélas ! cette émulation, nous ne la cultivons pas assez : j'ai fait, je l'avoue, quelques pénibles découvertes depuis que je suis à l'étranger. J'avais vécu dans la fièvre et paisible conviction que nous sommes le premier peuple du monde : il a fallu en rabattre et admettre d'abord qu'un pareil jugement est de nulle valeur sans l'épreuve de la comparaison, chaque race nourrissant avec soin, pour son propre compte, une opinion toute semblable. Puis, j'ai constaté parfois une supériorité écrasante en des lieux où je n'attendais qu'ignorance et médiocrité. Enfin, j'ai vu ici une activité, une audace, une largeur d'entreprise, une persévérance sans rivales. Et cela, non pas à titre exceptionnel, non pas chez tel ou tel individu, pris séparément, — mais dans la masse de la nation : alors que, chez nous, ces qualités se font de plus en plus rares. Et cela me fait craindre qu'en dépit de nos facultés propres, en dépit de tant de goût, de finesse

et d'esprit, nous ne courions grand risque de nous laisser submerger dans la mêlée générale des forces humaines.

— Eh ! non ! cent fois non ! protesta M. Caza-veilh. Ce que je dis de la supériorité de notre race ne se base pas sur des raisons de sentiment, mais sur l'observation personnelle et sur l'autorité de l'histoire. Je connais, cher ami, cette phase de malaise et de trouble que traversent tous les expatriés. On part, on quitte pour la première fois le sol natal avec la confortable habitude de se croire un des membres actifs de la civilisation la plus raffinée et la plus haute de la planète ; les désillusions et les crève-cœur ne se font pas attendre : on s'aperçoit d'abord, avec étonnement et déplaisir, que nos voisins ont leur vie propre, leur grandeur et leur originalité ; qu'ils ne vivent pas le regard constamment attaché sur nous ; que nous ne sommes pas, comme le shah de Perse le dit de lui-même, l'OEil de l'univers et le Soleil du monde. La sensation n'a rien d'agréable. Mais d'autres surprises plus douloureuses viennent l'effacer. Dans telle ou telle direction spéciale, où l'on croyait ne trouver que médiocrité puérile, faibles tâtonnements, vaine imitation de nos arts, — on rencontre soudain l'excellence, le talent réel, l'originalité vraie ; dans telle autre, la supériorité la plus évidente s'impose à notre admiration. C'est un coup d'autant plus rude qu'on l'attendait moins. Dans l'inévitable découragement qui suit ces fâcheuses découvertes, on est

tenté alors de malmener l'idole d'un culte trop exclusif, et, tombant d'un excès dans l'autre, volontiers on lui dénierait toutes les vertus, sous prétexte qu'on lui en avait prêté d'imaginaires. Ce sont là réactions extrêmes de la surprise, injustes comme tout ce qui est absolu. Une fois les écailles tombées de nos yeux et les petites vanités mises au rancart, on peut regarder la France bien en face : elle soutiendra l'examen!... Elle est toujours un des sommets radieux de l'humanité; non pas seul et unique, il est vrai, comme nous nous étions plu à l'imaginer, — mais pas davantage relégué au second plan, ainsi qu'un instant de consternation nous l'avait fait craindre; — point pareille à ses voisins, notre France! Indolente parfois et laissant sommeiller ses dons de fée, tandis que les autres montent d'un pas égal et mesuré; se réveillant toujours à temps et, d'un bond léger, regagnant la distance sur la route du progrès...

— Mon oncle, s'écria M^{me} Bertoux, que j'aime entendre ces choses, venant de vous!... Et combien vous dites vrai sur nos impressions en pays nouveaux!... on commence par blâmer à tort et à travers comme des provinciaux fraîchement débarqués de leur petite ville. Tout ce qui est différent de nos usages est taxé de barbare... Puis il se fait un revirement d'esprit et une transposition de goût. On admire ce qu'on avait condamné et l'admiration ne va pas sans comparaisons désobligeantes. Nous avons tous cédé à cette influence,

— tous, je crois, sauf notre bonne Lisbeth, qui ne transige pas, elle!... Du premier moment, elle a opposé la plus austère désapprobation à chaque nouveauté; et pas une minute elle n'a désarmé. Elle peut bien, par dévouement, se résigner à vivre dans un pays qui lui semble indigne de son mérite; mais c'est à ses yeux un sacrifice de tous les instants et jamais elle n'a cessé de se considérer comme une exilée de la civilisation... »

Tout en causant, on était monté au dernier étage de la maison et l'oncle Cazaveilh venait d'être introduit dans « l'atelier ».

C'était une sorte de grenier assez vaste, pourvu de planches à dessin, d'un établi de menuisier, d'une presse de relieur, d'une petite forge et d'outils variés. Dès le seuil de la porte, l'œil se trouvait attiré par une sorte de petit théâtre adossé au mur et qui représentait un appartement de poupée, composé de quatre pièces, — vestibule, salon, chambre à coucher et cabinet de toilette, — le tout haut de deux mètres environ avec une largeur égale. Dans ce logis en miniature, au premier plan du salon, une jeune dame très élégante boutonnait ses gants, prête à sortir. Elle était en toilette d'été, mais les armoires ouvertes auprès d'elle laissaient voir des costumes complets pour chaque saison, des chaussures, tout un trousseau luxueux. Les meubles, laqués de blanc et couverts de soies anciennes, étaient du meilleur style Louis XVI; les tapis, rideaux et tentures, dignes d'un palais. Devant la porte de

la maison, un charmant petit automobile, garni de cuivres étincelants, monté par un jeune gentleman en casquette russe, semblait n'attendre pour partir qu'un signe de la reine de céans. L'ensemble avait un air de vie, de bon goût et de perfection véritablement surprenant. L'oncle Cazaveilh en resta d'abord stupéfait :

« Voilà, dit-il, la plus jolie maison de poupée que j'aie jamais vue ! Est-ce que vous avez travaillé tous deux à l'établir, mes enfants ?

— Je n'ai fait que la lingerie, les vêtements et les tentures, répondit Marguerite. Les meubles et accessoires, comme la voiture automobile, sont l'œuvre de Jean-Charles.

— De Jean-Charles tout seul ? demanda l'oncle. Il n'a été aidé par personne ?

— Non, assurément. Ce serait contraire à la loi du concours, répliqua Marguerite. Tout ce que nous préparons pour l'Exposition scolaire doit être notre œuvre personnelle. Nous avons, bien entendu, sollicité force conseils de tous ceux qui avaient qualité pour nous en donner : mais rien de plus que des conseils...

— Les maîtres n'ont même pas été admis encore à voir l'ouvrage et ne sont jamais entrés dans l'atelier, ajouta M. Bertoux avec une visible satisfaction paternelle. Vous êtes, mon oncle, le premier et le seul invité de ce que nous pouvons bien appeler cette visite de « vernissage », car tout ici est inédit.

— Eh bien ! je trouve cela charmant, reprit

M. Cazaveilh sans insister sur la joie et sur l'admiration réelles qu'il éprouvait, de peur que ses neveux ne se prissent tout d'un coup pour des prodiges. Je vois avec plaisir que Paris sera convenablement représenté à l'Exposition scolaire de Chicago... »

Promenant alors son regard sur les objets divers et les essais parfois informes qui jonchaient tables et établis, il avisa des outils de relieur et un volume à peu près achevé, recouvert d'étoffe.

« Qu'avons-nous ici?... demanda-t-il en l'ouvrant pour le feuilleter. Des dessins originaux?... Des croquis?... Ce n'est plus pour la maison de poupée, j'imagine?

— Non, mon oncle, expliqua vivement Jean-Charles : c'est un livre que nous avons voulu écrire, illustrer, composer, imprimer et relier nous-mêmes pour l'Exposition.

— Vous deux?... Ta sœur et toi?...

— Oh! non!... quand je dis *nous*, je veux parler de l'école. Cette fois, il a été décidé que les garçons seuls participeraient à l'ouvrage. Les filles s'entendent aux poupées, mais les livres n'en sont pas de leur ressort! ajouta maître Jean-Charles, non sans une dose de suffisance.

— Et quels sont les auteurs de ce chef-d'œuvre viril? Je ne vois pas de noms sur la page de titre.

— Ma foi, je ne saurais trop dire. Les manuscrits sont venus au comité de divers côtés; plusieurs de ceux qui ont été jugés les meilleurs et

retenus pour l'impression étaient sans signature.

— Ah !... Et les dessins ? poursuivit M. Cazaveilh en promenant son regard investigateur du visage de Jean-Charles à celui de Marguerite, qui lui semblait plus malicieux que de raison, sous ses paupières baissées.

— Les dessins sont de moi, dit Jean-Charles. On m'en a chargé.

— Ils me paraissent fort bons... Celui-ci surtout, qui représente un naufrage.

— Eh ! il m'a donné assez de mal. L'histoire, — un récit maritime, — est, d'ailleurs, la plus intéressante du volume. Nous nous demandons de qui elle peut bien être. Un seul de nos camarades, Hugh Parnell, qui a passé plusieurs mois à l'École navale d'Annapolis, possède des connaissances nautiques ; mais son style habituel ne nous permet guère de croire qu'il soit l'auteur du récit et il déclare au surplus n'y être pour rien.

— Pour ma part, déclara Marguerite d'un ton sérieux, je trouve qu'on a bien fait d'éliminer les filles dans ces concours : on n'aurait eu que des histoires à dormir debout !... Et, en tout cas, pas d'histoires nautiques !... La littérature féminine, hum ! je m'en méfie. »

Sur quoi, M. Cazaveilh éclata d'un rire sonore, auquel se mêla le rire argentin de la fillette.

« Oh ! vous avez beau rire, fit Jean-Charles sans se fâcher, vous ne changerez pas la réalité des choses... Mais voici l'heure qui sonne !... Il faut que je coure à l'École !... »

Il prit son bonnet, et dévalant l'escalier quatre à quatre, se trouva bientôt loin.

« Tu es l'auteur de l'histoire nautique, petite masque ! s'écria M. Cazaveilh dès que Jean-Charles eut disparu.

— Oh ! qui vous l'a dit, mon oncle ? répliqua Marguerite consternée. Pourvu que Jean-Charles n'en sache rien ! Cela gêterait tout !

— Tu avoues donc ?

— Ah ! c'est vrai, je me suis trahie. Mais vous n'en direz pas un mot, n'est-ce pas, cher bon oncle ?

— Pas un mot : à condition, pourtant, que tu me contes comment les choses se sont passées.

— Eh bien ! quand ils ont voulu faire leur livre et proclamer l'élimination des filles, cela ne nous a pas plu, ni à moi, ni à Mabel, ni à personne... C'est tout naturel ! Comment pouvaient-ils savoir d'avance si nous ferions mal?... Alors Mabel et moi et Rosamond et deux ou trois autres de mes compagnes de jeu, nous avons écrit chacune une histoire que Dolly Burns a transcrite à la machine pour dissimuler nos écritures, et nous les avons envoyées. Mabel en a fait une *splendide*, mais le jury ne l'a pas retenue, parce qu'elle vantait tout le temps les filles aux dépens des garçons... Bref, ils ont pris la mienne, et à l'unanimité encore, parce que c'est une œuvre vraiment virile, dit le rapport. Les voyez-vous déclarant qu'un franc loup de mer peut seul avoir fourni certains détails... »

L'oncle et la nièce éclatèrent de rire :

« Mais vous leur révélez le pot aux roses, à la fin ?

— Oui, quand l'Exposition sera finie et lorsque nous nous serons bien moquées de ces grands benêts. Ne trouvez-vous pas qu'ils méritent la leçon, mon oncle ?

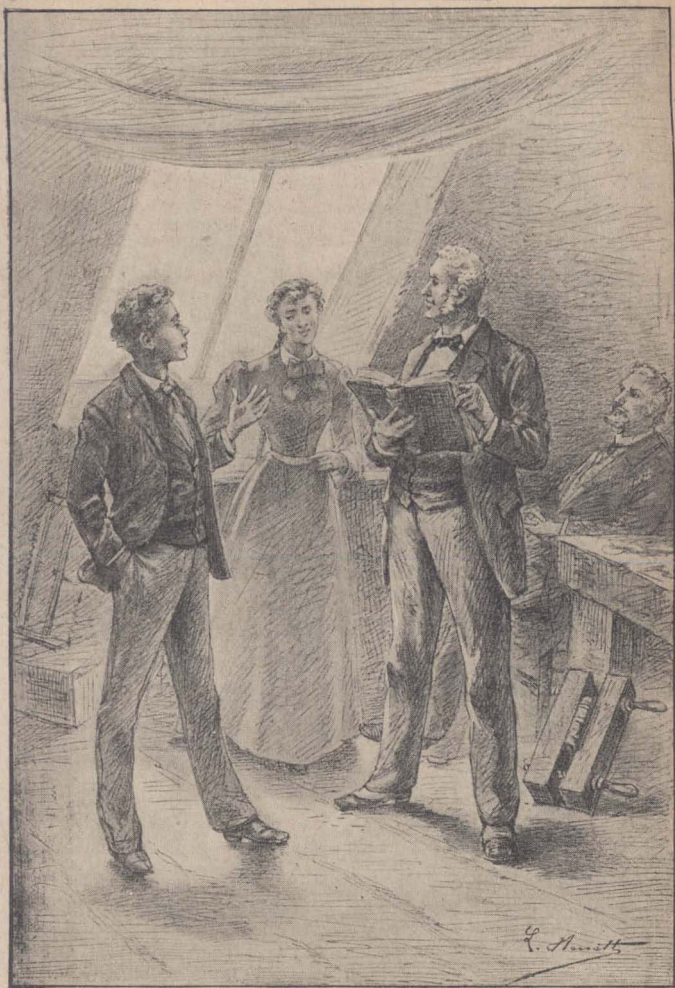
— Certes!... Et elle leur est donnée avec infiniment d'esprit. Je voudrais bien être là quand ils seront mis au courant de l'affaire, surtout si le fameux Hugh Parnell est du jury.

— Comment donc ! Sa compétence lui donne des titres incontestables.

— Et je gage que tu n'as pas eu la permission de concourir, si peu que ce fût, à la fabrication de ce sacro-saint volume ?

— Non, ces messieurs ont tout fait. Il leur a fallu même coudre les pages, quoique pour les « vrais » livres ce travail soit réservé aux femmes... Ah ! nous allons rire quand ils sauront la vérité... Mais, à propos, mon oncle, qui vous l'a dit ? ajouta Marguerite en ouvrant de grands yeux... Ce n'est pas maman ! Elle m'a promis de n'en pas souffler mot... Car il convenait de demander l'autorisation avant de nous lancer...

— Non, ce n'est pas maman!... Mais sachez, mademoiselle Margot, que pour garder un secret il ne faut pas avoir une physionomie aussi transparente que la vôtre ! dit M. Cazaveilh en riant. Si Jean-Charles n'était pas absolument aveuglé





par l'orgueil masculin, il y a beau temps qu'il aurait percé le mystère à jour...

« ... N'empêche que sa maison de poupée et son automobile sont des chefs-d'œuvre en leur genre, reprit l'oncle en redescendant au salon. Mais pour en revenir à l'objet de notre discussion de tout à l'heure, quel est l'enfant de ce pays qui en aurait su faire autant après un an d'apprentissage?... Cela n'a l'air de rien, ces petits meubles Louis XVI, laqués et tendus de soie ancienne? Eh bien! j'y trouve tout le goût inné d'un Parisien, associé à une habileté de main surprenante pour l'âge de Jean-Charles. Et je serai bien étonné si l'Exposition scolaire montre rien d'aussi curieux!... Je me promets d'en faire ce soir, à dîner, mon compliment au cher enfant, en insistant sur la culture de ce goût artistique qui est la grande force de notre Paris. »

L'oncle Cazaveilh devait mieux faire que de formuler son compliment : il voulut le souligner par une récompense exceptionnelle. Ayant reçu dans l'après-midi la dépêche qu'il attendait et qui rendait son départ nécessaire, il confirma la nouvelle de ce départ imminent, puis il ajouta :

« Dès demain, je me remets en route. Mais point tout seul, j'espère!... Voici mon idée. Je suis extrêmement satisfait du profit que Jean Charles, ici présent, a déjà tiré de son éducation américaine; très satisfait notamment des excellentes dispositions qu'il apporte aux travaux manuels. Et pour lui témoigner la satisfaction que

j'en éprouve, pour le mettre à même d'utiliser ses connaissances pratiques dans une sorte de « voyage d'application », je désire l'emmener avec moi dans le Far-West...

— Jean-Charles?... Mon fils?... s'écrièrent simultanément M. et M^{me} Bertoux.

— Lui-même, avec votre permission et la sienne. Les vacances vont arriver. Il peut, sans inconvénient, les devancer de quelques jours...

— Oh ! mon oncle, quel bonheur !... s'écria Jean-Charles, tout rouge de joyeuse surprise.

— Est-ce que vraiment tu serais content de nous quitter, méchant ? disait Marguerite.

— Distinguons, petite sœur. Je ne serais pas content de vous quitter ; mais je serais content, — ce n'est pas assez dire, — je serais au septième ciel si réellement mon cher, cher oncle veut m'emmener. »

Et courant à M. Cazaveilh :

« Vous avez bien dit, mon oncle, qu'avec ma permission, — comme s'il pouvait y avoir un doute ! — vous m'emmèneriez ?... »

— Avec ta permission et surtout avec celle de qui de droit.

— Oh ! papa !... petite mère !... vous ne me refuserez pas un tel bonheur, une telle chance !... Ce n'est pas possible ? »

CHAPITRE XVII

COMMENT VOYAGE M. CAZAVEILH

« Attends ! attends donc un peu ! Laisse les gens respirer ! » dit avec bonté M. Bertoux.

Il ne voyait pas, quant à lui, grand inconvénient à laisser courir le monde à son fils sous la direction d'un guide tel que M. Cazaveilh. Mais soucieux des sentiments de sa femme, il ne voulait pas se prononcer le premier, bien décidé à la soutenir dans le cas où son cœur maternel ne pourrait se résoudre à cette séparation.

« Et d'abord, ajouta-t-il, ne convient-il, pas, avant toutes choses, de prendre l'avis du docteur Morton ?

— C'est chose faite, répondit l'oncle. A tout hasard, je lui en avais dit un mot ce matin, car, sans être certain de partir si tôt, j'avais déjà l'intention d'associer Jean-Charles à la préparation du grand projet que je médite et qui peut avoir pour la patrie française une portée incalculable. Mais, par cette raison même, il est essentiel que je

voie le cher garçon à l'œuvre. J'ai donc demandé l'avis du docteur et j'ai son autorisation.

— Et qu'en pense le juge suprême ? dit M. Bertoux en se tournant vers sa femme.

— Eh ! que puis-je penser, sinon qu'il faut se ranger à l'opinion des gens raisonnables et excellents qui veulent ce voyage, répondit-elle résignée. Mais l'idée est si soudaine, si inattendue... »

Deux larmes involontaires jaillirent de ses yeux.

« Oh ! maman ! je renonce à partir si cela doit vous faire de la peine ! » s'écria Jean-Charles.

On sentait que ce n'était pas là une offre de pure forme et qu'il saurait renoncer à la joie entrevue, malgré le crève-cœur qu'il en pourrait avoir.

« Non ! non ! reprit M^{me} Bertoux. Je n'ai garde, mon enfant, de vouloir entraver en quoi que ce soit ton éducation, ou seulement te priver d'un plaisir... Tu partiras, puisqu'il le faut. Mais est-il bien nécessaire que ce soit si vite ?

— C'est *impérieusement* nécessaire, déclara M. Cazaveilh. Ma chère nièce, ajouta-t-il, lui prenant la main, pardonnez-moi d'avancer le terme d'une séparation à laquelle peu de mères échappent ici-bas, et qui ne sera d'ailleurs qu'un essai. Pour ce qui est de la soudaineté du départ, je vous l'épargnerais si je le pouvais, mais cela n'est pas en mon pouvoir : des intérêts pressants, impérieux, m'ordonnent de me trouver à une date fixe à une place déterminée. Au surplus, ne

croyez pas que deux ou trois jours de répit changeraient en rien...

— Deux ou trois ! se récria M^{me} Bertoux. Il n'aura pas même deux ou trois jours pour se préparer ?

— Je pars dès demain !

— Demain ! quoi ! sans trousseau ? gémit la bonne dame, dont toutes les idées étaient bouleversées.

— Sans trousseau, vous l'avez dit. C'est là précisément un des petits secrets de ma science voyageuse dont je ferai cadeau tout de suite à mon neveu. Il ne faut jamais s'encombrer de bagages. N'avez-vous point remarqué, quand vous alliez à la mer ou à la campagne, que la plupart des objets que vous emportiez après mûre délibération, comme *indispensables*, n'étaient pas même sortis de leurs malles au cours de votre déplacement ? N'avez-vous pas remarqué, en outre, que le transport desdites malles vous avait valu plus de souci que tout le reste ensemble ? Eh bien ! pourquoi se *handicaper* ainsi dès le départ ? Je l'ai fait comme d'autres à mes débuts. Mais peu à peu, j'ai jeté à la mer tout le lest inutile et pour ma plus grande commodité. Aujourd'hui je me contente d'une valise légère contenant un assortiment de rechange, et même si cette valise vient à se perdre, je ne m'en préoccupe guère ; on trouve partout à renouveler la sommaire toilette qu'elle renferme. Que dis-tu, Jan-Charles de cette manière de voyager ?

— Moi? s'écria Jean-Charles, qui déjà se sentait un vrai Robinson, j'en serai ravi. Ce que vous dites, mon oncle, des bagages inutiles est si juste! Moi-même, quand nous partions en vacances chez les grands-parents, je me souviens que j'avais toujours soin d'embarrasser les malles de maman d'une foule de bouquins qui restaient religieusement fermés jusqu'au retour. La bonne idée de partir ainsi sans embarras, au pied levé, sans domestique...

— Ah! dit l'oncle, dont la physionomie prit soudain un air de comique embarras, qui s'alliait singulièrement à sa belle mine un peu autoritaire, ce ne sera pas tout à fait ainsi. C'est un tort, c'est une faiblesse, je le sais. Mais je ne voyage pas sans mon domestique, Sam, que vous avez aperçu.

— Votre nègre?... Il fait bon ménage avec Lisbeth, j'espère?

— Oh! si Lisbeth le gorge de bonnes choses, comme je n'en doute pas, tout doit marcher à merveille.

— Ah! ah! fit M. Bertoux, ce n'est donc pas un adepte de la théorie des dix sous par jour, celui-là.

— Sam! ah! je vous réponds bien que non! dit M. Cazaveilh avec un geste éloquent. Ce garçon est un gouffre, un véritable abîme; je ne sais où il loge tout ce qu'il avale, et sa gourmandise égale sa voracité. Encore quand les vivres sont abondants et choisis, le mal est mince; quoiqu'il soit

affligeant de voir un homme se bourrer de victuailles avec cette intempérance. Mais c'est quand nous arrivons dans des régions pauvres ou stériles que la situation se complique ! Une fois — c'était en Nouvelle-Calédonie, — poussé par l'esprit d'aventure, je m'étais avancé un peu trop loin dans les terres, et nous étions réduits pour nos quatre repas à une sorte d'artichaut, fort bon, ma foi, qui croissait par là en abondance. La physionomie de Sam était positivement tragique !... J'ai vu le moment où il allait se passer sa tige d'artichaut au travers du corps.

— Ah ! répéta M. Bertoux, assez surpris que son oncle, avec les principes qu'il venait d'indiquer, s'embarrassât d'un tel compagnon. Sans nul doute, votre domestique a de ces qualités précieuses qui font, comme toujours en pareil cas, passer même sur de graves défauts ?

— Lui ? répliqua M. Cazaveilh, mélancolique, je voudrais bien qu'on me les montrât ; pour moi, je n'ai jamais pu les découvrir.

— Bah ! il faut bien qu'il ait ses bons points. Il doit être, j'en suis sûr, vif, éveillé ?...

— Vous tombez bien ! Dormeur comme une marmotte !

— Agile ?

— Une tortue !

— Travailleur ?...

— Paresseux comme une couleuvre !

— Débrouillard ?... L'œil ouvert ?

— Une taupe !

- Simple, sans prétentions?...
- Vaniteux comme plusieurs paons!
- Obligeant?
- La plupart du temps, c'est moi qui en suis réduit à porter sa valise!
- Courageux?
- Hum!...
- Dévoué, alors? quand le diable y serait!
- Espérons-le, soupira M. Cazaveilh. Il peut servir en tout cas à m'enseigner la patience, par les multiples épreuves auxquelles il me soumet. C'est encore le seul usage bien défini que je lui connaisse.

— Mais alors, pourquoi?

— Ah! oui! Pourquoi m'astreindre à le traîner partout avec moi? Je serais vraiment en peine de vous l'apprendre. Sans doute comme vivante contradiction de mes principes... Que vous dirai-je? Je lui suis attaché : voilà plus de vingt ans que nous courons le monde ensemble... »

L'excellent homme ne voulait pas avouer que ce qui l'attachait à Sam, c'était surtout ses propres bontés. Le nègre lui avait été apporté en dot par sa femme, une créole de la Nouvelle-Orléans, et lorsque celle-ci avait été enlevée en même temps que ses deux enfants par une foudroyante épidémie, Sam l'avait pleurée avec toute la violence et la sincérité de sa race impressionnable : le maître n'avait jamais oublié cela. De plus, Sam était si parfaitement incapable, si bien pourvu de défauts, que nul ne voulait l'employer; quand le

bienfait de l'émancipation s'était abattu sur lui, son embarras avait été pareil à celui d'un inutile de club subitement forcé de gagner sa vie, au lieu de manger sans souci les rentes péniblement amassées par ses devanciers. Car le pauvre moricaud était aussi ennemi du travail, aussi ami de ses aises, aussi dépensier, aussi intimement convaincu de ses droits à vivre de l'effort des autres que peut l'être le plus déterminé dandy, le plus incorrigible aristocrate. Si bien que le bon M. Cazaveilh, voyant que personne n'en voulait, avait pris pour son usage personnel cette marchandise de rebut; et nombreuses étaient les tribulations que le pauvre Sam lui avait values en tous lieux, sans jamais se départir de cette naïve suffisance, de cet inexprimable contentement de soi qui le caractérisaient et que son maître avait la bonté de prendre par le côté comique.

C'était donc chose arrêtée : Jean-Charles partait avec son oncle ! Il allait traverser dans toute sa largeur l'immense étendue de pays qui va du Michigan au Pacifique ; il allait contempler la Prairie sans bornes, franchir les Montagnes Rocheuses, visiter ce Far-West qui fait rêver tant de jeunes têtes... Il en éprouvait une joie si profonde et si vive que son père, heureux de le voir si content, finissait par la partager et que Marguerite, une fois le sacrifice accepté, se montrait également ravie. Mille exclamations, mille questions se pressaient sur leurs lèvres. L'oncle se faisait un plaisir

d'y répondre, charmé de leur intelligente curiosité.

Quant à M^{me} Bertoux, elle était déjà en train de préparer la modeste valise que devait emporter son cher fils, non sans y laisser tomber quelques larmes. Mais elle était bien résolue à n'en pas montrer au moment du départ et à ne pas troubler le bonheur de Jean-Charles par des craintes ou des lamentations intempestives.

Cependant M. Cazaveilh procédait à un interrogatoire raisonné des talents de son futur compagnon, et achevait de lui exposer ses idées sur le chapitre des voyages, prenant un malin plaisir à le taquiner un peu.

« Voyons, dit-il, le docteur et Mrs Morton m'ont assuré que tu n'es pas manchot et j'en ai déjà vu la preuve ; mais nous n'avons pas pu, naturellement, entrer dans le détail. Précisons : Que sais-tu faire, Jean-Charles ?

— Oh ! s'écria Marguerite, pressée de vanter son frère, Jean-Charles fait ce qu'il veut de ses mains, à la lettre. Tenez, mon oncle, ce *Longfellow*, c'est lui qui me l'a relié. N'est-il pas joli ?... Et j'ai dans ma chambre un cadre qu'il a sculpté pour une petite aquarelle... Un vrai bijou ! Ce n'est pas facile, allez, quoique cela en ait l'air, de faire un cadre... Sans compter que l'aquarelle est de lui, et qu'elle n'est pas des plus indifférentes ! Et puis les charmantes choses qu'il sait tourner... Maman vous montrera sa boîte à ouvrage ; elle dit qu'elle est trop belle pour qu'on puisse s'en servir, qu'il faut la garder dans du coton !...

— Oh ! oh ! fit M. Cazaveilh, examinant le *Longfellow* d'un œil admiratif, et la gentille plai-deuse avec encore plus de faveur, voilà un habile homme ! Mais ce n'est pas précisément de reliures ou de boîtes à ouvrage que nous allons user en chemin. Dis-moi, sais-tu ferrer un cheval ?

— Ah ! non... Je l'avoue, dit Jean-Charles un peu déconfit.

— Sais-tu au moins le monter à cru ?

— Oh ! oui, par exemple !

— Sais-tu coucher sur la dure ? dormir sur un branche d'arbre ?

— Je n'ai jamais essayé, mais ce ne doit pas être bien difficile.

— Sais-tu prendre des truites à la main dans le torrent ? faire une fronde d'une liane tressée, toucher l'oiseau au vol ?

— Je ne voudrais pas l'affirmer.

— Sais-tu établir un foyer sur quatre pierres, griller, braiser, étuver, rôtir ton gibier dans un four improvisé ?

— Non, pas du tout !

— Il faudra cultiver ce talent. C'est là un point capital. On ne trouve pas à tous les coins de route un restaurant ou un hôtel, quand on voyage dans le Far-West.

— Oh ! mon oncle ! protesta Jean-Charles un peu humilié, me tenez-vous donc pour un gourmand fieffé ? J'ai déjà fait, je vous assure, des projets de sobriété tout à fait héroïques... Je me contenterai de ce que nous trouverons sur notre chemin.

— Et Sam? reprit M. Cazaveilh. Tu oublies Sam! Je dois t'avertir que ce n'est pas une sinécure d'être l'officier de bouche de ce monsieur. Avec lui, la quantité et la qualité ne suffisent pas : il faut encore la variété. Il est difficile comme un despote oriental! Si par hasard la viande est un peu coriace, il se désespère; si on lui offre deux jours de suite le même plat, il boude pendant des heures. Je me creuse la tête à lui composer des menus, et je ne réussis pas toujours à le satisfaire!...

— Ah! dit Jean-Charles, riant de bon cœur, je vois que Sam est un « type », et je me réjouis de faire sa connaissance comme compagnon de route. Vous verrez, mon oncle, je me mettrai, s'il le faut, à cuisiner pour lui; moi aussi je méditerai pour lui fournir des menus, puisque tel est l'ordre du jour.

— Bravo! s'écria l'oncle, enchanté de cette belle humeur; voilà qui est parler! Après cette preuve de bonne volonté, il est presque inutile de te demander si tu reculerais devant un voyage d'où le luxe serait rigoureusement banni : absence totale de Pullman-cars, de boules d'eau chaude et d'oreillers... *Pas un sou dans sa poche...*

— Pas un sou? dit Jean-Charles en ouvrant de grands yeux. On peut donc voyager sans argent?

— C'est très facile. Il n'y a qu'à vouloir. Je te montrerai. Malheureusement je suis pressé, pour le moment, d'arriver au but de mon voyage, nous prendrons donc, ainsi que de simples infirmes, la

voie ferrée ; nous nous ferons voiturer comme si quelque fâcheux accident nous avait privés de l'usage de nos jambes, et nous ne partirons pas tout à fait sans argent. Mais, sauf les cas pareils au cas présent où, selon la célèbre formule américaine, *Time is money*, je tiens que c'est folie de s'enfermer dans une boîte roulante et de se faire emporter à toute vitesse comme si on avait peur de se servir de ses yeux en chemin, laissant échapper mille choses curieuses tout aussi dignes souvent d'arrêter le touriste que le but vers lequel on se précipite avec cette furie. Le vrai voyage agréable, le seul, c'est le voyage à pied, sans bagage et sans argent !

— Sans argent ! répéta Jean-Charles, un peu ahuri. Mais comment subsister alors ? Si modestes que soient le vivre, le couvert, ils doivent bien se payer en route ?

— N'as-tu jamais entendu parler des « compagnons du tour de France » ? Voilà le modèle. La race se perd, et c'est grand dommage. Le compagnon partait sans argent, par l'excellente raison qu'il n'en possédait pas ; mais ayant généralement deux bons bras et deux bonnes jambes à son service, et quelquefois une bonne tête, — les seuls leviers, tu ne l'ignores pas, de toute la richesse humaine, — il ne se mettait pas en peine du vide de son escarcelle, sachant bien qu'il ne manquerait guère d'occasions de gagner ses repas au passage des villes et des fermes, et résolu au besoin à se contenter des racines que la prévoyante

nature jetterait sur son chemin. Note qu'il arrivait souvent à ceux qui partaient mieux munis de se voir détroussés dès le début par les chevaliers de grandes routes, et que dès lors la partie était égale entre les pauvres et les autres. Ils allaient donc, légers d'argent, légers de cœur, légers d'estomac, affranchis également de la crainte des voleurs et des affres des lourdes digestions, s'arrêtant partout où il leur plaisait, délogeant aussitôt que la fantaisie les poussait ailleurs, étudiant, observant, travaillant, apprenant... Et au bout de quelques années le brave garçon revenait chez lui un homme ; il n'était pas rare qu'il rentrât plus riche qu'au départ ; il était en tout cas plus riche d'expérience, et cette expérience il l'avait eue pour rien. J'ai causé souvent dans ma jeunesse avec quelques-uns de ces bons canuts lyonnais qui, avant de s'asseoir définitivement devant le métier où ils trament leurs tissus merveilleux, avaient fait leur tour de France, et même avaient poussé plus loin : à Milan, en Suisse, dans les provinces rhénanes, en Espagne... pour s'assurer de leurs yeux artistes et intelligents comment le rival en soieries s'y prenait, quels étaient les secrets de son métier, du bon marché de ses produits... Et si toujours il revenait avec la fière certitude que l'industrie lyonnaise battait les autres de plusieurs longueurs, il avait appris par le contact, par les causeries, l'information, par le séjour et surtout par son travail personnel dans les ateliers étrangers, ce que toutes les confé-

rences, tous les rapports, tous les livres du monde ne lui auraient jamais enseigné. Par ma foi ! j'aime mille fois mieux l'entretien d'un simple ouvrier de ce type, que celui d'un lettré dépourvu de science pratique ! Un homme qui ne sait rien des travaux de la terre, rien de la condition ouvrière, rien des mille rouages de l'industrie, rien personnellement de la géographie, m'ennuie et me lasse bientôt, fût-il impeccable sur les faits et gestes des Grecs et des Latins. J'ai grand respect pour l'histoire ancienne, mais le passé c'est le hors-d'œuvre, l'amusement. La pièce de résistance, c'est le présent, qu'il faut saisir d'une poigne vigoureuse et mettre sous son genou... Eh bien ! mon cher enfant, le meilleur moyen pour connaître son temps, c'est de voyager, et de voyager dans les conditions que j'ai dites. La morale de ceci, c'est qu'aussitôt mes affaires réglées à San-Francisco, nous quitterons les wagons étouffants, et le bâton à la main, le baluchon sur l'épaule, — et Sam geignant à l'arrière-garde, — nous nous engageons gaiement dans un voyage de découvertes.

— Bravo ! Ce sera charmant et tout à fait à mon goût.

— Même s'il fallait, de temps à autre, s'arrêter à l'étape et gagner de nos mains de quoi poursuivre notre route?...

— Ma foi, je ne demande pas mieux, si la chose est possible.

— Elle peut devenir nécessaire. On doit toujours compter, en voyage, sur le chapitre de l'im-

prévu... Supposons qu'un hasard nous sépare, que tu te trouves subitement livré à toi-même et à tes seules ressources... Saurais-tu, comme on dit, te tirer d'affaire?

— Je l'essaierais de mon mieux.

— C'est parler en brave enfant.

— Si j'ai bien compris, mon oncle, nous allons nous rendre tout droit à San-Francisco.

— Non. Pas exactement. Je compte d'abord faire un crochet vers le Colorado, pour voir un de mes correspondants; puis nous pousserons vers l'ouest.

— Quel bonheur! s'écria Jean-Charles. Margot, n'envies-tu pas ma chance?

— Certes! dit la fillette. Je voudrais bien être de la partie.

— Une autre fois, mignonne; ce sera pour une autre fois, je te le promets. Toi aussi, tu auras ton voyage, avec la permission de tes bons parents, et tu traceras toi-même l'itinéraire. Nous en recauserons... Mais il faut que j'aille en compagnie de Bertoux jusqu'à notre *office* pour choisir quelques papiers, et je vais vous laisser à vos préparatifs. »

Sur quoi, l'oncle et le neveu prirent leurs chapeaux et sortirent.

« Je ne veux pas emmener Jean-Charles sans vous dire très franchement quel est, en ce qui concerne le cher enfant, l'objet propre de ce départ, reprit M. Cazaveilh, quand ils se trouvèrent seuls. Je vous ai parlé d'un « voyage d'applica-

tion ». Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, voici quel est mon programme. Ici, la plupart des enfants, même ceux des familles aisées, sont élevés dans l'idée qu'ils auront à gagner leur vie dès l'âge de quatorze à quinze ans. Je n'examine pas si c'est là un point de vue conforme à la moyenne des opinions courantes, de l'autre côté de l'Atlantique, en matière d'éducation. Je sais fort bien que la majorité des parents français la trouverait insensée et coupable à l'égard de leurs enfants, comme un procédé trop sommaire et trop aisé de résoudre le problème de plus en plus difficile du choix d'une carrière, par le temps de concurrence outrancière où nous vivons. Toujours est-il que cette idée joue, aux États-Unis, un rôle décisif dans la constitution du caractère national et contribue pour une large part à développer l'esprit d'entreprise, le sentiment de la responsabilité personnelle. C'est, au premier chef, un principe de vigueur et d'énergie. Je n'oserais pas vous proposer de l'appliquer directement à Jean-Charles en lui déclarant tout à coup que vous le laissez libre de se diriger dans le monde au mieux de son intérêt. J'estime, pourtant, qu'il peut être utile et judicieux de vérifier comment il se comporterait s'il se trouvait subitement aux prises avec les nécessités de la vie, sans avoir à compter sur l'appui de sa famille. Et je voudrais, fort de votre assentiment, tenter l'expérience.

— Mon cher oncle, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai pleine confiance en votre sa-

gesse. Comment réaliser une telle expérience?

— Le voyage que nous entreprenons m'en fournira sûrement l'occasion, et le scénario se présentera de lui-même, sans que nous en arrêtions les détails à l'avance. Est-il besoin de vous dire que j'agirai en toute prudence et que l'épreuve sera plus apparente que réelle? Je veux savoir si votre tendresse paternelle ne la repousse pas *a priori*.

— Non, certes, par la seule raison qu'elle sera dirigée par vous. Je ne la confierais à nul autre. Mais je suis certain que vous ne pouvez rien faire qui ne soit juste et bon.

— Je n'attendais pas moins de vous, mon cher Bertoux, et je ne vous remercie pas. Il me fallait votre autorisation; je l'ai. N'en parlons plus.

— C'est dit, mon oncle. Emmenez-le. Qu'il mesure ses forces, le cher enfant! Qu'il s'essaye au combat sous votre tutelle. Je ne dirai rien à ma femme de ce que vous méditez : sa tendresse maternelle en serait trop alarmée. La mienne peut s'élever jusqu'à ce sacrifice : pardonnez-moi pourtant d'en être profondément ému... »

De fait, l'excellent père en resta pour toute la soirée plus préoccupé qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, et le lendemain, au moment des adieux, il dut faire un effort pour ne pas laisser une larme monter à ses yeux en serrant Jean-Charles sur son cœur.

Il ne crut pas manquer trop formellement au pacte conclu en glissant dans la main de son fils

une petite provision personnelle, sous la forme d'un *green-back* de quelques dollars. Quel père parisien n'aurait fait de même ?

A la profonde stupéfaction du bon M. Bertoux, Jean Charles lui rendit aussitôt le billet de banque en disant :

« Grand merci, cher père ; gardez ceci pour me le rendre à mon retour!... Bien décidé à suivre en tout les instructions de notre oncle, j'ai laissé ma bourse au logis, je n'emporte même pas les dix sous réglementaires!... »

Une dernière étreinte, un va-et-vient étourdisant sur le quai encombré de la gare, un tumulte d'appels et d'adieux ; à la dernière minute, le départ compromis par Sam, qui a jugé bon de retourner à la maison chercher une cravate rouge chère à son cœur africain, et qui arrive enfin hors d'haleine... On le hèle, on le hisse, on l'emballé. Le train s'ébranle. M. et M^{me} Bertoux, Marguerite, Lisbeth le suivent d'un œil attendri jusqu'au tournant de la voie. Et les voyageurs disparaissent.

CHAPITRE XVIII

EN ROUTE



Les trains de la ligne *Chicago-Burlington-Quincey*—familièrement *C.-B.-Q.* — ne présentent ni classes distinctes, ni compartiments, ni séparations entre les divers wagons. Reliés l'un à l'autre par des passerelles, ces wagons forment un immense promenoir où chacun peut aller et venir à sa guise, fumer, dégourdir ses jambes, changer de place toutes les fois qu'il en éprouve le désir. Une grande désinvolture de tenue; une tendance à la familiarité, corrigée par une déférence marquée envers toute femme jeune ou vieille, belle ou laide, qui peut se trouver là; un insupportable *twang* nasal; une démangeaison de pérorer

et surtout de dire à tous venants le chiffre de ses dollars : tels sont les traits généraux qu'on observe communément dans une foule de voyageurs américains.

Le jour où Jean-Charles, son oncle et Sam s'embarquèrent sur cette ligne, une petite fille aux boucles blondes allait d'un groupe à l'autre, annonçant à qui voulait l'entendre que son papa était riche, très riche... l'homme le plus riche de tout le train, certainement!... Et s'il n'avait pas pris un *sleeping-car*, ce n'était pas faute d'avoir de quoi!...

Se détachant sur la masse par le contraste du type, un individu aux cheveux d'un noir d'encre, en tire-bouchons, au linge douteux, porteur d'une paire d'anneaux d'or aux oreilles et d'une quantité d'autres bijoux qui paraissaient faux, se faisait remarquer par sa mine obséquieuse et les politesses grasseyantes qu'il adressait à tout le monde, en particulier à M. Cazaveilh, près de qui il finit par s'installer.

Des garçons parurent bientôt, affairés, avec des plateaux chargés de victuailles, et bien que chacun sortît plus ou moins de dîner, on voyait la plupart se munir d'un dernier viatique avant de se livrer au sommeil et dévorer ce repas surnuméraire avec l'appétit insatiable que les plus petits mangeurs même déploient aussitôt qu'ils se trouvent en wagon. Sur l'invitation de son oncle, Jean-Charles dut avouer que, malgré l'excellent dîner qu'il avait fait quatre heures auparavant,

un souper ne serait pas de refus, et ayant choisi quelques sandwiches avec divers biscuits, il abandonna à Sam le reste qui fut expédié en cinq secondes. Quant à M. Cazaveilh, il se contenta de payer l'addition, et Jean-Charles, que le sommeil gagnait déjà, eut, en s'endormant, l'impression que l'homme aux bijoux avait glissé un œil de furtive avidité sur le porte-monnaie bien garni de son oncle.

L'Illinois, l'Iowa étaient déjà loin en arrière. Sur un de ces ponts vertigineux que les ingénieurs américains jettent sans hésiter au-dessus de tous les abîmes, légèrement fait, légèrement posé, destiné sans doute à être plus légèrement enlevé, le train, rapide et tonnant, avait franchi le fleuve majestueux. On était en plein Missouri.

L'État de Nébraska fut bientôt traversé; on approchait de la région des *Prairies* dont tout le monde a entendu parler. Jean-Charles était très désireux de contempler enfin de ses yeux ces plaines désertes qui ont été décrites comme « les limbes de la désolation ». A chaque pas la scène devenait plus sauvage et plus triste; l'immense prairie qui déploie son tapis de velours sur des millions de kilomètres commençait. On avait peine à croire que la veille on se trouvait dans une cité populeuse, agitée d'une vie intense comme Chicago, au milieu de ces solitudes majestueuses et tristes où rien ne se distingue que l'immensité du ciel et celle des mouvantes herbes. A peine à l'horizon lointain voyait-on se profiler la silhouette

hautaine des Montagnes Rocheuses dont l'image se confond avec les nuages. Le paysage était morne et sauvage ; çà et là un misérable hameau, agglomération de huttes frileusement serrées les unes contre les autres, semblant plus petit encore et plus humble dans la vaste plaine, montrait que des êtres humains étaient venus si loin chercher une précaire existence. Quelques chevaux, quelques vaches, entravés pour qu'ils ne pussent s'éloigner, paissaient l'herbe courte et jaunâtre, levant la tête d'un air effaré au passage foudroyant du train, muni en son avant d'une sorte de large pelle destinée à chasser les bestiaux qui s'aventurent sur son passage. La *Prairie* est presque uniformément couverte d'herbe ; à peine quelques arbrisseaux rabougris croissent à de longues distances, de petits tournesols y viennent assez abondamment, mais c'est à peu près l'unique fleur qui égaye la monotonie des herbages ; le bleu du ciel, le ton fauve de la pelouse sont les seules teintes sur lesquelles se reposent les yeux ; la majesté de la solitude et de l'immensité est la seule beauté de ce paysage plus désert que l'Océan.

Fatigués de la monotonie du spectacle, les voyageurs ne tardèrent pas à s'endormir l'un après l'autre.

Le lendemain à l'aube, en se réveillant, le premier mouvement de Jean-Charles fut de mettre la tête à la portière et de s'exclamer sur l'ennui pesant qui se dégageait de l'immuable désert.

Après avoir échangé le bonjour avec son neveu et l'avoir raillé de son impatience contre cette Prairie, qu'il aspirait tant à traverser, M. Cazaveilh regarda autour de lui :

« Tiens, fit-il à demi-voix, notre voisin aux boucles d'oreilles a disparu !... Bon voyage !

— Sam l'a vu partir, dit en hochant la tête le nègre qui sortait aussi des bras de Morphée. A trois heures, descendu... doucement, doucement... Sam pas fermé l'œil... Mauvais coussin !... (avec un regard indigné à sa banquette).

— Allons donc !... tu as ronflé toute la nuit comme un soufflet de forge !

— Sam dit vrai. Sam jamais mentir ! protesta le valet qui, pour une fois, disait à peu près la vérité. Même que Sam l'a vu fouiller dans les poches à Massa... là !... Bons yeux, Sam !... pas bête !...

— Fouiller dans mes poches !... répéta M. Cazaveilh en y portant instinctivement les deux mains. C'est, parbleu, vrai ! Et le coquin a fait place nette !... Mon mouchoir, mes clefs, tout a été nettoyé... Triple imbécile, ne pouvais-tu m'avertir ?

— Sam jamais rapporter... prononça le nègre d'un ton de délicatesse offensée.

— Non, il s'en prive !... dit avec résignation M. Cazaveilh qui savait que, pour les commérages aucune vieille portière n'aurait pu en remonter à son valet de chambre. Voilà qui m'apprendra à me servir d'un porte-monnaie !...

ajouta-t-il philosophiquement. Je n'en use pas d'ordinaire, et il a fallu qu'un mendiant de colporteur vînt ce matin m'importuner pour me faire accepter sa marchandise... et m'étant offert un porte-monnaie, je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'y mettre la mienne, au lieu de la laisser errer librement dans mes poches, si bien que tout a été pris d'un coup... Plus un sou, ajouta-t-il après avoir palpé de tous côtés. Heureusement je retrouverai mes banquiers dans le Colorado et nous y serons dans quarante heures. Le mal, en somme, n'est pas grand.

— Nous, riches ! appuya Sam non sans fatuité. Nous pouvoir perdre porte-monnaie !... Nous jeter l'argent par les fenêtres ; si nous voulons...

— Sam, ne m'exaspère pas et rends-moi tout de suite la monnaie du billet que je t'ai confié hier matin pour acheter cette cravate qui t'avait donné dans l'œil.

— Monnaie ?... fit Sam qui prit instantanément un air ahuri. Sam a pas monnaie... Rien !

— Impossible qu'il ne te reste rien !... Ce chiffon de cravate n'a pas dû te coûter plus de deux ou trois dollars ; et avec la meilleure volonté du monde, tu n'as pas pu absorber dans une journée plus de vingt dollars en sucre d'orge !... »

Le nègre baissa le nez sans souffler mot ; car l'emploi des cent vingt-cinq francs que M. Cazeilh venait d'esquisser, tout en le déclarant impossible, se rapprochait singulièrement de la réalité.

« Fort bien, dit le maître sans se départir de son calme; il faudra alors faire abstinence jusqu'à notre arrivée à Denver; le mal se réduira à cela. Et nous aurons du moins une consolation, c'est d'être assurés que Sam ne voyage pas le ventre vide... Après ses exploits d'hier, un peu de diète viendra fort à propos... »

Au nom abhorré de diète, on vit la figure de Sam se décomposer rapidement : il entrevoyait enfin la portée du sinistre ! Le pauvre garçon considérait de bonne foi son maître comme la source de tout bien, la fontaine de toute richesse, et en dehors du sentiment de prudence qui l'avait engagé à se tenir coi, au lieu de signaler les manœuvres suspectes du pick-pocket, il y avait chez lui la sincère conviction que, pour le puissant M. Cazaveilh, quelques milliers de dollars de plus ou de moins n'avaient aucune importance et même qu'il était de bon goût de les jeter, comme il disait, par la fenêtre. Il n'avait donc pu concevoir l'ombre d'une inquiétude au début de l'incident, et maintenant qu'il mesurait les conséquences de sa faute, sa détresse n'en était qu'augmentée. Sa peau noire revêtit une teinte grisâtre, sa mâchoire inférieure tomba, et le plus amer désespoir se peignit soudain sur ce masque insouciant et prospère. Rester quarante heures sans manger !... Jamais dans toute sa grasse existence d'esclave il n'avait entrevu un désastre pareil !

« Sam mourra, bien sûr !... Sam mourra !... répétait-il d'un accent pathétique.

— C'est qu'il croit de bonne foi que ce serait une calamité nationale ! fit M. Cazaveilh, moitié apitoyé, moitié narquois.

— Mais... mon oncle... s'écria Jean-Charles, savez-vous que ce ne sera pas gai de jeûner si longtemps !....

— Ce serait une belle occasion de faire des expériences curieuses ; de s'assurer, sans crainte de se tricher soi-même, jusqu'où la pauvre guenille peut aller avant de défaillir...

— Ah ! grand merci ! Je n'ai, je vous assure, aucun goût pour ce genre d'expériences !

— Ou bien nous aurons la ressource de ronger nos tiges de bottes. C'est le moyen classique, tu sais...

— Nous n'avons pas même de bottes, répliqua Jean-Charles en soulevant son pied chaussé du soulier plat de voyage. Plaisanterie à part, il me semble déjà éprouver des tiraillements d'estomac.

— Alors, il n'y a pas à dire, il faut tâcher de gagner son déjeuner. Je ne vois pas d'autre remède.

— Gagner ! répéta Jean-Charles méditativement. J'ai vu des camarades à Luttrell qui faisaient tous les métiers pour arriver à se payer une éducation *libérale* et je les ai admirés. Mais comment les imiter ? Plus d'un était, à ses heures, précepteur. Je ne puis guère, n'est-ce pas, aller de but en blanc proposer des leçons à ces gens fatigués, endormis, poussiéreux...

— Il est à craindre en effet, que la chose ne

leur fasse l'effet d'une mauvaise plaisanterie

— Il y en avait un qui était correcteur d'imprimerie. Mais ici...

— Oui; ça manque d'imprimeries. Autre chose.

— Un autre allait jusqu'à porter des malles et des paquets dans les gares, et réalisait ainsi d'assez beaux bénéfices.

— Ceci ne serait pas mal; mais il nous faudrait attendre jusqu'à l'arrivée, et c'est précisément ce que nous voudrions éviter...

— Il y avait aussi un certain Jack Pie¹, qui, par analogie sans doute avec son nom, s'était fait pâtissier... Mais je ne vois guère moyen de l'imiter, outre que je n'en serais pas capable... Voyons, comment pourrions-nous bien nous tirer d'affaire?... C'est que je sens la fringale me gagner, moi, tout juste parce que je n'ai rien à me mettre sous la dent!... Allons, Sam, donne un avis!... »

Mais le noir ne sut que claquer ses dents et rouler des yeux désespérés en répétant : « Sam faim!... Sam bien faim!... » avec des airs de naufragé...

Une heure, puis deux se passèrent, et on ne semblait pas plus près de la solution du problème. Jean-Charles, il faut l'avouer, voyait sa bonne humeur décroître à mesure que croissait son appétit et que se creusait son estomac. Il regardait M. Cazaveilh, mais celui-ci, le calme le plus par-

¹ Jacques Pâté.

fait écrit sur son imposant visage, paraissait s'absorber dans des réflexions agréables et ne pas même se rappeler qu'il existait au monde une question aussi vitale que celle du dîner; si les yeux de Jean-Charles quittaient la figure de son oncle pour tomber sur le noir visage de Sam, il se hâtait de les détourner, car une détresse si contagieuse y était écrite, qu'il sentait par sympathie les coins de sa bouche s'abaisser et toute sa physionomie prendre une expression lamentable. Qui n'a vu un pauvre singe, le front plissé, les traits tirés, les babines tremblantes, se pelotonner frileusement dans le coin de sa cage, en pleurant sous le ciel de Paris sa chaude patrie, les forêts natales, les fruits dorés aux rayons du soleil tropical?... Sam, malgré sa dignité d'homme et de libre citoyen américain, présentait l'image même d'un de ces exilés... Jean-Charles finit par trouver si décourageant le spectacle de cette détresse, étalée avec une véritable ostentation, qu'il se leva soudain, et enfonçant d'un geste résolu son chapeau sur sa tête et ses deux mains dans ses poches, il partit pour explorer le couloir qui traverse le train de tête en queue. M. Cazaveilh le regarda s'éloigner, et un fin sourire éclaira ses traits; Sam, tournant la tête d'un mouvement automatique, fixa sur son jeune « Massa » un regard atone et demeura la lèvre pendante, les yeux blancs, en le voyant disparaître.

« Suis-le donc ! dit M. Cazaveilh avec bonté. Cela te distraira.

— Non!... non!... Moi pas pouvoir... Moi trop épuisé... Moi mourir bientôt, certainement... répliqua le nègre en claquant des dents.

— Mourir?... allons donc!... Est-ce qu'on meurt!... D'ailleurs nous avons à peine eu le temps d'avoir faim... Attends encore dix à douze heures et tu m'en diras des nouvelles...

— Dix heures!... pauvre Sam!... Massa, laissez Sam demander un petit sou... Il doit y avoir des personnes bien riches dans le train... presque aussi riches que Massa... et Massa le leur rendra en arrivant à Denver...

— Malheureux! si je te prends à mendier, je ne te re parle de ma vie! » s'écria M. Cazaveilh, si sévèrement que l'infortuné valet se recroquevilla tout épeuré dans un coin. Son maître, ému malgré lui de sa réelle détresse, le couvrit d'une épaisse couverture de voyage sous laquelle il se pelotonna comme un chien; avec la facilité des noirs à dormir en tout lieu et à toute heure, le pauvre garçon poussa un grand soupir et ne tarda pas à oublier ses chagrins dans un sommeil profond.

Cependant Jean-Charles avait poussé ses pérégrinations jusqu'à la locomotive, et toujours curieux de tout ce qui se rapportait à la vapeur, il se mit à la regarder fonctionner; le mécanicien, ayant consulté sa montre, venait de ralentir un peu la marche et s'essuyait le front, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Jean-Charles.

« Une belle vitesse! lui dit aussitôt le jeune

écolier avec son franc sourire. Marchez-vous toujours de ce train?

— Toutes les fois que nous en avons besoin. Mais je crois bien que cela va changer tout à l'heure.

— Pourquoi donc?

— Parce que je vais être seul à mener le train. Mon copain a l'air tout drôle. Voyez-le plutôt...

— Qu'est-ce qu'il a donc?... » demanda Jean-Charles; et prenant les paroles du mécanicien comme une invitation, il sauta légèrement de sa voiture sur la machine et vint, agile comme un lévrier, se placer à côté de l'employé.

Le « copain » ou chauffeur paraissait, en effet, assez mal en point; affaissé sur lui-même auprès de la houille, le regard vague, l'air hébété, la face d'un rouge sombre, il semblait ne rien voir ni rien entendre de ce qui se passait autour de lui.

« Je crois bien qu'il a bu un coup de trop à la dernière station... Je ne puis pas mener le train et entretenir le feu en même temps, n'est-ce pas?... fit le mécanicien.

— Voulez-vous que je vous aide?... s'écria Jean-Charles.

— Vous?... »

Le mécanicien mesura de l'œil son volontaire; bien qu'un chauffeur en complet de flanelle blanche du bon faiseur dût être un objet assez insolite, le Yankee ne s'étonne de rien.

« *All right!* fit-il brièvement. Empoignez la pelle et remplissez le foyer. »

Sans se le faire dire deux fois, Jean-Charles enleva la pelle aux mains inertes du chauffeur et se mit à remplir le foyer, à fourgonner le feu avec une énergie qui le rendit, au bout de trois minutes d'exercice, plus rouge qu'un homard et fit ruisseler la sueur sur son front. Mais, sans se décourager,

il continua son travail, suivant avec tant d'intelligence les brèves indications du mécanicien que celui-ci le prit en affection tout de suite.

« A la bonne heure!... Hardi, le petit monsieur!... »

Right for a plucky infant¹!... » criait-il

de temps à autre; et Jean-Charles, électrisé par les éloges, travaillait de plus belle, tandis que le mécanicien, son clair regard fouillant l'horizon, menait sa machine ainsi qu'un fin cavalier guide son cheval, lui parlant, flattant son encolure de métal comme s'il s'était adressé à un être animé.

1. Voilà un gosse courageux.



Tout en travaillant, Jean-Charles accablait son compagnon de questions, et celui-ci, heureux de trouver à qui parler, lui expliquait le manomètre, la soupape de sûreté, le doigté de toutes choses; si bien qu'au bout d'une heure Jean-Charles en savait plus long que le chauffeur, toujours couché et ronflant comme un canon sur l'étroite plateforme, n'en avait appris en deux ans.

Cependant le soleil, le grand air, la fumée et le travail, non moins que le jeûne inaccoutumé, avaient fini par porter à la tête de Jean-Charles. Il se sentit défaillir tout à coup et n'eut que le temps de saisir une poignée de cuivre pour ne pas tomber.

« Holà!... Qu'y a-t-il? cria le mécanicien.

— Ce n'est rien... C'est que je n'ai pas déjeuné, fit Jean-Charles simplement.

— Eh bien! là, dans cette boîte... il doit y avoir une miche de pain et un morceau de fromage, je pense?...

— Oui, et un fameux morceau encore!...

— Eh bien, allez-y, donnez un coup de dent! »

Sans se faire prier Jean-Charles rompit un énorme morceau de pain et y mordit avec délices. De sa vie il n'avait fait un aussi bon repas; une longue lampée à la cruche d'eau fraîche acheva de le remettre.

« Peste! vous avez bon appétit, fit le mécanicien en souriant de toutes ses dents blanches à travers le masque de fumée qui lui noircissait le visage.

— Ah! voilà!... fit Jean-Charles sans perdre

une bouchée. Il faut vous dire comment j'en suis venu à cette extrémité. »

En deux mots il mit son nouvel ami au courant de sa mésaventure.

« Et si je pouvais trouver moyen de les faire déjeuner aussi, mon oncle et Sam, je serais joliment content ! ajouta-t-il par manière de conclusion.

— Tiens ! s'ils veulent leur part de pain et de fromage, vous l'avez bien gagnée, s'écria le mécanicien, tout à fait séduit par la franchise et la bonne humeur de son acolyte.

— Mais vous ?...

— Je mangerai à la station. Je n'ai pas encore faim ; et, ma foi, un ouvrier comme vous, ça vaut bien sa pitance, allez !... Ne vous gênez pas... portez-leur à manger ; et si vous voulez votre paye en arrivant à Denver, je suis là pour certifier que jamais chauffeur ne l'a mieux gagnée !... »

Sans hésiter davantage, Jean-Charles rompit en deux parts ce qui restait, et en laissant une pour son ami le mécanicien, il ne fit qu'un bond avec l'autre sur le wagon où il avait quitté ses compagnons ; son arrivée, noir de fumée de la tête aux pieds, le visage couvert de sueur et les cheveux poudrés de charbon, y produisit une certaine sensation.

Sam se jeta sur les vivres en vrai naufragé, et loin d'opposer le moindre dédain à un repas si médiocre, il ne fit, comme on dit, que tordre et avaler. M. Cazaveilh mangea sa part de bon appétit et écouta avec intérêt les éloges enthousiastes que

Jean-Charles accordait à la profession de mécanicien.

« Oh ! mon oncle, se dire qu'un seul homme est responsable de toutes ces vies humaines !... qu'une défaillance, un oubli d'un instant peuvent mener de telles catastrophes !... Et ils font cela tous les jours, toutes les nuits sans se lasser !... Ils se reposent seulement huit heures sur les vingt-quatre... et je parie que pas un de ceux qui voyagent ne songe à leur en savoir gré... Moi, du moins, j'avoue que je ne leur ai jamais donné une pensée... Mais à présent que j'en ai tâté, je ne les oublierai plus, je vous assure !... Si j'étais riche, je voudrais fonder quelque chose pour eux, — pour leurs veuves et leurs enfants, du moins, car les pauvres braves gens périssent presque tous de mort violente... Mais je suis là à bavarder, et je le laisse en panne, après qu'il m'a sauvé des horreurs de la faim !... conclut Jean-Charles en sautant sur ses pieds. Ce n'est pas chic !...

— Alors tu y retournes ?... demanda M. Caza-veilh en fixant un regard affectueux sur le visage de son neveu, qui s'était empreint d'une émotion généreuse en pensant au sort trop souvent tragique de ces humbles héros.

— Tiens !... fit Jean-Charles. Naturellement, puisque le chauffeur n'est bon à rien et que j'ai commencé !

— Tu as parfaitement raison. Va, mon enfant » !

Jean-Charles revint en courant prendre sa place auprès du mécanicien.

« Vous avez le temps de manger, moi je conduirai la machine! dit-il en venant tomber auprès de lui, léger comme une plume.

— Ho! ho!... fit le Yankee en riant. Conduire ma machine!... il ferait beau voir?...

— Je vous en prie!... Enseignez-moi!... Ce sera ma paye de la journée!... supplia Jean-Charles, les yeux pétillants d'ardeur. Vous verrez!... Ça me connaît, les machines... D'abord, je veux en faire un jour!...

— Eh bien, essayons... dit enfin le mécanicien, se laissant fléchir. Mais pas trop vite, d'abord!... Tâchons de ne pas endommager notre chargement, si c'est possible... Là... là... whoâh!... whoâh, ma belle!... doucement, *my beauty!*... Hardi, *old girl!*!... »

S'adressant à sa machine, *the Gad Fly*² une des plus belles de la ligne, il plaça Jean-Charles à côté de lui et guida ses doigts sur les poignées; servi par une aptitude naturelle et l'ardent désir de se tirer à son honneur de l'entreprise, Jean-Charles déploya un doigté si fin et si sûr que le mécanicien en restait émerveillé.

« *Drat my eyes!*... répétait-il. *That here boy is a born engine-driver*³!... Vous gagnerez vos deux dollars par jour quand vous voudrez, foi de John Oldcastle!...

1. Ma vieille!

2. La Libellule.

3. Le diable m'emporte!... Ce garçon-là est un mécanicien né!...

— C'est bon à savoir! Je m'en souviendrai à l'occasion! » répondait l'écolier, grisé d'air pur et de liberté.

Cependant la journée s'avancait; Jean-Charles n'avait pas quitté son poste, mais il commençait à être brisé de fatigue et accablé de sommeil, lorsque heureusement le chauffeur se décida à donner quelques signes de vie. Après s'être soulevé, avoir bâillé à se décrocher la mâchoire, s'être étiré les bras, il finit par se dresser sur son séant et regarda son monde d'un œil vaguement intelligent.

« Eh bien, *mate*¹, fit le mécanicien sans s'émouvoir, quelle satanée journée as-tu passée là! »

La bouche du chauffeur se fendit en un large sourire.

« Un coup de trop, hein?... continua le chef sans paraître indigné. Tu as de la chance de t'être réveillé avant d'arriver à Denver! Si nous étions entrés en gare avec ce petit *gent*² à ta place, tu étais flambé, mon pauvre vieux!... Le chef du *dépôt*³ te mettait à pied aussi facilement que j'avale une huître...

— J'ai de la chance!... fit l'ivrogne en hochant la tête d'un air de profonde sagesse.

— Oui; mais ce sont ceux qui voyagent avec toi qui n'en ont guère, de chance!... reprit le mécanicien plus sérieusement. Tu pouvais nous mettre dans un joli pétrin, si ce gentil gosse-là n'était

1. Camarade.

2. Abréviation familière du mot *gentleman*.

3. Gare.

venu nous aider... Tu sais que si je faisais mon devoir, je rendrais compte de ta conduite!...

— Tu ne feras pas cela, John Oldcastle!... s'écria le chauffeur d'un ton pathétique. Pense à ma femme et à mes onze petits enfants, si leur père se trouvait sans ouvrage!

— Ouais!... et pense à la mienne avec son bébé de six mois, si un accident était arrivé au train que je conduis!... répliqua vivement Oldcastle. Pour cette fois, je ne dirai rien, car je sais que tu n'es pas coutumier du fait! Mais si jamais on t'y reprend, tu es sûr de ton affaire... Et maintenant, mon petit *gent*, en vous remerciant beaucoup, il vaudra mieux que vous rentriez dans le train, *rapport* à cet imbécile... Si on venait à savoir que vous l'avez remplacé toute la journée, cela lui ferait du tort, vous comprenez...

— Oui, oui, fit Jean-Charles, dont les yeux se fermaient malgré lui. C'est cela; au revoir, Oldcastle!... »

Et, passant comme en rêve de la machine aux wagons, il rentra dans son compartiment et, tombant sur sa couchette, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il était une heure du matin, en pleine Prairie, Les étoiles brillaient dans le ciel sombre comme de purs diamants; aucun bruit, aucun cri d'animal ne troublaient la nuit paisible, lorsque le train, lancé à toute vitesse, s'arrêta net, avec un choc épouvantable.



AVALE CETTE GORGÉE DE BRANDY. (P. 308.)

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

Le malheureux chauffeur, retombant dans son hébétude à l'insu d'Oldcastle, avait négligé le service du réservoir : la chaudière, surchauffée, avait éclaté, et la machine, brisée en mille pièces, demeurait immobile, le *tender* dressé vers le ciel comme un signal de détresse...

A l'arrière, les wagons étaient montés les uns sur les autres et formaient un affreux amalgame, un tas confus de débris déchiquetés et comme réduits en miettes.

Le corps du mécanicien, projeté à plus de vingt mètres par la violence du choc, gisait sans mouvement sur la voie, Quant au chauffeur, il avait payé de sa vie sa négligence et fut la première victime.

Des cris de blessés, des gémissements lugubres se firent entendre pendant quelques secondes à peine le long du train, heureusement presque vide, car la masse des voyageurs était descendue à la dernière station.

La catastrophe fut si soudaine que, par bonheur pour ceux qui y trouvèrent la mort, ils passèrent du sommeil à l'éternel repos sans se douter de ce qui leur arrivait, — le *telescoping* des derniers wagons les uns par les autres ne prit pas une minute à s'accomplir, et la mort dut être instantanée pour les victimes.

M. Cazaveilh, Jean-Charles et Sam occupaient une voiture du centre, qui échappa par miracle au désastre ; complètement disloquée, cependant, elle rompit ses chaînes, dérailla et alla tomber au

bord du talus. Sans pouvoir comprendre comment, les voyageurs se trouvèrent couchés sur la voie.

Immédiatement après le choc, qui retentit dans la campagne déserte avec le fracas d'une décharge d'artillerie, tout se tut, et un silence de mort plana sur les décombres.

Après un temps dont il n'aurait pu apprécier la durée, Jean-Charles sentit qu'il sortait d'un profond anéantissement et, se soulevant sur le coude, regarda autour de lui.

Il était allongé au revers d'un talus gazonné ; une lanterne de locomotive, brûlant auprès de lui, éclairait de ses rayons rougeâtres quelques détails de la scène sinistre que la clarté grandissante du jour allait bientôt révéler en son entier.

« Ah ! te voilà revenu !... Enfin !... dit la voix affectueuse de l'oncle. Avale cette gorgée de brandy, — je viens de trouver ce flacon de poche sous ma main, bien à point ! — et puis tu essayeras de te mettre debout. Je crois bien être assuré qu'il n'y a pas autre chose que la commotion... Cependant...

— Il n'y a rien de cassé !... » s'écria le jeune garçon en sautant sur ses pieds, remuant alternativement les bras et les jambes, tournant la tête de droite et de gauche, s'administrant un vigoureux coup de poing sur la poitrine, et prouvant ainsi sur-le-champ que ni le moral ni le physique n'étaient atteints.

« Et vous, mon oncle ? fit-il en s'arrêtant subitement.

— Moi ! Je me porte à merveille.

— C'est bien sûr?... Vous n'avez reçu aucun choc?

— Aucun autre que le regret de voir tant d'existences anéanties avant l'heure...

— Ah!... fit Jean-Charles en pâlisant, il y a des morts?... Sam?...

— Sam est sain et sauf, à part une petite égratignure à la tempe. Mais c'est le seul, avec le mécanicien, un des voyageurs et le chef de train, qui soit sorti vivant de la catastrophe.

— Et comment, comment avons-nous fait pour nous en tirer ainsi? demanda Jean-Charles, les yeux agrandis d'horreur et d'étonnement. Ah! je le devine... c'est vous, mon oncle, qui nous avez sauvés!...

— Je n'ai eu d'autre peine que de te sortir du wagon renversé, — à part l'inquiétude que m'a causée ta longue syncope, due à un choc violent de ta tête contre l'embrasure de la portière, alors que tu te penchais comme chacun pour voir ce qui arrivait. Moi-même je n'ai reçu aucune atteinte.

— C'est miraculeux!

— Non; il faut bien en tout désastre que la brisure s'arrête quelque part, et elle s'est arrêtée à notre voiture. Sam, chez qui l'instinct de la conservation tient la place de beaucoup d'autres vertus, a compris avec promptitude la nécessité de se jeter dehors : en pareil cas il vaut mieux, n'est-ce pas, le risque de se casser une jambe que la quasi-certitude de se laisser mettre en bouillie...

— Bien lui en a pris ! s'écria Jean-Charles. Mais j'y pense ! le train était presque vide !...

— Heureusement !... Il ne restait, en effet, qu'une quinzaine de voyageurs pour Denver, — trop encore...

— Oh oui, bien trop !... Et ce pauvre chauffeur, alors ?...

— Tué raide.

— Lui qui avait onze enfants, a-t-il dit !...

— On y pensera.

— Et le chef de train, qu'est-il devenu ?

— Il est retourné en arrière, vers la station la plus voisine, afin de prévenir qui de droit que la voie est encombrée et qu'il faut la déblayer pour le passage des autres trains. Par un bonheur inespéré, on n'en attend pas avant deux heures. Il aura le temps d'arriver...

— Et Oldcastle, le mécanicien ? Vous dites qu'il est vivant !... Quel bonheur !

— Vivant ! dit l'oncle en secouant la tête, mais dans une triste passe !... Il faut absolument le transporter dans un endroit abrité et chercher à lui procurer des soins efficaces. Son état est très grave.

— Où est-il ? Puis-je le voir ?... demanda Jean-Charles apitoyé.

— Il est là, de l'autre côté du talus. Ne lui parle pas, car il paraît reposer après des tortures affreuses. J'ai pu, grâce à ses indications, retrouver parmi les débris la boîte à pansements et lui administrer une dose de cocaïne, qui lui a donné

le repos pour quelque temps. Il a le pied droit broyé, plein d'éclats de fer et de verre... Ce genre de blessure est surtout dangereux parce que l'extrémité des souffrances peut amener le tétanos... A vrai dire, si nous ne trouvons pas dans quelques heures un secours médical autorisé, il faudra que je prenne sur moi la responsabilité d'une opération... Nous n'avons pas le temps d'attendre le passage d'un autre train.

— Une amputation!...s'écria Jean-Charles glacé d'horreur.

— Je ne suis pas sans diplômes, dit M. Cazaveilh avec un rapide sourire; d'ailleurs je ne m'embarrasserais pas d'un pareil détail, du moment que j'aurais reconnu la nécessité de cette mesure et qu'il n'y aurait que moi pour l'exécuter. Je préférerais sans aucun doute m'en remettre à un habile praticien, — seulement l'habile praticien, le rencontrerons-nous dans ces solitudes?...

— Que comptez-vous faire, mon oncle? demanda Jean-Charles après un silence.

— Former un brancard, y placer le malheureux mécanicien et, en nous relayant, le porter à nous quatre dans le plus proche village...

— Et comment saurons-nous découvrir, au milieu de ce désert, la direction à prendre pour nous diriger vers un lieu habité? » demanda Jean-Charles.

En effet, le jour grandissant ne révélait aux alentours aucun vestige de culture, aucun signe de vie; aussi loin que l'œil pouvait aller, une

solitude infinie, sinistre, déroulait sa monotone uniformité.

« Ce voyageur qui a échappé comme nous au désastre, et qui paraît un brave homme, — il veille auprès du mécanicien, — dit être à peu près certain qu'il se trouve non loin d'ici un établissement de colons, sorte de village rudimentaire, où nous pourrions obtenir les premiers secours. Il s'offre à nous guider vers ce point. Il n'y a pas à hésiter ; sitôt que tu te sentiras remis de ta secousse, tu m'aideras à fabriquer le brancard, à y placer le malheureux, et en avant !... »

— Je suis prêt, mon oncle !.. Je suis remis !... Je ne me ressens pas de ma secousse, s'écria Jean-Charles. Même il me semble que j'ai faim. Vous voyez, ajouta-t-il en faisant effort pour sourire, — car le spectacle du train écrasé sur la voie et rendu visible par la lumière grise du matin l'avait fait frissonner, — vous voyez que je ne tarde guère à crier famine.

— Tant mieux ! car ce ne sont pas les provisions qui manquent ! fit M. Cazaveilh en désignant dans la masse des débris de tout genre une caisse de biscuits à moitié brisée, des jambons, des boîtes de conserves gisant sur les rails. Déjeune solidement, et à l'ouvrage !... »

Jean-Charles obéit et eut bientôt réuni les éléments d'un déjeuner auquel son oncle, Sam et le voyageur firent honneur comme lui.

La confection du brancard prit peu de temps, car les matériaux, hélas ! ne manquaient guère,

et on eut bientôt fabriqué une couchette pas trop pesante et rembourrée de façon à éviter les chocs inutiles. Le mécanicien, qui n'était pas encore sorti de son sommeil artificiel et bienfaisant, y fut couché; M. Cazaveilh ayant saisi la tête, d'une poigne vigoureuse, Jean-Charles prit les pieds, et la petite caravane se mit en route. Leur camarade d'infortune, un certain Thorpe, figure neutre et sans caractère, mais inoffensive, marchait à côté de Sam, chargé comme lui de quelques provisions qu'on emportait à tout hasard. Ces deux-là devaient, de temps à autre, se placer aux brancards, mais la mine seule du pauvre Thorpe et la paresse incurable de Sam laissaient prévoir à M. Cazaveilh que ces deux suppléants ne serviraient pas à grand'chose; aussi était-ce bien uniquement pour permettre à Jean-Charles de se reposer qu'il comptait les employer tour à tour. Quant à lui, il ne craignait point. Il pouvait fournir de longues étapes, il savait porter de lourds fardeaux; ni les privations, ni les accidents, ni les fatigues n'étaient pour l'étonner, et parmi les souvenirs de ses longues aventures, celle-ci pouvait compter au rang des médiocres.

A l'air frais du matin on marcha d'abord d'un pas alerte, puis le soleil se fit plus ardent; prompt à discerner les signes de fatigue que Jean-Charles dissimulait courageusement, M. Cazaveilh donna le signal d'une halte, d'autant que le blessé s'était réveillé et poussait de douloureux gémissements.

Son premier soin fut de choisir, parmi les herbes

qui croissaient au bord d'un petit ruisseau, celles qu'il jugea convenables à son dessein, et les ayant taillées et triturées dans l'eau fraîche, il en fit sur le pied malade des applications qui parurent apporter au blessé quelque soulagement ; ce premier point obtenu, M. Cazaveilh voulait encore le faire dormir, et cela sans l'emploi des anesthésiques dont toute personne de sens doit craindre d'abuser.

« Oh ! mon oncle ! disait Jean-Charles, dont le cœur se brisait devant les traits torturés du pauvre mécanicien, qu'il avait vu si peu d'heures auparavant fort et dispos, donnez-lui encore une dose de cocaïne !... Quel mal cela peut-il lui faire ? N'est-il pas plus dangereux de tant souffrir ?

— Non, dit M. Cazaveilh, tu apprendras en marchant dans la vie qu'il est au contraire indispensable en bien des cas d'endurer la douleur ; que souvent une souffrance esquivée n'est autre chose qu'une défaite déguisée. Il est cependant un degré de torture où l'on peut faire légitimement intervenir les stupéfiants. Je t'ai dit que je crains le tétanos ; c'est la seule raison qui a pu m'induire à user du sinistre allié que tu invoques. Mais je ne récidiverai certainement pas de sitôt...

— Vous pouvez soutenir le spectacle de ce visage convulsé ? fit l'enfant les larmes aux yeux, la voix tremblante.

— Il le faut », dit le vieillard d'un ton ferme. Et comme ils parlaient français et que le blessé ne pouvait les comprendre :

« ... Vois, reprit-il, non sans sévérité, l'agitation que tu montres se reflète sur ces pauvres traits. Il devine que tu le plains, comme un enfant que tu es, et sa propre sensibilité s'en émeut et se surexcite. Je vais te donner un conseil, un ordre, s'il le faut. Prends d'abord quelque nourriture : force-toi à manger, s'il est nécessaire : on a besoin de toi ! Après cela, tu dormiras : je te réveillerai lorsqu'il sera temps. »

Et comme le jeune garçon se mettait silencieusement en devoir de suivre ces instructions :

« Tu peux dormir en paix, mon cher enfant, ajouta-t-il avec bonté ; je crois être certain d'arriver à faire reposer le pauvre malade sans le secours d'aucun poison. »

En effet, tandis que Jean-Charles, tout réconforté malgré lui par son léger repas, s'étendait sur l'herbe moelleuse et élastique, il vit M. Cazaveilh faire plusieurs passes sur le front du malade. Pendant de longues minutes M. Cazaveilh eut à lutter. L'inquiétude du blessé, la violence de la douleur opposaient à son ministère une vive résistance.

Mais sa volonté fut la plus forte : saisissant les deux pouces du pauvre mécanicien, il fixa sur ses yeux martyrisés le rayon impérieux de son regard, derrière lequel se cachait la plus profonde, la plus active pitié, et l'autre cessa peu à peu de résister.

Ses traits se détendirent, ses paupières s'abaissèrent ; il tomba dans un sommeil paisible.

CHAPITRE XIX

LE « RANCHE ». — LA FAMILLE DUPONT

Quand M. Cazaveilh jugea son neveu suffisamment reposé, il le toucha sur l'épaule.

« Oui, mon oncle ! dit le dormeur en se relevant.

— Es-tu moins las ?

— Je suis prêt à marcher comme un homme.

— Eh bien, nous allons repartir, afin d'arriver avant la nuit. Thorpe croit la chose possible, ajouta M. Cazaveilh, qui avait remarqué à quel point la confiance qu'on témoignait à ses avis relevait le pauvre homme à ses propres yeux.

— En route, donc ! s'écria gaiement Jean-Charles. Et votre patient, mon oncle ?... Comment !... Il dort encore ?... quelle chose étrange ?... J'essayais tout à l'heure de vous regarder faire, en m'endormant moi-même. La singulière force que celle de la volonté, capable de calmer une souffrance aussi aiguë !...

— Singulière, en vérité. Le magnétisme nous

entoure de toutes parts et nous baigne pour ainsi dire. En thérapeutique, en physique, son action est incontestable. Que de phénomènes encore mal connus seront expliqués tôt ou tard par cette force mystérieuse, que d'applications nouvelles elle est destinée à fournir!... En attendant, elle m'a toujours permis de donner quelques heures de repos à ce malheureux Oldcastle... »

Tout en devisant ainsi, le cortège s'était reformé et coupait la plaine sans bornes. Thorpe marchait en avant, s'orientant parfois avec inquiétude, mais paraissant savoir à peu près où il voulait aller. On tomba bientôt sur une sorte de sentier capricieusement foulé à travers les herbes hautes.

« Nous voici sur le *track*! s'écria Thorpe. Encore un effort et dans une demi-heure nous arriverons au *ranche*!... »

— C'est un village? demanda Jean-Charles.

— Un village?... (Thorpe s'arrêta tout court et son blême visage prit une expression d'effarement.) Oh! non. Un *shanty* plutôt, un *claim* abandonné où quelques âmes se sont groupées pour essayer de vivre, — sans trop y réussir, ajouta-t-il en soupirant.

— Comment cela?... Le pays est malsain?...

— Pas précisément... Je n'ai quoi que ce soit à objecter contre le pays... Mais il n'y a rien...

— Que voulez-vous dire?

— Rien!... fit-il en étendant ses deux mains devant lui comme pour montrer qu'elles étaient vides. Il y a tout à faire, et on ne fait rien...

— Les habitants sont donc manchots? » reprit Jean-Charles.

Thorpe tourna lentement vers lui ses yeux ternes.

« Ils ne sont pas manchots, mon jeune monsieur, mais ils sont pauvres, faibles et misérables... Avec cela pour tout capital, on ne va pas loin, croyez-en mon expérience... »

Il poussa un nouveau soupir et se tut. Après quelques minutes de marche silencieuse, il leva son morne regard vers M. Cazaveilh :

« Vous ne seriez pas étranger, par hasard, monsieur? demanda-t-il.

— Je suis Français, mon ami.

— C'est ce qu'il me semblait... Eh bien, j'ai idée que vous allez trouver des compatriotes au *ranche*...

— Vraiment?

— Oui. Il y a un homme qu'on appelle le *Furriner* (l'étranger) et sa femme, tout le monde l'appelle *madam'zell*. Je crois bien qu'ils viennent du pays de France.

— Tiens! ce sera amusant de les rencontrer! s'écria Jean-Charles. Est-ce qu'ils sont de ceux dont vous parlez, si faibles et si misérables?

— Pour cela, oui... pis peut-être, parce qu'ils connaissent mal le langage... Et la *madam'zell* a une bien petite santé, encore. J'ai idée que c'était une *lady* avant de venir chez nous, et elle ne sait guère se tirer d'affaire dans un *shanty* où la femme doit semer son blé et le moudre, si elle veut avoir du pain...

— Pauvres gens!... Quel est leur nom?

— Dioupontt.

— Dupont, sans doute, expliqua M. Cazaveilh... Est-ce là le but de notre pèlerinage? ajoutait-il en montrant au loin un amas de huttes qui se profilait vaguement dans la brume du crépuscule.

— Oui, c'est bien là », répondit Thorpe.

Tout le monde accéléra le pas. Dix minutes de marche amenèrent les voyageurs au bord d'un vaste terrain à demi enclos de barrières en ruine, Sept ou huit maisons de bois qui semblaient inhabitées, de vagues essais de culture, presque aussitôt abandonnés qu'entrepris, un mince filet de fumée sortant d'une des masures témoignaient seuls de la présence de quelques êtres humains.

Thorpe frappa à la fenêtre basse de cette hutte, fenêtre dont les vitres étaient remplacées par des feuilles de papier huilé. Un pas traînant se fit entendre. Une voix de femme demanda qui était là.

« Thomas Thorpe, *madam'zell* Dioupontt; je vous amène des visiteurs.

— Des visiteurs! » répéta la voix avec une expression de surprise.

La porte s'ouvrit et une femme encore jeune, un bébé souffreteux dans les bras, parut sur le seuil. Elle était si pâle, si ployée en deux, si visiblement accablée par le fardeau de l'existence, qu'un sentiment de pitié serra le cœur de M. Cazaveilh et de Jean-Charles.

« Entrez, messieurs, dit-elle en mauvais anglais.

— Nous ne sommes pas seuls, expliqua M. Ca-

zaveilh, et nous amenons un blessé... mais rassurez-vous!... Pourvu qu'il puisse reposer sous un toit, c'est tout ce que je demande, et je me charge des soins à lui donner...

— Mon humble demeure est à votre disposition », reprit M^{me} Dupont en s'effaçant devant les voyageurs.

Ils pénétrèrent dans une salle assez vaste, mais complètement nue; un feu mourant brûlait au fond d'unâtre rudimentaire; des peaux de bête empilées formaient une sorte de couche dans un des coins.

« Les nuits sont fraîches, expliqua M^{me} Dupont, et le feu me tient compagnie, quand mon mari est absent; mais je m'aperçois que je n'ai plus de bois... j'irais bien en chercher...

— Laissez-moi faire, madame! s'écria Jean-Charles. Si vous voulez seulement me dire où le prendre...

— Dans le clos; mon mari a abattu les arbres... »

Jean-Charles partit à la recherche du combustible. Tout paraissait à l'abandon. Les vestiges d'une scierie, des planches, une charrue brisée, divers outils de charpentier gisant à l'aventure montraient des tentatives de travaux qui n'avaient pas été poursuivies. Quelques légumes persistaient à poindre, à l'état demi-sauvage. Jean-Charles eut vite fait de ramasser une brassée de bois mort et rentra pour l'entasser dans l'âtre. Une belle flambée éclaira bientôt le groupe formé auprès du blessé par M^{me} Dupont, assise à terre, son bébé au bras, et par M. Cazaveilh, installé sur un

grossier escabeau. Chacun de ses genoux portait un marmot malingre, sorti on ne sait de quel coin de la maison et qui, un doigt à la bouche, contemplait le nouvel ami. L'excellent homme avait extrait de ses poches une provision de biscuits qu'on s'était fraternellement partagée. En deux minutes, il avait mis tout le monde à l'aise. Électrisée par l'arrivée inattendue de ce compatriote, Élise Dupont était sortie de son marasme : une flamme aux yeux, une rougeur aux joues, elle parlait, parlait, dans sa chère langue maternelle, contant ses déboires et ses misères : le départ joyeux, au bras du mari confiant et convaincu qu'en Amérique il suffirait de se baisser pour ramasser une fortune ; puis la désillusion, les insuccès. Dupont avait voulu d'abord s'adonner à l'élevage des moutons ; ils étaient morts de la clavelée. Il s'était rabattu sur les chevaux, sans plus de profit. Laissant alors son premier établissement pour le *claim* abandonné où il se trouvait présentement, il avait tenté la fondation d'un village. Les vestiges de scierie étaient le souvenir de cette tentative, vaine comme les autres. Quelques individus, aussi faibles de corps et de volonté que le pauvre homme, — Thorpe entre autres, — avaient avec lui formé la triste colonie... Mais tout cela était loin déjà... on n'essayait plus rien, on vivait au jour le jour. M^{me} Dupont avait vu successivement mourir cinq de ses huit enfants. Leurs petites tombes, bosselant la prairie, étaient le seul lien qui l'attachât à ce coin

perdu du vaste univers... On ne l'aimait pas, avoua-t-elle tristement. On la croyait « fière », parce qu'elle avait gardé quelques traces d'une éducation soignée et se montrait inhabile aux travaux grossiers, incapable de défricher un champ, d'édifier une hutte. Son mari était aussi mal armé qu'elle pour cette rude existence. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus aucun espoir. Ils vivaient « sur le *claim* », en attendant qu'ils en mourussent.

Et quelle belle occasion, pourtant, de se créer par le travail une large existence ! se disait M. Cazaveilh, en inspectant d'un regard les quatre murs solides de la case, le toit aux poutres énormes, le pâturage sans bornes, la forêt silencieuse au bord d'un clair ruisseau... Une terre fertile, du poisson et du gibier en abondance, des outils, quelques semences et de bons bras : que fallait-il de plus pour vivre en paix au sein de la grande nature, loin des petites gens et des laideurs de la vie civilisée ? Dupont avait fait ce rêve, mais n'avait pas su le réaliser, faute des qualités et de l'éducation première indispensables pour s'adapter à un milieu sauvage...

Précisément, il rentrait, — hâve sous sa barbe longue, déguenillé, minable. Combien il était peu fait pour le rôle de chef de famille !... Sa femme et ses enfants l'accueillaient pourtant avec une joie touchante. On voyait que ces infortunés s'aimaient et que la vie leur semblait moins amère dès qu'ils étaient ensemble.

Il rapportait une sacoche de blé noir et se mit

aussitôt à préparer de ses mains une grossière bouillie à l'eau : M^{me} Dupont s'excusant avec ses hôtes de ne point se charger de ce soin sur ce qu'elle « n'avait jamais eu de goût pour la cuisine ». Pauvre créature ! Elle en avait donc pour l'état d'incurie où elle et tous les siens s'étaient laissés glisser?...

Jean-Charles offrit alors à Dupont de l'aider à préparer la soupe et sut si bien égayer la situation que bientôt on vit les deux enfants, quittant la soupe de leur mère, courir et gambader en riant avec lui. Jamais ces tristes murs n'avaient entendu pareille musique. Celui qui ne riait pas était Sam, profondément humilié et navré de se voir réduit à si mince pitance. Mais son désespoir même donnait à rire, tant il était inutilement exagéré et hors de proportion avec la réalité des choses.

La nuit s'écoula. Le lendemain, à l'aube, Thorpe, nanti des instructions de M. Cazaveilh, partit pour la station prochaine, afin de demander télégraphiquement les subsides et les secours en nature qui faisaient défaut. Jean-Charles, debout un des premiers, avait aussitôt allumé un bon feu ; puis il était allé chercher fortune au dehors. Trois quarts d'heure plus tard, il rentrait triomphant, ayant déniché une douzaine d'œufs, trouvé des fruits sauvages et ramené par les cornes une chèvre, qu'il commença de traire séance tenante.

La veille, Élise Dupont s'était plainte de ses poules, « les bêtes les plus insupportables du monde, avec leur manie d'aller pondre leurs œufs

dans les buissons ». Et Jean-Charles, faisant son profit de l'information, avait bientôt découvert les cachettes. Estimant, d'ailleurs, que les pondeuses avaient suffisamment abusé de la liberté, il se mit en devoir de les rabattre sur la maison ; et quand il eut réussi à les ramener à peu près toutes, fort éperdues de ce qui leur arrivait, il les parqua dans un coin de l'enclos où il les enferma à l'aide des débris de barrière qu'il n'eut que la peine de relever.

Dupont était déjà en train de tourner sa bouillie sur le feu ; mais, à la vue des bonnes choses que rapportait le chasseur, personne n'eut plus souci du blé noir et chacun fit honneur aux œufs frais, aux savoureuses *hickory nuts*, au lait crémeux de la chèvre.

Le déjeuner expédié, Jean-Charles proposa aux petits garçons de venir avec lui ramasser une provision de bois pour leur mère. La matinée se passa à entasser toutes les branches d'arbres qui gisaient aux alentours, exposées à la pluie et devenant parfaitement incombustibles. On les couvrit de quelques planches. Puis on établit pour les poules un abri et un perchoir. Les outils furent rangés dans un hangar attenant à la maison. Des planches d'une vieille caisse, Jean-Charles fit une table rudimentaire et un banc. M^{me} Dupont était émerveillée de son adresse :

« A la bonne heure, disait-elle. Voilà ce qui s'appelle travailler!... Aidé par vous, je suis sûre qu'on pourrait faire quelque chose de cette case...

— Cette case ! mais elle est délicieuse ! s'écriait Jean-Charles. Je ne demanderais pas huit jours pour la transformer !... Ayant des outils, du bois en abondance, vous ne devriez manquer ici d'aucun meuble utile...

— A quoi bon ? murmurait Dupont en secouant la tête. Quand on est mal parti, il ne sert de rien de vouloir remonter la pente...

— Comment, à quoi bon ?... Mais à donner le bien-être et la santé à vous-même et aux vôtres !...

— Il y aurait trop à faire ; nous manquons de tout ! reprenait Dupont.

— Raison de plus pour se mettre à l'œuvre et tout faire.

— Je ne saurais par où commencer.

— Moi, je le sais bien !... D'abord par établir un bon lit pour M^{me} Dupont... quatre planches et quelques peaux de bête, ce n'est pas ce qu'il faut à une personne délicate comme elle et qui nourrit un bébé... Puis je lui arrangerais un tas de petits meubles, des tables, des buffets, des sièges... Que diriez-vous d'un fauteuil, madame ?... N'aimeriez-vous pas l'avoir, si grossièrement bâti qu'il fût ?...

— Si je l'aimerais !... Mais où le prendre ?

— Oh !... Rien de plus simple que de le mettre sur pieds, si vous voulez seulement vous charger de préparer un sac de laine, de plumes ou d'herbes, pour le siège... Allons, monsieur Dupont, au travail !

— Je ne voudrais pas vous empêcher de faire

ce que vous jugez à propos, dit le pauvre homme d'un air pincé; mais, en ce qui me concerne, je dois vous déclarer que le métier de tapissier est peu de ma compétence.

— Ah bah! Et quel est donc votre métier?

— Je n'en ai pas, monsieur. Ma famille m'avait destiné à l'administration de l'enregistrement et m'a fait faire de bonnes études classiques, ajoutait-il non sans une pointe d'orgueil rétrospectif.

— Vous êtes bachelier? demanda Jean-Charles.

— J'ai cet honneur, répliqua M. Dupont, très digne.

— Eh bien, vous avez dû penser plus d'une fois, depuis dix à douze ans, que mieux vaudrait pour vous savoir ferrer une mule, scier un arbre ou labourer un champ?

— C'est vrai. Mais qui m'aurait dit, sur les bancs du collège, que je me verrais un jour réduit à cette extrémité?

— Allons, reprit gaiement Jean-Charles, ne disons pas de mal des diplômes : j'ai bien l'intention, un jour ou l'autre, de conquérir les miens!... Mais un peu d'« huile de bras », comme on dit à Luttrell, ne saurait nuire, n'est-il pas vrai? surtout quand il s'agit de se fabriquer soi-même son mobilier, en l'absence de toute autre méthode pour s'en procurer un... Revenons à notre fauteuil. J'en fais mon affaire, si les petits bons-hommes m'obéissent au doigt et à l'œil... »

Il n'était pas fâché de commander, et les enfants se montraient enchantés de s'enrôler

sous les ordres d'un tel capitaine. L'accord fut donc bientôt conclu. Il les entraîna sous le hangar qui allait servir d'atelier, se fit apporter une grosse pierre et de l'eau, commença par aiguïser et affiler quatre ou cinq outils indispensables; il choisit des morceaux de bois, les équarrit, les rabota, les assembla. En moins de deux heures, la carcasse d'un fauteuil très présentable se trouva sur pieds. Il fallut alors percer des trous à la tarière et y fixer des chevilles; puis, avec des jones coupés au bord du ruisseau voisin, tresser un fond et un dossier pour le meuble improvisé. Une vieille jupe, convenablement coupée, cousue en forme de sac et remplie de laine, fournit les éléments du coussin. Bref, pour l'heure du dîner, une bergère assez confortable ouvrait ses bras à M^{me} Dupont, qui s'y installa avec une joie d'enfant.

D'autre part, Jean-Charles avait tordu le cou à deux vieilles poules, que Sam, alléché par la perspective d'un festin, voulut bien se charger de plumer. On les mit au pot, ce qui donna une excellente soupe et un plat de résistance auquel chacun fit honneur. Le blessé lui-même trouva plaisir à prendre une tasse de ce bouillon réconfortant, qu'il appelait du nom assez peu justifié de *beeftea* ou « thé de bœuf », le seul qu'il connût pour un pareil breuvage, peu répandu dans sa patrie.

M. Cazaveilh avait passé l'après-midi à panser son pauvre pied, à le laver à grande eau, à en

extraire avec son couteau de poche divers débris et esquilles qui étaient une cause d'inflammation. Il l'avait enveloppé d'herbes aromatiques, serré dans une bande de toile, soutenu sur une planchette adroitement placée. Tant et si bien que tout le monde se trouva ragaillardé et content autour du foyer, quand ce mémorable dîner eut été absorbé. M. Dupont lui-même, sortant de sa torpeur, racontait des histoires de chasse. Jean-Charles en prit texte pour lui demander s'il y avait du gibier aux environs, et, sur sa réponse affirmative, il ne voulut pas se coucher sans être allé, escorté des deux petits garçons, tendre des collets à l'orée du bois.

Le lendemain matin, il y trouvait un lièvre et trois perdrix, qui allaient fournir les éléments d'un nouveau festin. Cette perspective enflamma tous les courages. M. Dupont, piqué d'honneur, chercha et découvrit une vieille canne à pêche, s'absenta deux heures, et revint avec un superbe brochet et des racines sauvages qu'on mit sous la cendre et qui furent déclarées délicieuses.

Il voulut même aider Jean-Charles à établir un second fauteuil, un dressoir élémentaire et des tablettes à ustensiles, qu'on disposa autour de la salle. Une activité sans exemple régnait à cette heure dans la case. M^{me} Dupont, plaçant son bébé auprès du blessé, qui allait de mieux en mieux, s'était mise en devoir de laver le plancher à grande eau et de le passer à la brosse. Elle avait profité de l'occasion pour faire elle-même un bout

de toilette, lisser ses cheveux, raccommoder sa robe de cotonnade. Aussi paraissait-elle rajeunie de dix ans.

Quand Thorpe revint de la station, sur le soir, il ne reconnaissait plus les êtres, tant les choses étaient changées, transformées, améliorées autour de lui. Son absence n'avait pourtant duré que trente-six heures. Il rapportait un sac de provisions diverses, des médicaments, du linge, de l'argent, que M. Cazaveilh avait demandés télégraphiquement à son correspondant de Denver-City, et qui avaient été promptement expédiés à cet appel. Il rapportait aussi des nouvelles, le déblaiement de la voie, les secours venus de toutes parts, la consternation jetée au loin par la catastrophe... Tout le monde se montrait heureux qu'Oldcastle eût échappé à la mort. Sa famille était avertie et devait bientôt arriver avec un chirurgien de la compagnie et une voiture d'ambulance, afin de procéder à son transport.

L'abondance et la joie régnèrent donc soudain dans la case des Dupont. Eux-mêmes, ils étaient comme transfigurés; au contact de ces compatriotes si laborieux et si obligeants, ils avaient subitement repris un espoir et un courage qui faisaient d'eux de tout autres créatures. L'exemple de Jean-Charles était la plus éloquente des leçons. N'avait-il pas, en quelques heures et par sa seule bonne volonté, métamorphosé ce misérable *shanty*? Élise avait rougi de son incurie en voyant comme il était simple d'en sortir. Son mari, s'ar-

rachant à la torpeur, semblait pris d'une fièvre de travail. M. Cazaveilh profita de cette lueur de vie pour rallumer l'ambition au cœur du pauvre homme. Il lui fit entrevoir la possibilité de défricher son *claim* et de tenter la plus simple, la plus vénérable des cultures, celle du blé. Pour cela, que fallait-il? Quelques avances de fonds permettant l'achat des engrais et des semences nécessaires, et aussi deux ou trois paires de bras vigoureux. Les avances, il se chargeait de les faire. Les bras, Dupont lui-même, sa femme et ses enfants les fourniraient, aidés de Thorpe, qui ne demanderait pas mieux, aidés peut-être d'Oldcastle, qui allait se trouver hors d'état de remonter sur sa machine...

Ce projet, à peine esquissé, réunit tous les suffrages. Thorpe l'adoptait avec enthousiasme. Dupont et sa femme se déclaraient prêts à tout faire pour assurer le pain de leurs enfants. Oldcastle, disposé, lui aussi, à adhérer au plan, si sa femme en était d'avis, ne regrettait, disait-il, qu'une chose, c'est que « le petit gent », son cher camarade Jean-Charles, — lui qui mettait si vaillamment la main à la pâte et s'improvisait tour à tour chauffeur, menuisier, garde-malade, — ne fût pas de la partie et ne s'établît pas sur le *claim* : car, en ce cas, le succès était certain !

Jean-Charles, avec sa surprenante facilité d'accommodation à tous les milieux, aurait personnellement accepté volontiers une offre d'association aussi courtoise. Son oncle dut le ramener

à la raison en lui rappelant qu'ils n'avaient pas quitté Chicago pour se faire *squatters*, et qu'il serait toujours temps de se rabattre sur cette utile et modeste profession après avoir réalisé des plans plus ambitieux.

Les choses se trouvèrent donc arrangées d'avance quand le chirurgien et la famille Oldcastle arrivèrent avec la voiture de secours.

Le docteur approuva et loua hautement les soins donnés au pied du brave mécanicien, déclara qu'il était en bonne voie de guérison quoique, sans nul doute, empêché pour toujours de reprendre son métier. Il allait en faire son rapport à la compagnie et demander pour ce digne serviteur une pension de retraite en rapport avec ses services.

Il ne restait plus à M. Cazaveilh et à Jean-Charles qu'à dire adieu à leurs hôtes de trois jours. Ils quittèrent le *ranche* dans la voiture du docteur, au milieu des effusions et des larmes de reconnaissance. Le bon oncle laissait derrière lui un mandat sur son correspondant de Denver-City, avec la promesse d'un envoi immédiat d'outils agricoles, d'engrais chimiques et de semences. Et Jean-Charles était tout ému à la pensée du changement profond qu'un coup d'épaule fraternel, un bon exemple, un rayon d'humanité peuvent apporter dans la misère la plus noire, — tel un rayon de soleil dans une sombre journée d'hiver.

CHAPITRE XX

EN PLEINE EAU

Quelques heures plus tard, Jean-Charles et son oncle arrivaient avec Sam au terme de la première partie de leur voyage, à Denver, et descendaient au *Terminus hotel*, un des plus beaux de la ville.

Denver compte à peine trente ans d'existence : c'est une cité populeuse et riche, nonchalamment étendue au pied des Montagnes Rocheuses dont les sommets bleus limitent son horizon. Ses beaux parcs, ses squares verdoyants, ses somptueux édifices publics et privés étonnent le touriste, quand il songe qu'une génération humaine les a vus sortir de terre, à la place même où ne se trouvait naguère qu'un camp de mineurs.

Après un bon dîner et un sommeil réparateur dans un appartement confortable, Jean-Charles, averti que son oncle allait occuper la matinée à régler ses affaires avec la maison de banque Harrison, Lindsay et C^o, le laissa à la porte de ces

messieurs, et s'en alla visiter la ville. Tout à loisir, il admira les larges rues et le charmant Jewell-Park; il flâna devant les étalages, puis, vers midi, il rentra à l'hôtel.

Comme il traversait le vestibule, il fut surpris de s'entendre héler par le fonctionnaire qu'on appelle aux États-Unis le secrétaire de l'hôtel, et qui siège dans un bureau d'acajou, derrière des glaces sans tain, surveillant toutes choses.

« Votre nom n'est-il pas Jean-Charles Bertoux ? demandait ce haut personnage.

— Oui, monsieur...

— Une lettre pour vous... »

Jean-Charles prit la large enveloppe jaune serin qui lui était présentée, l'ouvrit, et constata qu'elle contenait un billet de son oncle. Comme toutes les missives de l'auteur, ce billet était bref :

Mon cher neveu, une affaire imprévue m'oblige à m'absenter subitement pour plusieurs semaines. Tu es assez grand garçon pour te tirer d'affaire : je croirais donc te faire injure en te laissant des fonds. Je ne prends que le temps de te dire bonne chance et au revoir.

CAZAVEILH JEUNE.

P. S. — *Si, contre mon attente, tu désirais rentrer immédiatement à Chicago, tu n'as qu'à te présenter de ma part à MM. Harrison, Lindsay et Co, qui se chargeront de te renvoyer à ta famille.*

Cette lettre était si inattendue, si singulière, que Jean-Charles la relut deux fois coup sur coup, avant de s'être bien rendu compte de ce qu'elle annonçait. Tout d'abord, il resta frappé de stupeur. Mais presque aussitôt il se ressaisit, comprenant la nécessité de dominer son émotion, de ne rien laisser voir à un indifférent des sentiments confus qui l'agitaient, — ahurissement, désarroi soudain, crainte vague de quelque malheur... Et levant les yeux pour les reporter sur le secrétaire :

« M. Cazaveilh est parti ? demanda-t-il froidement.

— Oui, monsieur. Il a réglé son compte et emporté sa valise.

— Et son domestique noir ?

— Parti aussi. Le bagage de monsieur est là, à sa disposition.

— C'est bien. Je repasserai le prendre », dit-il d'un ton qu'il fit aussi calme que possible.

Et il s'éloigna.

Le fait est qu'il ne comprenait rien à l'aventure, et se creusait la cervelle pour trouver une raison à ce départ subit. Son oncle avait-il reçu une mauvaise nouvelle, un télégramme de Chicago l'obligeant à prendre le train sans délai ? En ce cas, il aurait sûrement laissé Sam pour l'attendre et lui expliquer les choses ; ou il aurait donné par écrit d'autres instructions... Non, ce ne pouvait être cela !... Plus vraisemblablement, l'affaire imprévue appelait d'urgence M. Ca-

zaveilh à San-Francisco pour ce grand projet auquel il avait fait allusion... Mais, en ce cas encore, pourquoi abandonner son neveu en arrière, dans cette ville inconnue, au lieu de l'emmener avec lui ou de l'appeler à sa suite?... Et seul, sans ressources, *pour plusieurs semaines.*

Il relisait la lettre.

Un mot le frappa : *assez grand garçon pour te tirer d'affaire.* Ce fut une première lueur. Peut-être l'idée de son oncle était-elle précisément de le livrer à lui-même, pour qu'il apprît à se tirer d'affaire. Cela lui ressemblait... Ne le disait-il pas en toutes lettres ? *Je croirais donc te faire injure en te laissant des fonds...*

Oui, c'est évident... Cela éclate aux yeux... Sans quoi, M. Cazaveilh, si bon, si prévoyant aurait justement adopté des mesures tout opposées et dit à son neveu : « Je suis obligé de partir subitement, sans même attendre ton retour à l'hôtel; voici un mandat sur mon banquier : reste ici, — ou suis-moi, — ou repars... » Tandis qu'il écrit : *Si, contre mon attente, tu désirais rentrer immédiatement à Chicago.*

« Donc, son attente est que je ne désire pas rentrer immédiatement à Chicago!... que je n'aie pas recours à MM. Harrison, Lindsay et C^o!... que je me tire d'affaire par mes seules forces!... Et voilà pourquoi il me plante là, de propos délibéré!... C'est aussi clair que le jour... »

Maintenant que Jean-Charles tenait la clef du mystère, tout s'expliquait aisément à ses yeux.

Plus il y pensait, mieux il sentait qu'il ne pouvait pas y avoir d'autre motif plausible à cet abandon subit. Et peu à peu, par une réaction naturelle de son premier émoi, il se trouvait pénétré d'une joie profonde, d'un sentiment de légitime fierté à se voir jugé digne d'une telle expérience. Car c'était bien cela, — une expérience, — il en était sûr!... Le cher oncle avait voulu le mettre à l'épreuve. Eh bien, on allait montrer de quel bois on était fait!

De sa nature propre, de l'exemple constant qu'il avait sous les yeux depuis dix-huit mois, et même de ses récentes aventures, il s'était formé dans son esprit une ambition inconsciente d'agir seul, de se suffire à lui-même, de vérifier comment il se comporterait dans une situation pareille à celle où il se trouvait placé. Et voilà que ce rêve indécis se précisait. Voici que l'occasion s'offrait de se prouver à soi-même qu'on était un homme... « Aux armes!... il faut agir! » se dit-il.

« Oui, mais comment agir?... que faire?... par où commencer?... Peu importe. L'essentiel est que la résolution soit prise. J'ai vu à Chicago des garçons plus jeunes que moi livrés à eux-mêmes et gagnant vaillamment leur vie. Serai-je moins brave, plus maladroit ou plus dégoûté qu'eux?... Sera-t-il dit que j'aurai *cané*?... Jamais. Je reste ici, je cherche du travail, — n'importe quel travail, pourvu qu'il soit honnête, — je l'exécute de mon mieux, et adienne que pourra!... »

Sur ce, d'un mouvement instinctif, Jean-Charles

fouilla dans sa poche et « fit sa caisse », selon son expression mentale. Il possédait en tout trente-deux *cents*, — à peu près un franc soixante centimes. C'était peu. D'autres, peut-être, à sa place, auraient pâli devant un si mince total. Il n'y vit qu'un nouvel argument pour s'affermir dans sa confiance.

« A raison de dix sous par jour, — les dix sous de mon oncle, — trois jours devant moi pour trouver l'emploi de mes forces et de mes facultés... C'est plus qu'il ne faut!... »

En attendant, il mourait de faim, car les émotions creusent. Avisant dans la montre d'un boulanger des petits pains très appétissants, il se décida à entamer son capital et, entrant dans la boutique, il eut tôt fait d'acheter et d'expédier ce goûter élémentaire, qu'il arrosa d'un verre d'eau.

En sortant, il passa devant un étalage de bijoutier, et cela lui rappela qu'il portait à sa cravate une épingle de quelque valeur. L'idée lui vint de la vendre. Mais il repoussa aussitôt la tentation. Cette épingle était un cadeau de Marguerite, qui la lui avait offerte à son dernier anniversaire. Première raison pour ne point s'en séparer; et puis fallait-il manquer si vite à la résolution de vivre de son travail?

Mais quel travail?... A quoi était-il particulièrement propre?... La menuiserie? l'ébénisterie?... Comment s'arrange-t-on pour se faire embaucher?... Faut-il entrer de but en blanc dans un atelier, prôner ses propres mérites et

demander qu'on vous fasse une place à l'établi?... Là comme ailleurs, des répondants, des papiers ne sont-ils pas nécessaires?... Des phrases toutes faites se heurtaient dans son cerveau, — de vagues projets de « s'user les ongles à la besogne », de « casser au besoin des cailloux sur les routes ». Mais il ne voyait pas trace de pierres à casser, ni aucun moyen rémunérateur de s'user les ongles.

Un garçonnet de dix à douze ans, portant sous son bras un paquet de journaux, cria près de lui d'une voix perçante :

« *Paper?... Paper, sir?... Want the paper?...* »

La pensée de Jean-Charles vola aussitôt vers son camarade de Luttrell, le petit Tommy Brett. Ne gagnait-il pas son pain à vendre des journaux?... Ce fut un trait de lumière. Il s'arrêta court, en fixant sur l'enfant un regard si scrutateur que celui-ci s'arrêta aussi.

« J'espère que vous me reconnaîtrez la prochaine fois!... fit-il, non sans ironie.

— Je l'espère aussi, car tu as une bonne petite figure, répondit Jean-Charles en riant. Dis donc, camarade, où te procures-tu ces journaux que tu vends?

— A l'imprimerie, donc!... Vous ne pensez pas que ce soit chez le boucher?...

— Non, sans doute... Je voudrais simplement savoir où est cette imprimerie et si tu penses qu'on pourrait accepter mes services à la composition.

— Oh !... vous êtes imprimeur ? demanda le gamin avec une surprise non dissimulée, en considérant des pieds à la tête le jeune touriste, au costume élégant, qu'il avait devant lui ! Vous n'en avez pas l'air !... ajouta-t-il en manière de conclusion de cet examen rapide.

— Peu importe l'air... Je sais lever la lettre et je cherche du travail.

— Ah ! bien, on peut toujours essayer... Le père Dobson ne vous mangera pas, — quoiqu'il ne soit pas toujours commode. C'est le prote... à la grande imprimerie, 29^e rue, n^o 40, là, sur votre droite, la porte basse... trois marches à descendre... Voulez-vous que je vous montre ?

— Non, merci. Tu n'as pas de temps à perdre. Donne-moi ton papier et empoche ces deux cents, avec mon remerciement. »

Jean-Charles remit sa monnaie au gamin, prit la feuille et, d'un pas résolu, s'en alla vers l'adresse indiquée.

Le petit marchand l'avait suivi, ou, pour mieux dire, précédé en courant et se jeta avant lui dans la porte basse.

« Monsieur Dobson, dit-il en s'adressant à un homme en bonnet de papier et grande blouse noire : voici un typographe *de mes amis* qui cherche du travail !... »

Jean-Charles avait descendu les trois degrés. Il se trouvait dans un vaste atelier en sous-sol où une vingtaine d'ouvriers, debout devant des casiers ou *casses* à caractères d'imprimerie, étaient

en train de « lever la lettre » silencieusement.

Le prote considéra le nouveau venu, et lui aussi il parut surpris de la requête ; ce jeune homme, en tenue de voyage, souliers jaunes, chapeau de paille à ruban clair, petite perle à la cravate, qui lui était présenté par Willie, le crieur de journaux, n'avait guère l'air d'un professionnel.

« Vous êtes typographe ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Où avez-vous travaillé jusqu'à ce jour ?

— A Luttrell-School, Chicago », répondit Jean-Charles.

Le prote, comme tout le monde aux États-Unis, connaissait de réputation la célèbre école. Il parut favorablement impressionné :

« C'est une bonne maison ; on y acquiert d'excellents principes, dit-il. Mais si vous n'avez jamais travaillé en atelier, vous trouverez que ce n'est pas tout à fait la même chose... »

A ces mots la physionomie de Jean-Charles exprima une vive appréhension que sa requête ne fût rejetée ; mais le brave homme reprit aussitôt :

« ... On peut toujours essayer et voir de votre ouvrage... Mettez-vous à cette casse, je vais vous chercher un feuillet de copie. »

Jean-Charles déposa sur un banc voisin son chapeau et son journal, ôta sa veste et se plaça debout au poste qui lui était assigné.

« Bonne chance ! » lui cria Willie en s'en allant.

M. Dobson prit alors sur son bureau une page

manuscrite qu'il donna au novice, en lui indiquant la longueur de la ligne à composer; et celui-ci, après avoir constaté que la « copie » devait être composée partie « en 9 », partie « en 7 », c'est-à-dire en caractères de deux numéros distincts, se mit activement à la besogne.

En moins d'une demi-heure, il avait composé une quarantaine de lignes qu'il serra et porta sur la plaque de fonte dénommée abusivement « le marbre ». Là, il mouilla son « papier », passa son « paquet » au rouleau d'encre et en tira une épreuve « à la brosse » qu'il remit aussitôt, avec la copie à M. Dobson.

Le prote regarda l'horloge, nota que l'opération avait pris quarante-cinq minutes et invita Jean-Charles à attendre qu'il pût examiner son travail, ayant une épreuve urgente à rendre.

Sur quoi, Jean-Charles, le cœur battant, alla s'asseoir sur le banc où il avait déposé son chapeau, endossa sa veste et ouvrit le journal acheté au petit crieur. C'était la deuxième édition du *Denver-News*, qui en publiait trois par jour. A la première page s'étalait un dessin plus que médiocre, pour ne pas dire très mauvais, représentant une arrestation sensationnelle.

« J'en ferais bien autant ! » se dit Jean-Charles.

Et comme les nouvelles du jour l'intéressaient peu, il tira un calepin de sa poche et s'amusa à croquer l'atelier de typographie pour sa sœur Marguerite. Les deux enfants, quand ils s'écrivaient, illustraient fréquemment leurs lettres, et

c'était l'occasion, ou jamais, de saisir au vol ces premières impressions personnelles. Très absorbé dans son travail artistique, Jean-Charles en fut tiré par un jugement des plus flatteurs porté sur son dessin :

« C'est le père Dobson dans sa cage!... Il est frappant de ressemblance!... » disait une voix dans son dos.

Le dessinateur se retourna et vit que ces paroles étaient articulées par un homme encore jeune, à la figure rasée avec soin, au regard très vif derrière son binocle.

« Vous avez donc tous les talents? reprit la même voix non sans une pointe d'ironie bienveillante. Dobson vient de me dire que vous composez vite et correctement, — presque sans « coquilles », ce qui n'est pas ordinaire... »

Au même instant, le prote survenant :

« M. Larkins, *sub-editor* du *Denver-News*, dit-il à Jean-Charles qui se leva. Et vous, monsieur, quel est votre nom ?

— Bertoux.

— Votre page d'essai est satisfaisante et je vous embaucherai volontiers. Vous connaissez le tarif?

— En aucune façon.

— Dix-huit cents l'heure... Vous avez des références? .

— Ma foi, non. Je ne connais personne à Denver... Mais mon oncle, M. Cazaveilh, est le correspondant et l'ami de MM. Harrison, Lindsay et C^o.

— M. Cazaveilh, de Chicago ? demanda M. Larkins.

— Oui, monsieur.

— Il est votre oncle ?

— Oui, monsieur. »

Quoi que pût penser de cette information le *sub-editor* du *Denver-News*, il ne sourcilla pas.

« C'est un nom honoré de tous et qui vous donnera vos entrées partout, reprit M. Larkins. Mais tenez-vous beaucoup à faire de la typographie?... Il me semble que vous avez une meilleure corde à votre arc dans vos dessins, qui paraissent très bien venus... »

Prenant sans façon le calepin des mains de Jean-Charles, il se mit à le feuilleter et s'amusa franchement des pochades pleines de verve et d'esprit qu'il trouvait à chaque page :

« Voilà des croquis tout à fait drôles... Ce chien qui s'étire, ce bébé qui braille, cette grosse dame empêtrée dans ses jupes... Sans parler de l'ami Dobson, qui est extraordinairement ressemblant... Notre illustrateur n'est pas de premier ordre, car les artistes habiles n'abondent point à Denver... Si vous voulez nous donner quatre ou cinq dessins de ce genre, chaque jour, pour notre première page, je les prendrai volontiers... à commencer par ceux-ci, voulez-vous?... »

— Oh ! monsieur, j'en serais trop heureux ! Mais croyez-vous vraiment que mes pantins méritent d'être reproduits ?

— Puisque je vous offre d'en accepter quatre

ou cinq par jour pour notre chronique !... Nous appelons cela « à travers la ville... » Vous irez un peu partout, — dans les tribunaux, les théâtres, les parcs, les rues, pour saisir au passage les menus incidents et les types qui vous frapperont... Un dollar le croquis, est-ce dit ?...

— C'est dit, monsieur, et de grand cœur ! s'écria Jean-Charles ébloui de la perspective si inopinément ouverte devant lui.

— Eh bien, je prends les cinq premiers. Dobson, veuillez les payer à monsieur », ajouta M. Larkins, qui semblait avoir compris d'un coup d'œil la situation du jeune artiste.

Il quitta l'atelier, emportant ses feuillets d'album, et le prote, en remettant une banknote à Jean-Charles, contre son reçu, lui dit alors :

« Voulez-vous toujours du travail typographique ?

— Assurément. Si les croquis m'en laissent le temps, toutefois.

— Vous pourrez sans doute nous donner quatre ou cinq heures pour notre édition du soir, reprit le prote.

— J'essayerai, et je ferai de mon mieux. »

Ils échangèrent une poignée de main, et Jean-Charles partit, au comble de la joie.

Sa première pensée, en se retrouvant dehors, fut de faire partager son bonheur au petit marchand de journaux qui lui avait si bénévolement rendu service. Il partit à sa recherche et ne tarda pas à le trouver, toujours errant et criant.

BIBLIOTECA NACIONAL
VIII
DE MAESTROS



« BONNE CHANCE! » LUI CRIA WILLIE. (P. 340.)

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

« Tu m'as porté bonheur en me présentant à la Grande Imprimerie, lui dit-il. Vois ce que j'ai déjà gagné!...

— Peste!... Un billet de banque!... Vous voilà en passe de devenir millionnaire! s'écria Willie en levant les mains au ciel. Que vous êtes heureux d'être typographe! Et combien je voudrais pouvoir apprendre un si bon métier!...

— Ce n'est pas comme typographe, mais comme dessinateur que j'ai emporté cette aubaine, répliqua Jean-Charles.

— Vous êtes dessinateur aussi!... s'écria Willie, stupéfait... Et pas fier, malgré cela!... Vous daignez encore me connaître.

— Viens dîner avec moi, au lieu de me blaguer, fit Jean-Charles en passant son bras sous celui de l'enfant.

— Ce ne serait pas de refus, dit le pauvre petit, qui en vérité ne devait pas manger tous les jours à sa faim, à en juger par sa mine; mais je n'ai pas vendu tous mes journaux et après!...

— Aurais-tu une autre invitation?

— Non; et puis mon petit frère Dickie m'attend tout seul chez nous.

— Qu'à cela ne tienne! allons le chercher.

— C'est que... il est infirme, dit Willie dont le pâle visage s'assombrit d'un voile de tristesse.

— Alors, achetons des provisions et nous dînerons chez toi.

— Comme vous voudrez... Seulement ce n'est pas un palais chez nous, vous savez!...

— Je m'en doute », s'écria gaiement Jean-Charles.

Avisant aussitôt une boutique de comestibles, il acheta des viandes froides, une tarte aux fraises, des fruits, du pain, du lait...

« Cela fera plaisir à ton frère », dit-il à Willie dont les yeux s'allumaient à la vue de tant de richesses.

Les deux petits habitaient un galetas comme Jean-Charles n'en avait jamais vu, et plus misérable encore que le *ranch* des Dupont. Il se sentit le cœur serré en pénétrant dans une chambre nue, à peine éclairée par les rayons du soleil au déclin, qui entraient obliquement par une lucarne à tabatière. Contre la muraille en pente se trouvait un mince grabat où gisait un petit être malingre et contrefait, à la face ridée comme un vieillard.

« Oh ! Willie, tu viens plus tôt que les autres jours... J'en suis content, car j'ai faim et soif, articula le malheureux enfant quand la porte s'ouvrit. Apportes-tu le pain, dis?...

— Du pain, de la viande, une tarte, du lait et des fruits », dit Jean-Charles, se hâtant de parler pour dissimuler la pitié qui le prenait à la gorge.

Et il étalait ses provisions auprès du lit.

Quelle fête !... Jamais Dickie, le petit infirme, ni Willie, n'en avaient eu de pareille. Jean-Charles détournait les yeux pour ne pas voir l'avidité presque animale du pauvre être, dévorant ces

aliments dont son misérable corps avait un si terrible besoin. Un tel dénuement était donc chose possible en pays civilisé !... Il éprouvait une sorte de honte à se rappeler la table abondante, le lit moelleux, les soins empressés dont avait joui sa propre enfance. Et ces infortunés souffraient de la faim depuis qu'ils étaient au monde, peut-être ! Il avait déjà apprécié le courage et la bonne humeur de Willie : combien plus il l'admira, en le voyant si tendre avec son frère infirme que la souffrance rendait hargneux et exigeant !...

Tout en mangeant, l'aîné conta leur triste histoire : le père, couvreur de son état, mort en tombant d'un toit ; la mère, phthisique, expirant six mois plus tard, en laissant à la charge de Willie son frère Dickie qui avait toujours été malade et souffreteux.

Pauvre Willie ! Il ne se plaignait pas, mais la vie n'était pas facile... Jean-Charles se promit que ces abandonnés ne l'auraient pas du moins rencontré en vain. Quand il partit, il se pencha sur Dickie et lui glissa dans la main un billet d'un dollar. Mais à peine dans la rue, il fut rejoint par Willie.

« Vous avez oublié ceci, disait-il hors d'haleine, en lui rapportant le *green back*.

— Eh ! non, je ne l'ai pas oublié... Cela servira pour donner du lait à Dickie.

— Reprenez ce billet, par grâce... Je n'ai jamais demandé l'aumône.

— Ce n'est pas une aumône. N'est-ce pas toi

qui m'as procuré de l'ouvrage ? Mets, si tu veux, que c'est ta commission ou, si tu le préfères, garde ceci à titre de prêt pour me le rendre quand tu gagneras de l'argent. Un service en vaut un autre et je te tirerai d'affaire, ou j'y perdrai mon nom! ... »

Sur quoi, Jean-Charles s'enfuit d'un pied léger. Il courut au *Terminus* réclamer son sac de voyage, il s'établit non loin de la Grande Imprimerie dans un hôtel modeste et ne songea plus qu'à écrire à sa sœur, à ses bons parents pour leur conter ses aventures et comment il se trouvait tout seul à Denver, gagnant noblement sa vie à la sueur de son front, en attendant la suite des événements.

CHAPITRE XXI

VOYAGE D'AGRÉMENT

Dès le lendemain matin, Jean-Charles partit en campagne pour ses croquis destinés au *Denver-News*. Il travailla si bien, avec tant d'ardeur et de zèle, qu'à trois heures de l'après-midi il présentait non pas cinq vignettes, mais dix, au choix de M. Larkins. Celui-ci se montra satisfait de l'ouvrage de son nouveau dessinateur, et M. Dobson, un peu plus tard, ne le fut pas moins de celui de son nouvel ouvrier. Si bien qu'au bout de vingt-quatre heures, Jean-Charles était déjà coté dans la maison comme un collaborateur d'élite et de mérite exceptionnel.

Tout le monde lui témoignait des égards qui l'encouragèrent à solliciter pour Willie un modeste emploi de balayeur auxiliaire, rémunéré en numéros du journal, avec promesse de promotion au grade d'apprenti typographe, si sa bonne conduite le rendait digne d'une telle faveur..

Il y avait trois jours que Jean-Charles se livrait

avec un succès grandissant à ces travaux variés, quand le hasard de ses pérégrinations quotidiennes à la poursuite de l'actualité pittoresque le conduisit sur le théâtre d'un grand incendie. Venu pour dessiner d'après nature quelques scènes de la catastrophe, il se laissa bientôt entraîner à aider de son mieux au sauvetage, et il sortait de la maison fumante, lui-même tout noir de poussière et de fumée, avec un bébé sur le bras, quand il se heurta soudain au plus imprévu des badauds accourus pour contempler le spectacle.

Sam, — Sam en personne, vêtu de piqué blanc, une rose à la boutonnière, une badine à la main, resplendissant de fatuité !.. D'étonnement, Jean-Charles manqua laisser choir son fardeau vivant. Il se ressaisit et, de sa main libre, prenant le nègre au collet :

« Sam !... Je ne me trompe pas?... c'est bien toi?...

— Oui, massa Jean-Charles, c'est moi.

— Et d'où sors-tu, malheureux?...

— Moi pas sortir... moi dehors...

— D'où viens-tu?... où vas-tu?... où es-tu allé?... où est mon oncle?...

— Massa là... dans le *saloon*, buvant sorbet... »

Un éclair de gourmandise passa sur les traits de Sam.

« Veux-tu me conduire bien vite auprès de lui !... Mais, d'abord, tiens, porte ce bébé à ces femmes, là-bas...

— Sam pas bonne d'enfant... fit le noir d'un air vexé.

— C'est juste. Je le porterai moi-même. Mais je ne te lâche pas, car tu n'aurais qu'à disparaître de nouveau!... »

Joignant l'action à la parole et entraînant le nègre, Jean-Charles courut remettre son glapisant fardeau à un groupe de commères qui, le feu éteint, piaillaient à qui mieux mieux pour en découvrir les origines et en attribuer les responsabilités. Leur ayant remis l'enfant, il eut le loisir de se retourner vers Sam :

« M'expliqueras-tu, enfin... » commença-t-il en se croisant les bras.

Mais Sam l'interrompit :

« Moi pas expliquer... Sam obéir à massa...

— Tu as raison!... alors, conduis-moi auprès de lui, et vite? »

Le serviteur parut hésiter :

« Massa Jean-Charles pas bien propre... Beau *saloon* là-bas... beaucoup de dorures... divans en velours... massa Jean-Charles pas l'air assez « respectable... »

Jean-Charles ne put s'empêcher de rire.

« Tu as toujours raison!... s'écria-t-il en jetant les yeux sur lui-même et constatant le désordre de ses vêtements, mais mon oncle s'inquiétera bien de cela!... Pourtant, voici un décrotteur, je vais me faire donner un coup de brosse. »

Le décrotteur ayant remis un peu d'ordre dans la toilette du jeune sauveteur, Sam se décida à le

guider vers le *saloon* ou café dont la dorure l'avait si vivement séduit. Peu rassuré, sans doute, sur les suites de cette action, il n'osa pas entrer et s'effaça discrètement derrière la porte, en montrant de loin M. Cazaveilh assis à une petite table et lisant son journal tout en buvant à petits coups une boisson glacée.

Jean-Charles ne fit qu'un bond :

« Mon oncle ! combien je suis aise de vous voir ! Et qu'il me tardait de vous retrouver !... Vous aurais-je, de quelque façon, mécontenté sans le vouloir ? »

Le regard de M. Cazaveilh s'arrêta avec bonté sur la physionomie franche et ouverte de son neveu.

« Non, mon garçon, dit-il sans se hâter : tu ne m'as déplu ou mécontenté en rien... J'ai voulu seulement te mettre à l'épreuve. Mais comme te voilà fait ! d'où sors-tu ?... »

— J'arrive de l'incendie, où j'ai donné un coup de main.

— As-tu, au moins, trouvé le temps de prendre un croquis ?

— Ah ! bien oui, des croquis !... mais, mon oncle, vous savez donc ?

— Je sais tout, et je n'ai que des éloges à te donner.

— Comment !... *The Denver-News* ?...

— *The Denver-News* n'a pas ici de lecteur plus assidu que moi, et dès avant-hier j'ai apprécié les croquis de « notre artiste spécial », comme dit le chroniqueur.

— Vous n'avez pas quitté Denver, mon oncle?...

— Eh ! non... Il y a plus d'un hôtel en ville, n'est-ce pas?... Las du *Terminus*, j'ai transporté mes pénates au *Central*, voilà tout. »

Jean-Charles ouvrit la bouche pour articuler une question, puis il se tut.

« Tu me demanderais sans doute, si tu ne craignais d'être indiscret, continua M. Cazaveilh en souriant, pourquoi je t'ai planté là, sans crier gare... Eh bien, tu dois l'avoir compris, mon but était simplement de voir comment certain gaillard de ma connaissance se tirerait d'affaire, s'il se trouvait abandonné dans cette ville, au fond du Colorado. J'étais curieux de m'en assurer, et j'ai le plaisir de constater que tu n'as pas trompé mon attente. Tu l'as même dépassée, puisque tu as su, en si peu de temps, venir en aide à plus pauvre que toi. Ce que tu as fait pour ton petit ami Willie me donne une grande satisfaction, mon enfant.

— Je n'y ai pas eu de mérite, mon oncle. C'est un si brave et si honnête garçon ! Tout le monde l'aime, et M. Larkins m'a déjà remercié de le lui avoir recommandé... Et lui, M. Larkins, vous le connaissez aussi?...

— Non. Je n'ai voulu intervenir en rien dans tes affaires. Je savais, par MM. Harrison et Lindsay, que tu n'avais pas même profité de l'autorisation laissée par moi de t'adresser à eux, sinon en les indiquant comme mes correspondants. Cela m'a prouvé que tu avais confiance en toi-

même, et c'est la plus précieuse qualité que puisse posséder un homme... Me voici édifié. Il ne tient qu'à toi, dès aujourd'hui, de poursuivre notre voyage. Je suis prêt, quand tu voudras, à quitter Denver.

— Quand vous voudrez, mon oncle... mais l'avouerai-je?... C'est presque à regret que je partirai...

— Ah! ah!... nous avons mordu à l'indépendance!... on n'est pas pressé de redevenir un petit garçon!...

— J'ai trouvé très doux d'être libre, de ne dépendre que de moi et de gagner ma vie. C'est un grand bonheur que je vous dois, mon oncle, et je ne l'oublierai pas... Savez-vous que, jusqu'à ces jours-ci, je n'avais jamais compris la valeur de l'argent?... Certes, je ne lui en attribue pas plus qu'il ne faut; mais, en voyant ces pauvres petits mourant de faim, j'ai pensé à certaines prodigalités folles!...

— Oui, ces contrastes font réfléchir... Ton ami Willie souffrait de la misère la plus navrante, celle qui provient de l'ignorance forcée. Il ne pouvait pas apprendre un métier, parce qu'il manquait de moyens d'en payer l'apprentissage : voilà ce qui ne devrait jamais exister dans un État civilisé!... N'oublie jamais le petit coin de misère sociale que tu as pu étudier de si près, mon enfant; et toutes les fois que tu le pourras, viens fraternellement en aide à ceux qui souffrent, comme tu l'as fait ici : l'expérience aura double-

ment servi... Et maintenant allons voir M. Larkins. Tu me présenteras Willie, et demain nous reprendrons notre voyage. »

Jean-Charles s'empessa de conduire son oncle aux bureaux du *Denver-News*, où, selon sa coutume, M. Cazaveilh sut charmer tout le monde. M. Larkins exprima son vif regret de perdre Jean-Charles, et lui offrit gaiement de le reprendre comme collaborateur, si jamais l'occasion se présentait pour lui de revenir au Colorado.

M. Cazaveilh le pria alors de veiller sur l'avenir de Willie et de son frère, en gérant pour eux un petit capital qu'il désirait placer dans le journal même, sous forme d'actions. Il fut convenu que l'aîné des deux enfants apprendrait régulièrement la profession typographique, pour être rémunéré au bout de deux ans, et que le cadet serait placé dans une modeste pension jusqu'au terme de cet apprentissage.

Les choses ainsi réglées, l'oncle et le neveu se séparèrent de leurs nouveaux amis et prirent avec Sam le train de San-Francisco.

L'affaire qui appelait M. Cazaveilh au bord du Pacifique, et sur laquelle il ne crut pas utile de s'expliquer, ne nécessita pas, comme il l'avait fait pressentir à Chicago, son départ immédiat pour le Japon. Elle se trouva provisoirement liquidée par plusieurs entrevues avec ses correspondants de la maison Armstrong et par un échange actif de câblegrammes avec la capitale de l'empire du Soleil-Levant.

Pendant ce temps, Jean-Charles visitait la ville, admirait la rade, parcourait les environs, pénétrait dans le quartier chinois, allait voir au bord de la mer, sur le rocher où elle prend ses ébats, la fameuse colonie de phoques, qui a été déclarée propriété nationale et qui vit désormais en paix aux rives qui furent jadis pour ses ancêtres le théâtre de tant de tueries systématiques.

On peut penser si le jeune dessinateur perdit cette occasion d'illustrer de croquis originaux les lettres qu'il écrivait chaque jour à Marguerite, en réponse à celles qui l'avaient suivi de Denver jusqu'en Californie.

Dès que M. Cazaveilh se vit libéré de ses soucis, il songea à récompenser Jean-Charles de tous les mérites qu'il avait montrés depuis son départ de Chicago en lui faisant visiter la fameuse vallée de Yosemite, qu'on a surnommée avec raison la huitième merveille de l'univers, et que si peu d'Européens ont l'occasion de connaître, séparée qu'elle est du vieux monde par toute la largeur du nouveau continent, ajoutée à la largeur de l'Atlantique.

Comme les otaries californiennes, cette merveille est aujourd'hui propriété nationale et garantie contre toute déprédation. Les Américains ont le droit d'en être fiers. Si les peuples qui les ont précédés dans les annales de la civilisation possèdent tous des monuments historiques, on peut dire du noble parc de *Yosemite* que c'est un monu-

ment non pas seulement préhistorique, mais *mondial* et cosmique.

Il se trouve au milieu d'une région sauvage et d'accès malaisé. Aussi l'excursion se fait-elle partie par voie ferrée, partie en diligence, — et quelle diligence !

Tout alla à souhait pour les touristes tant qu'ils furent **en**traînés à toute vapeur dans un confortable pullman-car à fauteuils de peluche et rideaux de soie. Mais quand le pauvre Sam se vit emporté au triple galop de six chevaux dans un char à bancs découvert, sur une route tracée à coups de mine parmi les roches, il déchanta, ou pour mieux dire il entonna la plus lamentable antienne.

Il est nécessaire d'en avoir subi l'épreuve pour se représenter la gymnastique folle que les malheureux voyageurs exécutent sur ces chemins primitifs. Vainement on s'accroche avec l'énergie du désespoir aux portants de fer du tendelet, il faut, quoi qu'on en ait, tomber les uns sur les autres, glisser à bas de la banquette, être projeté en l'air, puis rejeté au hasard dans la masse des patients. Chacun décide à part soi que le prochain cahot le trouvera prêt : rigide, les pieds vissés au plancher, les mains cramponnées aux ferrures, il attend l'événement ; peine perdue ! Le char à bancs entre à fond de train dans une ornière aux arêtes raboteuses, le véhicule penche à faire penser qu'il va verser, la rangée de droite s'abat sur celle de gauche ; le cocher cingle ses six bêtes de son formidable fouet, non sans une explosion de jurons

assortis; les chevaux donnent un coup de collier et sortent tant bien que mal de la fondrière : un heurt suprême, et les projectiles humains retombent, pantelants, à leur place... pour recommencer deux minutes plus tard la série de ces soubresauts involontaires. Dans l'intervalle, un tangage perpétuel, coupé d'un roulis désordonné et de bonds intermittents par-dessus d'énormes pierres; une poussière couleur de brique, ténue, intolérable, soulevée en tourbillons par les vingt-quatre sabots des six coursiers, enveloppant les voyageurs, leur entrant dans les yeux, les narines, la bouche, les oreilles, et les rendant, par moments, invisibles les uns aux autres.

Après une heure de ce traitement, tous étaient moulus et la plupart se montraient prêts à crier grâce, la perspective d'une centaine de kilomètres de ce train à « couvrir » avant la nuit n'ayant rien de rassurant. Sam pleurait tout bonnement, affalé dans un coin, et laissait de grosses larmes rouler sur ses joues noires. M. Cazaveilh prenait son mal en patience. Jean-Charles, non sans effort, arrivait à se montrer digne de son oncle, mais ne pouvait s'empêcher, à part lui, de penser ce que répétait à tout instant une pauvre dame anglaise :

« Et dire qu'on endure cela *pour s'amuser!* »

Le fait est qu'une pareille excursion, imposée de force, eût à bon droit paru la pire des tortures.

Chacun, pourtant, se sentait soutenu par l'espoir des merveilles qu'il allait contempler; à la longue, une sorte d'accommodation se faisait

entre le corps des suppliciés et la banquette; les membres contusionnés et bleuis finissaient par conquérir une immunité relative, les chevaux redoublaient d'efforts, et peu à peu la distance diminuait. Bientôt la plaine raboteuse s'éleva vers des hauteurs plus raboteuses encore. Des roches se dressaient par places comme les restes d'un jeu de quilles de titans. La chaîne des montagnes se faisait d'instant en instant plus distincte. Dans l'intervalle des cahots on commença à raconter des histoires de brigands. Histoires très authentiques, car, le mois précédent, le *coach* avait été attaqué et pillé par les *gentlemen* de grande route. Ces anecdotes portèrent au paroxysme le désespoir de Sam, qui supplia de plus belle son « massa » de le ramener au logis... Mais c'était chose impossible : force fut pour lui de se résigner à poursuivre son douloureux voyage d'agrément.

Après une courte halte pour le lunch, on repartit. Le chemin, presque à pic, devenait si escarpé que les chevaux avançaient à grand'peine. La flore changeait. Des *sequoias* colossaux formaient à perte de vue des forêts sans fin, enténébrées en plein midi. Le fracas assourdissant du début et les pierres de la route avaient fait place à un moelleux tapis d'aiguilles de pins, où le char à bancs roulait sans bruit. Il n'y a point de ramages d'oiseaux dans ces bois. Pas un cri n'en trouble le silence; pas un rayon de soleil ne filtre à travers les ramées épaisses. Seul le vent murmure en agitant la cime invisible des géants de la forêt.

Un peu avant la nuit, la ligne de faite de la première chaîne de montagnes fut atteinte. Alors commença une descente à toute bride, si folle et si rapide, qu'à vingt reprises les voyageurs crurent toucher à leur dernier instant. Mais les cochers locaux entendent leur affaire, et l'équipage franchit sans catastrophe cinq ou six milles de lacets bordés de précipices à pic, — pour toucher enfin au chalet enfoui sous les plantes grimpantes, où les infortunés touristes purent étendre leurs jambes engourdies, panser à la graisse d'ours les contusions dont ils étaient couverts et oublier les horions dans un sommeil réparateur.

A l'aube, on repartit. Le paysage était d'une idéale beauté, d'une fraîcheur intense sous le voile de vapeurs bleues qui estompait les contours. Toute la matinée fut employée à gravir lentement de hautes montagnes, pour les redescendre à fond de train. Les grands arbres projetaient leur ombre solennelle sur ces passants d'un jour qui s'agitaient à leurs pieds. Que de générations d'hommes avaient succédé aux générations, tandis qu'ils croissaient lentement dans leur solitude inviolée!... Combien d'autres devront passer encore avant que leur forme géante disparaisse à son tour, foudroyée ou incendiée!... Les ruisseaux fuient entre les pierres, les cascades chantent doucement sur les mousses veloutées; par places, une vallée s'ouvre et le regard s'envole jusqu'aux hauteurs vertigineuses où une frisure végétale borde l'azur profond du ciel.

Au sortir de la forêt, vers midi, la route surplombe un précipice qui semble sans fond et domine un paysage sans rival au monde. Au loin, à perte de vue, des montagnes verdoyantes s'étagent sur les montagnes; l'œil, voyageant de cime en cime, se perd dans une sorte de mer atmosphérique où des lignes bleues, de plus en plus pâles, marquent des chaînes successives. C'est le cœur de la grande Sierra-Nevada.

Encore une descente folle. Puis l'arrêt brusque devant un écriteau portant ce nom : *Inspiration Point*. Les touristes ont touché le port.

CHAPITRE XXII

YOSEMITE VALLEY. — L'EXPOSITION
SCOLAIRE. — CONCLUSION



Voici donc cette illustre vallée dont la vue repaye toutes les misères endurées pour l'atteindre, dont la beauté sereine fait monter des larmes d'admiration aux yeux du *globe-trotter* le plus endurci. Elle s'étend à ses pieds, à une profondeur qui semble incommensurable, tandis qu'au-

dessus de sa tête, infiniment haut, dans une atmosphère de rêve, des roches énormes se dressent et s'espacent, figures fantastiques de géants pétrifiés.

Le fond du précipice est tapissé d'une toison de sequoias vingt fois séculaires : on dirait des buis-

sons. Sur ce tapis d'un vert sombre, serpente le ruban de la *Merced* qui prend sa source aux neiges éternelles de quelqu'un de ces pics inaccessibles.

C'est un tableau de grandeur sublime. Du haut de la plate-forme qui le domine comme un balcon, l'impression d'écrasante et vraiment unique majesté qu'il donne au spectateur est due surtout aux formes étranges et surnaturelles des fantômes de pierre qu'un caprice géologique a placés là comme des sentinelles. Depuis que le globe est refroidi, ils montent leur garde silencieuse autour du joyau précieux, antérieurs à tout être vivant, ignorés pendant des siècles de l'humanité, qui les découvrit il y a quarante ans à peine.

Ce sont le *Capitan* ou *Grand-Maitre*, le plus haut monolithe du globe; les *Jumeaux*; les *Trois Grâces* et les *Trois Frères*; la *Cathédrale*; le *Dôme* et le *Demi-Dôme* groupés autour du chef comme des soldats sous les plis du drapeau. La *Mariée* s'enveloppe du voile endiamanté de la cascade qu'une main invisible semble étaler sur sa face et dont rien ne peut rendre la grâce flottante et vaporeuse. Un toit massif de six cents mètres d'altitude imbrique les unes sur les autres ses plaques de granit; le *Demi-Dôme* reflète sa muraille verticale dans le cristal du lac *Miroir*. Chacune de ces formations démesurées a sa physionomie, son allure, pour ainsi dire sa vie propre dans son immobilité. L'ensemble est si étrange, si imprévu, si différent de tout ce qu'on a jamais

vu, qu'on reste comme pétrifié soi-même devant ces témoins muets des âges disparus.

Il fallut bien pourtant s'arracher à cette contemplation. Jean-Charles ne pouvait se décider à obéir au signal, à remonter dans le dur véhicule pour quitter ces solitudes enchantées, ces rochers, ces ombrages mystérieux d'où se dégage une paix extra-humaine. Il est rare à son âge qu'on éprouve le besoin du repos moral; mais un enfant sent l'auguste splendeur d'un tel spectacle. Sam lui-même avait cessé de geindre; il roulait de gros yeux émerveillés, comprenant obscurément qu'il voyait ce que les milliards d'aucun « massa » ne pourrait reproduire.

La nuit tombante força les touristes à se remettre en route. Au retour, dans la journée du lendemain, le cocher fit accomplir à son attelage un exploit peu ordinaire, en le lançant au travers d'un tronc d'arbre colossal nommé le *Géant mort* et où s'est creusé une sorte de portail.

Revenant par une route différente, mais non moins belle, les voyageurs admirèrent les forêts de Calaveras et de Mariposa dont les arbres les plus notables ont presque tous reçu un nom : *Grant*, *Sherman*, *Macpherson*, le *Père*, la *Mère*, la *Cabine du mineur*, *John Bright*, la *Reine* et ses *Filles d'honneur*, le *Vieux célibataire*, *Goliath* et cent autres, d'une grâce et d'une beauté incomparables.

Ici on n'éprouve plus ce sentiment de stupeur et presque d'effroi que cause la grande vallée;

elle est de pierre ou pétrifiée, tandis que l'antique forêt est vivante. On voudrait demeurer toujours sous ces frais ombrages, sur ces tapis de mousse, respirer à jamais la senteur salubre des pins. Mais la vie et ses devoirs vous rappellent. Il faut renoncer à l'ivresse de la solitude pour rentrer dans la mêlée... C'est ce que firent à regret les voyageurs.

Jean-Charles ne se lassait pas de remercier son oncle de cette délicieuse excursion.

« Si Marguerite avait été de la partie, disait-il, mon bonheur serait complet!... »

Quant à Sam, il lui fallut huit jours pour s'asseoir, sans faire la grimace, au souvenir du maudit coche où, pour parler comme M^{me} de Sévigné, il avait été « si furieusement culbuté ».

Les voyageurs sont de retour à Chicago. L'exposition scolaire des travaux manuels de l'État d'Illinois vient de s'ouvrir. La maison de poupée et l'automobile en ont été les deux succès les plus incontestés. Jean-Charles Bertoux a obtenu une médaille d'honneur.

En même temps que la nouvelle de ce triomphe, une autre surprise lui était réservée : la révélation que Marguerite est, pour une bonne part, l'auteur du volume écrit, imprimé, illustré et relié par les élèves de Luttrell-School, « à l'exclusion des jeunes filles » et qui vient d'être également récompensé.

Qui fut bien penaud quand le docteur Morton,

non pas sans rire, dévoila le secret si bien gardé? Ce furent messieurs les auteurs supposés du chef-d'œuvre. Le loup de mer de l'école, en particulier, ne pouvait se résoudre à admettre qu'une plume féminine se fût montrée aussi experte en matière nautique. Quant à M. Bertoux, il n'en revenait pas :

« La petite masque! répétait-il. La petite rusée!... qui m'aurait dit cela?... Elle nous a positivement mystifiés, eh! mon oncle?...

— Mystifiés est le mot, répliquait M. Cazaveilh.

— Si l'on peut dire!... se récria Marguerite. Papa, je vous le dénonce!... A peine mon oncle avait-il ouvert le volume, qu'il avait deviné la supercherie.

— Quoi? demanda Jean-Charles. Le jour où il est monté avec nous à l'atelier?

— Eh oui! Tu étais à peine sorti que j'étais prise à partie et réduite à confesser le délit.

— Et vous me laissiez courir en riant sous cape, et vous vous moquiez de ma jactance?...

— Une leçon de modestie ne fait jamais de mal, dit l'oncle philosophiquement, et il n'en est pas de plus efficaces que celles qu'on se donne à soi-même. Tu croyais de bonne foi qu'un garçon est nécessairement supérieur à une jeune fille, au point de vue intellectuel, quoique tu puisses avoir tous les jours la preuve du contraire à ton école même. Ces demoiselles vous montrent en se jouant la valeur de ces exclusions abusives de toute une moitié de l'humanité, — qui est peut-être la meil-



C'ÉTAIT UN TABLEAU DE GRANDEUR SUBLIME. (P. 365.)

leure. D'autres que les élèves de Luttrell pourraient faire leur profit d'une expérience analogue, et m'est avis qu'ils ne tarderont pas à le constater en plus d'une direction... mais laissons l'avenir pour songer au présent... »

Ici, M. Cazaveilh se tourna vers M. Bertoux :

« Mon cher neveu, tu m'as exprimé le désir de mettre un terme à la suppléance que tu as bien voulu occuper pour moi à la tête de ma maison, et de ~~revenir~~ retourner en France. Je n'ai pas le courage d'insister pour te faire changer de résolution. Je comprends que tout te rappelle à Paris, y compris l'éducation des enfants, qui doit redevenir française. Votre exil va donc finir et vous me demandez tous avec la plus affectueuse insistance de partir en votre compagnie et d'aller me fixer à votre foyer... Certes, la perspective est séduisante pour un vieux voyageur qui ne saurait tarder à sentir le poids des ans sur ses épaules et qui sait ce que vaut une tendresse comme la vôtre. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. J'ai une œuvre suprême à accomplir, une œuvre dont je n'ai pu encore vous développer le programme, qui se trouve ajournée par des circonstances indépendantes de ma volonté et pour laquelle je ferai peut-être appel à la collaboration de Jean-Charles... Nous en recauserons quand l'heure sera venue et, je puis déjà vous en donner l'assurance, c'est à Paris que nous en causerons... Ne songez plus qu'à renouer la chaîne de vos habitudes. Partez quand vous le jugerez bon. Je ne vous demande que le temps de

réunir, dans un dîner d'adieux, les amis qui ont coopéré ici à la petite expérience dont vous avez été les sujets, le docteur Morton, M. Saint-Elme, miss Phillipps et les autres... »

Un sourire s'était dessiné sur toutes les lèvres. M. Cazaveilh le saisit au vol :

« Ce mot d'*expérience* vous amuse, et vous trouvez sans doute que j'ai pris à votre égard une liberté un peu vive, — bien sûr d'avance que vous en seriez les bénéficiaires. Je savais ce que la maison *Jorel et Bertoux* devait nécessairement gagner à élargir de ce côté de l'Atlantique le cadre de ses relations et de ses affaires, ses produits étant de ceux qui n'ont rien à perdre à être mieux connus. Je savais aussi ce que vous puiseriez tous de science pratique de la vie, de notions nouvelles, de vigueur physique et morale à cette transplantation provisoire. J'avais à cœur enfin de faire profiter les deux enfants de ce que l'éducation américaine a de vraiment excellent et, sur ce point surtout, j'estime que vous ne pouvez et ne devez rien regretter. Sans parler de Marguerite, qui a nécessairement acquis, à voir de près ce monde jeune et fort, des qualités qu'aucune lecture ne saurait faire naître et qui porteront tôt ou tard leur fruit, — comment ne pas être frappé des avantages qu'en emportera Jean-Charles?... »

« Il va retrouver à Paris ses camarades du lycée et poursuivre avec eux les études préparatoires à la carrière de son choix. Quelle que soit cette carrière et quelques responsabilités qu'elle puisse lui

imposer, — il y aura toujours entre eux et lui cette différence à son actif, qu'il connaît déjà les réalités de l'existence et qu'il est prêt à les aborder sans crainte. Je l'ai vu à l'œuvre. Jean-Charles est un homme, désormais, à l'âge où les condisciples qu'il rejoindra sont encore des enfants, et cet homme sera toujours à la hauteur de sa tâche. Il n'a pas seulement ébauché l'instruction théorique nécessaire à tout être civilisé, il possède ce bien inestimable d'une adresse manuelle qui lui servira en tout pays, en toutes circonstances. Il a le courage, il a la confiance en soi qui sont la moitié de la force virile. Je ne voudrais pas empiéter sur le droit qui lui appartient et à vous, avec lui, de choisir la voie où il s'engagera définitivement... Pourtant, si j'avais un vœu à exprimer, ce serait qu'il employât sa jeunesse, au terme de ses études, à faire la connaissance personnelle de notre sphère terrestre ; j'aimerais que rien de ce petit monde ne lui restât étranger ; je voudrais qu'il pût se familiariser tour à tour avec les divers climats, les diverses races, les grandes forces de la nature et de la civilisation...

— Mon oncle, c'est le rêve que je fais chaque jour de ma vie ! s'écria Jean-Charles.

— Eh bien, réalise-le, soit avant, soit après le temps de service militaire que tu dois à la patrie. Il ne tient qu'à toi, et tu en as le moyen assuré, puisque tu es apte à gagner ton pain sur tous les points du globe.

— Mon oncle, j'espère qu'il ne sera pas réduit

à voyager en « compagnon du devoir », dit M. Bertoux avec une pointe d'orgueil bourgeois.

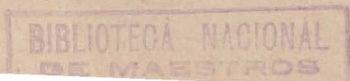
— Tant pis ! car il y perdra la moitié du plaisir inhérent à la méthode !... Toujours est-il que toi-même, incorrigible Parisien, tu seras le premier à te féliciter, quand Jean-Charles sera au delà des mers, de savoir qu'il ne se trouve pas à la merci d'une catastrophe de banque ou d'un retard de lettre recommandée ! »

M. Bertoux en convint volontiers, et son oncle prit texte de cet aveu pour lui arracher une promesse positive, — celle de donner à ses enfants, à Paris comme à Chicago, un atelier de travaux manuels, afin d'y mener de front l'éducation systématique de l'œil et de la main avec celle du cerveau.

Est-il besoin de dire que le dîner d'adieux, offert dans la salle à manger d'honneur aux amis de la famille, fut un triomphe pour le cuisinier français appelé à le rédiger, — un souvenir ineffaçable dans les annales personnelles de Sam, qui présida avec Lisbeth au festin complémentaire de l'office ?

Dès le lendemain, la petite colonie parisienne prenait le train de New-York, accompagnée jusqu'au pont même du transatlantique par le digne M. Cazaveilh ; et huit jours plus tard, elle se retrouvait, non sans joie, à cette table de la rue de Trévis, où le petit papier bleu de l'oncle de Chicago était inopinément venu changer pour un temps le cours de sa vie normale.

FIN





TABLE

	Pages.
CHAP. I. — Le Câblegramme de l'oncle Cazaveilh.	1
— II. — Chicago. — Le Wabash Seminary . .	12
— III. — Luttrell-School.	26
— IV. — En Classe, Messieurs et Mesdemoi- selles:	49
— V. — Au Cercle français de Chicago. . . .	65
— VI. — Le Professeur de latin	83
— VII. — Marguerite Bertoux à Henriette Fo- restier.	99
— VIII. — Le Jeu National	119
— IX. — Leçons particulières.	129
— X. — Le 4 juillet et les Vacances	148
— XI. — La Rentrée. — Le Vote à l'École. . .	163
— XII. — Une Université de Jeunes Filles. . .	179
— XIII. — Après le Vote	197
— XIV. — Plaisirs d'Hiver. — En Toboggan. . .	212
— XV. — Un Revenant. — L'Oncle Cazaveilh et son nègre.	220
— XVI. — L'Atelier	249
— XVII. — Comment voyage M. Cazaveilh . . .	269

CHAP. XVIII.	— En Route.	286
— XIX.	— Le « Rancho ». — La famille Dupont.	316
— XX.	— En pleine eau.	332
— XXI.	— Voyage d'agrément.	351
— XXII.	— Yosemite Valley. — L'Exposition scolaire. — Conclusion.	364

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

LA VIE DE COLLÈGE

DANS TOUS LES TEMPS
ET DANS TOUS LES PAYS

Par **ANDRÉ LAURIE**



La vie de Collège en Angleterre	10 ^e édition.
Mémoires d'un Collégien (Départements français)	9 ^e édition.
Une année de Collège à Paris	11 ^e édition.
Un écolier hanovrien (Allemagne)	6 ^e édition.
Tito le Florentin (Italie)	5 ^e édition.
Autour d'un Lycée japonais	7 ^e édition.
Le Bachelier de Séville (Espagne)	5 ^e édition.
Mémoires d'un Collégien russe	6 ^e édition.
Axel Ebersen (Suède)	3 ^e édition.
L'Oncle de Chicago (États-Unis d'Amérique)	2 ^e édition.
Le Tour du Globe d'un Bachelier (Extrême-Orient)	2 ^e édition.
L'Écolier d'Athènes (Grèce ancienne)	3 ^e édition.



Gravure extraite de *l'Écolier d'Athènes*



« L'ensemble de cette série est un écrin de perles précieuses, un véritable chef-d'œuvre dans la littérature juvénile.

« Toutes les notes s'y trouvent réunies : la gaieté, l'érudition aimable et profonde, l'émotion douce, l'intérêt poignant. On ne saurait dire quel est le meilleur, le plus spirituel et le plus saisissant. Et la vérité, c'est qu'il serait impossible de préférer l'un à l'autre par la raison que ces histoires, encadrées dans les milieux les plus divers, marchant à un but commun, ont chacune pour ainsi dire une même âme. Et pourtant quelle variété d'images et de ressorts!...

« La qualité maîtresse des livres d'André Laurie est précisément l'art consommé avec lequel le fait technique, le détail *vu*, se trouve serti dans une action toujours vive, amusante et originale. C'est un mérite littéraire des plus rares et qui suffirait seul à mettre ces charmants ouvrages hors de pair.

« Tout cela est lestement conté, d'un style net et plein d'agrément », dit en terminant son étude M. Francisque Sarcey.

« Si vous achetez ces livres pour vos enfants, ô mères de famille, je vous engage à les lire, à en faire votre profit pour vous-mêmes. »

Chaque volume n'offre pas seulement une étude intéressante inspirée par les voyages ou les recherches érudites de l'auteur, mais en quelque sorte la solution d'un des grands problèmes de l'éducation scolaire grâce à l'application à nos méthodes des méthodes mêmes des professeurs étrangers, et à la comparaison des aptitudes caractéristiques de chaque pays avec les nôtres.

On n'a pas oublié l'effet retentissant produit il y a quelques années par la publication de « *La vie de collège en Angleterre* », et l'énorme influence qu'a eue ce livre sur notre système scolaire. C'est grâce à lui que l'éducation physique a pu enfin occuper, dans nos écoles, le rang qu'elle mérite à côté des humanités, base de nos études françaises. (*Les Mémoires d'un collégien* et *Une Année de Collège à Paris* offrent le tableau de cette utile adjonction.)

Dans *Tito le Florentin*, l'auteur a mis en relief l'éducation artistique, tandis que, dans *Åxel Ebersen* (Suède), c'est la curieuse méthode du *slojd* (l'éducation de la main) dont il nous montre les avantages. Dans le *Bachelier de Séville*, les sentiments patriotiques, le courage personnel sont présentés sous un jour tout particulier; dans *l'Oncle de Chicago* et *le Tour du Globe d'un Bachelier*, c'est l'éducation pratique qui est enseignée de la plus vivante façon. *L'Écolier d'Athènes* nous initie à l'éducation antique. Chaque ouvrage, en un mot, renferme son enseignement particulier et donne par cela même la plus intéressante peinture des mœurs et de l'esprit du pays. Nombreux sont déjà les résultats obtenus. Maîtres, parents et élèves, chacun dans leur sphère, ont éprouvé les bienfaits de ces études comparatives.

Nul n'était mieux qualifié qu'André Laurie pour entreprendre une semblable tâche, et pour la mener à bonne fin comme il l'a fait.



